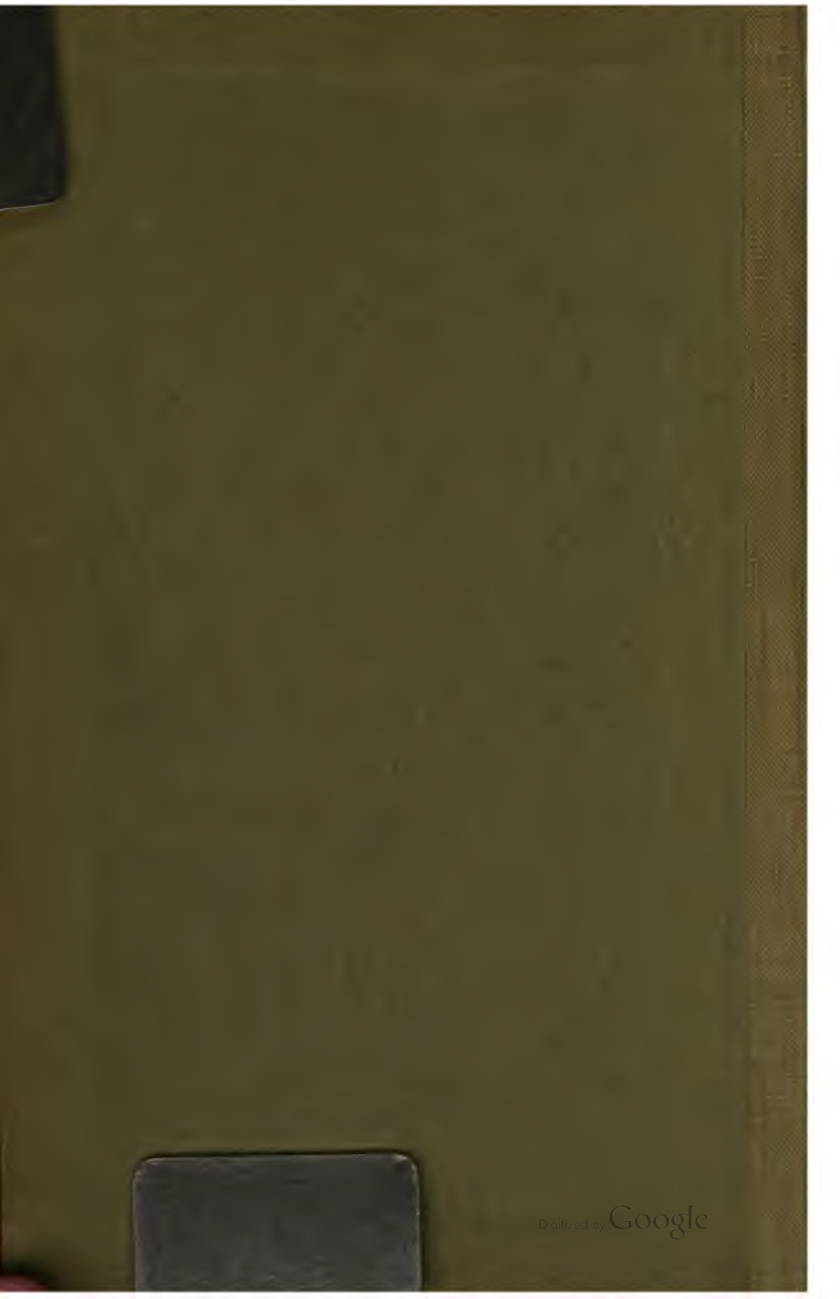
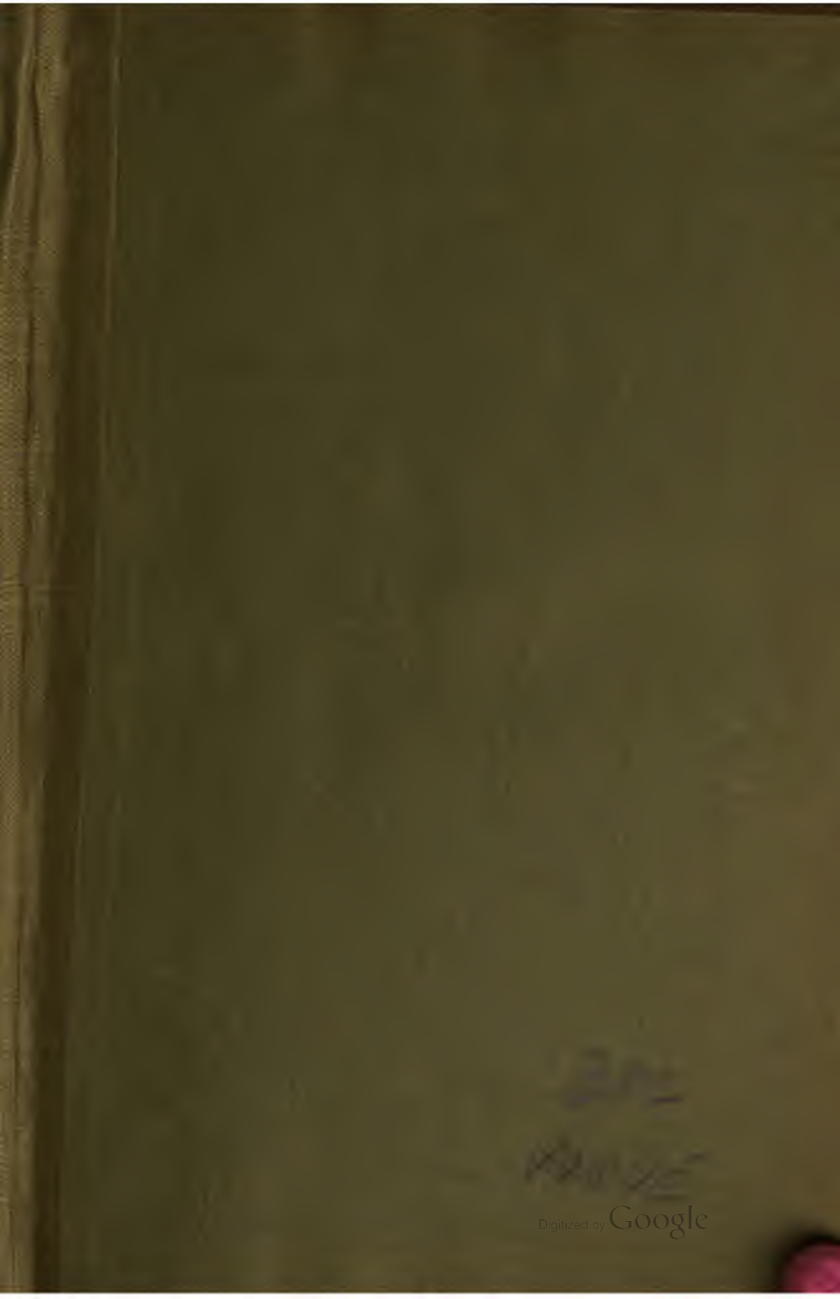






PAGES

D'HISTOIRE

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Le Rappel des Ombres. Un volume in-18 jésus, br. 3 50

Leçons florentines. — La commémoration du Tasse. — Le roi mort. — Madame Roland. — Jules Ferry. — Une visite royale. — La maison du docteur Herz. — Lamartine. — A. de Vigny. — Le cinquantenaire de Chateaubriand. — Les amours d'un socialiste. — Sur leur mer... — Hauteville-la-Guichard. — Puvis de Chavannes. — Les mémoires de Bismarck. — Nubar-Pacha. — Port-Royal des Champs.

Spectacles contemporains. Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Affaires de Rome. — La mort de Guillaume Ier. — Lettres d'Asie. — Derniers mois du règne d'Alexandre II. — Les Indes noires.

Regards historiques et littéraires. Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Les voyageurs. — Les historiens. — Les poètes. — Paysages.

Heures d'Histoire. Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Lamartine. — Chateaubriand. — Images romaines. — La chute de la monarchie de juillet. — Le roman d'un conspirateur. — La débâcle. — L'heure présente.

Devant le Siècle. Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Au Panorama du siècle. — Le comte d'Antraigues. — Larevellière-Lépaux. — Le comte Chaptal. — Le maréchal Ney. — La duchesse de Broglie. — Le maréchal Canrobert. — Premier Septembre. — Le legs de Pasteur. — Hippolyte Taine. — Les « Trophées » de J.-M. de Hérédia. — Deux bronzes. — Émile Montégut. — Images finales.

Histoire et Poésie. Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Au mont Cassin. — A Ravenne. — Catherine Sforza. — Le cardinal d'Ossat. — Le moyen âge. — J.-J. Rousseau. — Robinson Crusoé. — Gabriel d'Annunzio.

Cœurs russes (Nouvelles). Un volume in-18 jésus, br. 3 50

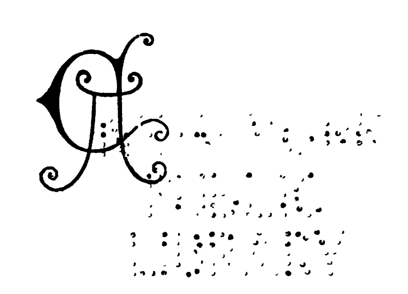
Histoires d'hiver. — Le temps du servage. — Le manteau de Joseph Olénine.

Jean d'Agrève (Roman). Un volume in-18 jésus, br. 3 50

Coulommiers. — Imp. Paul Brodard. — 1296-1901.

Vte E. M. DE VOGÜÉ
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PAGES D'HISTOIRE



PARIS
LIBRAIRIE ARMAND COLIN
5, RUE DE MÉZIÈRES, 5
1902

PAGES D'HISTOIRE

ANNIVERSAIRE TRAGIQUE

LA MORT DU TSAR ALEXANDRE II

Les journées passent sur notre marécage; telles défilent, sur les plates-formes d'un long convoi de marchandises, dans la gare de province où l'on est arrêté, les futailles vides qui cahotent, ennuyées et ennuyeuses. Pour s'en distraire, on feuillette l'album d'anciennes images, belles ou sombres, que chacun de nous garde dans sa mémoire. Le mien est très fourni. Le sort qui guida longtemps ma vie errante m'a fait témoin de quelques scènes capitales dans les drames de mon temps. Ce soir, un rappel d'anniversaire me retient sur l'image du Tsar assassiné, il y a dix-neuf ans, à la date qui reviendra demain.



La veille du dimanche 1er/13 mars 1881, un chasseur de la Cour remit à mon domicile le papier qu'il y déposait chaque samedi. J'ai conservé, j'ai sous les yeux ce carré de papier, déjà jauni : il porte la brève formule d'usage, lithographiée en rondes :

« Demain, dimanche 1er/13 mars, aura lieu la parade de la garde montante, au manège Michel, à une heure de l'après-midi. — On sera en tenue de dimanche. »

Au-dessous, cette variante crayonnée sur l'invitation, le lendemain au soir : « Aujourd'hui, dimanche 1er/13 mars, a eu lieu la parade de la garde montante; mais c'est Dieu qui a relevé la garde et donné le mot d'ordre, à trois heures et demie de l'après-midi. »

La relève du bataillon de la garde impériale par celui qui prend le service de semaine se faisait dans un de ces immenses manèges militaires de Pétersbourg, où tout un régiment peut évoluer à l'aise; habituellement au manège Michel. Par goût et par fidélité aux traditions de son père Nicolas, l'empereur Alexandre II se montrait ponctuel à cette parade du dimanche : au *razvod*, comme on dit couramment là-bas.

Le *razvod* n'était décommandé que pour cause d'indisposition grave ou d'empêchement absolu. Les soldats défilaient devant leur souverain; les vieux aides de camp généraux reprenaient leurs

places de capitaines, dans le corps où ils avaient débuté, en serre-files des lignes de chevaliers-gardes ou de Préobrajensky. Les ambassadeurs militaires, M. de Schweinitz pour l'Allemagne, le comte Kalnocky pour l'Autriche, le général Chanzy comme le général Le Flô, rivalisaient d'assiduité au *razvod*; ils trouvaient là une courte audience hebdomadaire, refusée à leurs collègues civils. Dans la fraternité d'armes de cette heure, entre deux commandements, botte à botte avec celui des envoyés qu'il appelait d'un signe, Alexandre II se faisait volontiers communicatif; on recueillait sur les affaires en cours, sur les intentions du monarque, une parole essentielle, un éclaircissement précieux. L'Empereur conviait également à la parade les attachés militaires, les membres des ambassades pourvus d'un grade d'officier dans l'armée active ou la réserve de leur pays.

Le dimanche 1er mars, — je reprends l'ancien style pour ces dates mémorables dans l'histoire russe, — Alexandre II arriva exactement au manège Michel. Rien ne décelait sur son visage les luttes qu'il venait de soutenir contre son entourage intime et contre Loris-Mélikof. Il n'avait pas écouté les supplications de son ministre, qui le conjurait de ne pas sortir : Loris était depuis trois jours sur la trace d'un complot, il tenait sous les verrous deux des conspirateurs; ces hommes avouaient leur participation

à quelque trame obscure, tout en disant : « Nous sommes quinze qui avons juré sa mort, le coup est trop bien monté, vous ne l'empêcherez pas. »

L'heure était solennelle à tous égards. L'Empereur — nous ne sûmes tout cela que plus tard — venait enfin de signer la fameuse « Constitution »; mystérieux projet connu seulement de quelques personnes; vocable inexact, sous lequel chacun mettait les imaginations politiques qui fermentaient alors dans toutes les cervelles. Je tiens des meilleures sources que ce plan de réformes se bornait à une transformation du Conseil de l'Empire, entr'ouvert aux délégués des conseils provinciaux. Premier acte limitatif de l'autocratie ; changement considérable en soi, amplifié par les craintes et les espérances déchaînées : certains ne parlaient de rien moins que de l'octroi d'une charte parlementaire, à la mode d'Occident. Alexandre II venait de signer le papier qu'il pouvait croire gros de conséquences, de popularité, presque comparable à l'ukase où il décrétait, vingt ans auparavant, l'émancipation des serfs. En déposant la plume, il avait fait le signe de croix qui accompagne, pour toute main russe, l'exécution des actes décisifs dans la vie. Et il s'était rendu au *razvod*, laissant sur son bureau, dans le pli cacheté qu'il comptait expédier le soir même au Sénat, ce papier qui allait être anéanti avec l'auguste signataire.

Les révolutionnaires nihilistes voulaient-ils prévenir une réforme dont l'effet eût paralysé leur propagande? Peut-être. Nous ignorions alors ces dessous politiques, les arrestations de l'avant-veille, toute la préparation qui fit de cette journée une tragédie combinée par quelque prodigieux Shakespeare; mais nous vivions depuis deux ans sous l'obsession croissante d'un cauchemar. Les attentats se multipliaient, meurtres de fonctionnaires et de généraux, en pleine rue, à Pétersbourg, en province; coup de pistolet de Solovief, explosion des mines de Hartman sous le train impérial, à Moscou, explosion du corps de garde et de la salle à manger du Palais d'Hiver. La terreur était littéralement dans l'air; terreur de cette puissance invisible, souterraine, qui se manifestait par la dynamite et le poignard, qu'on croyait voir partout, qu'on ne saisissait nulle part. Des locataires craintifs quittaient en hâte les quartiers qu'on disait minés. A chaque sortie du souverain, on se demandait si ce n'était pas la dernière; on frissonnait à voir passer cette voiture, entourée de cosaques, sur laquelle on sentait planer la mort.

Le 1er mars, je le répète, rien n'altérait la noble et bienveillante figure du malheureux Alexandre II. Il assista au défilé, entendit la lecture du rapport; comme d'habitude, il eut pour chacun des étrangers quelques mots aimables, un signe de tête

affectueux, le bonjour amical qu'il jetait de sa voix légèrement enrouée. A deux heures, les soldats rompirent : l'Empereur sortit du manège, remonta dans sa voiture, se fit arrêter un quart d'heure au palais voisin de la grande-duchesse Catherine; il avait coutume de faire une courte visite à cette princesse après le *razvod*.

Je rentrai chez moi, le temps de quitter la tenue militaire; je ressortis aussitôt pour me rendre à l'hôtel de l'ambassade. Je trouvai sur le seuil Mme Chanzy, fort émue : « Il paraît qu'on vient de tirer sur l'Empereur, au sortir du *razvod !* » s'écria-t-elle. Cette annonce attristait, elle surprenait à peine, tant le lourd pressentiment d'un malheur pesait sur les cœurs. Au même instant, un traîneau lancé à toute vitesse vient à nous; un ami en descend; d'une voix bouleversée, il confirme et aggrave la nouvelle : On a entendu une forte détonation, l'Empereur est blessé aux pieds... — Je saute dans le traîneau, nous nous faisons conduire au Palais d'Hiver, à ce petit perron du Commandant par où l'on accède aux appartements privés de quelques personnes de la Cour : elles doivent être informées.

De toutes les rues adjacentes dégorgeaient les voitures, les traîneaux de louage; des gens affolés en sortaient, hauts fonctionnaires, généraux, vieilles dames d'honneur qui glissaient sur la neige et tombaient, dans leur hâte d'entrer, de

savoir. On s'interrogeait, on se poussait, dans le vestibule, dans l'escalier; tout était trouble, désordre, nouvelles contradictoires; sur le palier supérieur, une consigne inflexible refusait à tous l'accès des appartements impériaux.

J'errai quelques minutes autour du palais, à la recherche d'une porte complaisante; je rencontrai le général Chanzy, en quête d'une entrée libre, lui aussi. — « On n'entre nulle part, mon général! » — « J'entrerai », me répondit-il tranquillement. La consigne fléchit en effet devant sa qualité d'ambassadeur. Il put pénétrer dans le cabinet impérial, voir le souverain agonisant qui lui avait donné tant de marques d'estime, serrer la main du tsarévitch. La légende a brodé sur cette entrevue des détails mélodramatiques, des échanges de paroles à grand effet, en avance de dix ans, et qui ne cadraient guère avec le morne accablement de ces minutes funèbres; mais respectons la légende.

La vaste place en demi-cercle qui s'étend entre le palais et les bâtiments de l'état-major général commençait à se couvrir de monde; une foule russe, bien différente de la nôtre; lente et silencieuse, noire et sourde sur le blanc tapis de neige qui étouffe les bruits. Là, pas d'affolement; des yeux sages dans leur ignorance, qui regardaient tomber du ciel, où l'on sait pourquoi, la Vie et la Mort. Je traversai la place, je montai à l'hôtel de

l'état-major, occupé alors par un de mes proches, le chef d'état-major général comte Heyden. J'appris enfin chez lui, par des témoins oculaires, les particularités exactes de la catastrophe.

A deux heures un quart, l'Empereur avait quitté le palais de la grande-duchesse; sa voiture, suivie par le traîneau du grand maître de police, venait de s'engager sur le quai du canal Catherine. Une bombe de la grosseur d'une orange, lancée par un tout jeune homme, — il avait dix-neuf ans et se nommait Ryssakof, — roule sous les pieds des chevaux, éclate sous l'arrière-train de la voiture, qui se brise. L'explosion blesse et renverse des cosaques de l'escorte, des gens du peuple. L'Empereur ouvre la portière, saute à terre, va droit au criminel, déjà appréhendé par des artisans qui veulent l'écharper. Aux serviteurs qui lui demandent anxieusement s'il est atteint, Alexandre répond avec calme : « Je n'ai aucun mal, grâce à Dieu! » — « Non, ne remerciez pas encore Dieu! » ricane d'un ton de défi Ryssakof.

Sur ces mots, un autre homme se rapproche de l'Empereur, lui jette entre les jambes une seconde bombe; elle éclate, tout disparaît dans un nuage de fumée, de poussière de neige. Quand le nuage se dissipe, on aperçoit des blessés gisants sur le trottoir, et parmi eux l'infortuné souverain; affaissé sur lui-même, tête nue, l'uniforme en lambeaux, les deux jambes broyées au-dessous

des genoux, il perd tout son sang. On le porte dans le traîneau du maître de police ; il s'efforce de parler, on ne peut saisir que ces mots, les derniers sortis de sa bouche : « J'ai froid, j'ai froid... Au palais... mourir là... » Le sang continue de s'épancher à torrents, dans le traîneau qui reconduit l'Empereur au palais. On le dépose enfin sur un divan de son cabinet, sans qu'il ait repris connaissance.

Entre les vingt victimes frappées par les éclats de la seconde bombe, on releva l'inconnu qui l'avait lancée. Porté à l'hôpital voisin, il y expira dans la soirée. Un instant, il reprit ses sens ; on lui demanda son nom : « Je ne sais pas. » Seule réponse que les interrogations lui arrachèrent. Par la suite, l'instruction essaya vainement de découvrir, sous le nom d'emprunt que lui attribuait un faux passeport, la véritable personnalité de cet homme. L'envoyé de la fatalité, qui disait ne pas savoir son nom, a emporté le secret de ce nom dans l'éternel anonymat de la tombe.

Le surlendemain, la police fit une trouvaille tardive : la mine de la rue Sadovaïa. On apprit avec stupeur que le Tsar avait été littéralement cerné par les assassins, à sa sortie du manège Michel. D'autres conjurés l'attendaient, avec des bombes pareilles, sur toutes les voies qu'il aurait pu choisir ; dans la rue Sadovaïa, son itinéraire habituel après le *razvod*, un boyau bourré de dyna-

mite était creusé sous la chaussée. Il partait de la cave d'une crèmerie, louée depuis deux mois par un couple énigmatique; ce travail souterrain, au cœur de la capitale, n'avait été éventé par personne.

Tous ces apprêts du drame n'apparurent nettement qu'aux audiences du procès de Mars. Mais que de choses les débats laissèrent dans l'ombre, malgré l'habile insistance du procureur général! Durant trois journées, durant la longue nuit qui précéda le verdict, rendu à six heures et demie du matin, dans l'aube blafarde du 29 mars, je n'ai pas quitté du regard les six accusés, je n'ai pas perdu une de leurs paroles. On n'en avait pris que six! Kibaltchich, le chimiste préparateur des bombes; fils de prêtre, étrange savant, lucide et froid comme les formules de son sinistre labeur; près de lui, la Pérofskaïa, l'âme indomptable de cet attentat et de tous les complots antérieurs; à côté d'elle, l'homme qui la secondait, Jéliabof, étudiant, fils de paysan, effrayant d'intelligence et de résolution; une autre femme, Hessie Helfman; le jeune Ryssakof, pauvre égaré de bien moindre envergure, et Timothée Michaïlof, une sorte de brute inconsciente. Redressés contre la société qui les avait acculés dans ce banc de justice, les sombres zélateurs du nihilisme firent tête sans faiblir une minute; ils livrèrent leur vie et défendirent leur secret comme des loups pris au piège.

Leurs complices étaient-ils nombreux? Qui? Où? Quelles forces occultes les soutenaient? Avaient-ils une autre force que leur isolement farouche dans leur fanatisme? Ces questions angoissantes n'étaient pas éclaircies pour nous, quand nous sortîmes du tribunal. Quelques faits avérés, mis en lumière dans les ténèbres profondes que rien n'avait dissipées, c'était tout ce qu'emportaient de certitude les juges, les avocats, les gens de police, le petit auditoire d'officiers et de fonctionnaires, les trois ou quatre diplomates — rares étaient alors ceux qui entendaient la langue russe — admis par faveur à ces audiences émouvantes d'où la presse fut exclue. Je raconterai quelque jour ce que j'ai vu ou cru deviner dans l'atroce énergie de ces âmes. Les souvenirs m'entraînent. Je reviens à l'après-midi du 1er mars.

... Les allants et venants apportaient à l'état-major les nouvelles du palais. L'Empereur n'avait pas repris connaissance; son état était grave; désespéré, disaient les derniers arrivants; la fin ne serait plus qu'une question de minutes. Nous étions tous aux fenêtres; instinctivement, nos regards s'attachaient au drapeau de l'Empire, hissé sur le mât de pavillon, au faîte du palais. Dans la foule compacte qui couvrait maintenant toute la place, une même pensée tendait tous les regards vers ce drapeau. On ne parlait plus. Un quart d'heure s'écoula, un siècle. Un frisson

brusque agita l'étamine; elle descendit lentement, s'affala au pied du mât. Une horloge marquait 3 heures 35.

Sur la place, dans cette mer de têtes immobiles, pas un remous, pas un cri; un seul mouvement, identique chez tous : des milliers de mains se levèrent, firent le signe de la croix. Le plus puissant des hommes, le Libérateur qui avait émancipé d'un mot soixante millions de serfs, le faible, tendre et généreux Alexandre venait d'être libéré à son tour de l'effroyable contrainte où le tenaient, depuis deux ans, quelques obscurs contempteurs de son pouvoir et de son bienfait. Le général Chanzy nous dit le soir la vision lamentable qu'il avait eue de ce pauvre corps broyé : on n'attend pas ici une description réaliste qui n'ajouterait rien à la compassion et blesserait la majesté de la mort.

Après, immédiatement après la première heure de stupeur, sur les sommets sociaux, ce furent les scènes qui se reproduisent toujours pareilles dans des milieux semblables, quand une Cour prend le deuil et renaît à d'autres espérances. Relisez Saint-Simon. J'ai vu vivre ses tableaux. Des femmes de la Cour, des hommes aussi montraient une affliction sincère, pleuraient vraiment le maître qu'ils avaient aimé. D'autres exagéraient si fort la violence de leurs sanglots qu'on était tenté d'y soupçonner une convention de bien-

séance, un désir de se distinguer dans le loyalisme. Chez les moins habiles au déguisement de la pensée, des propos s'échangeaient déjà à mi-voix, des regards significatifs à défaut de paroles : qui allait perdre ou obtenir telle place de Cour enviée? Sur quelles têtes luirait le nouveau soleil? Où fallait-il s'orienter? — Je descendis sur la place pour suivre la foule, plus intéressante, plus caractéristique du génie national.

Elle prolongea quelque temps sa station devant le palais; puis elle s'engouffra sous l'arche par où l'on gagne la Perspective Newsky; gravement, en bon ordre et en silence. Marchands, artisans, paysans retournaient à leur besogne interrompue. Beaucoup d'entre eux s'arrêtaient aux églises, aux oratoires qui projettent sur la rue les feux de leurs lampes et de leurs orfèvreries; ils allumaient un cierge, se signaient, se prosternaient avec les génuflexions rituelles. Quelques femmes pleuraient; mais sur la plupart des visages, nulle consternation apparente; seulement cette acceptation stoïque du décret céleste, marque native du peuple russe. La physionomie de cette foule décevait également les étrangers sentimentaux qui attendaient une explosion de douleur, les révolutionnaires ou les conservateurs craintifs qui prédisaient de grands mouvements populaires, durant ces heures d'indicible trouble pour la classe dirigeante.

La déception dut être amère pour les complices cachés des meurtriers : ils avaient frappé le Tsar avec la conviction qu'ils provoqueraient un bouleversement. Je parcourus la ville toute la soirée : jamais Pétersbourg n'avait été plus tranquille. Le peuple russe me donna ce soir-là l'impression d'un océan où les eaux profondes se refermeraient sur le grand vaisseau englouti; eaux calmes, dociles, prêtes à porter le nouveau navire qui s'avance à l'horizon.

Le temps a passé, deux règnes successifs ont fait l'apaisement et maintenu l'ordre traditionnel en Russie. Le martyre d'Alexandre II ne fut pas inutile à son pays. Le papier qu'il venait de signer n'eût pas désarmé ses adversaires : les armes tombèrent de leurs mains découragées, devant cette irrécusable manifestation de stabilité dans les masses. Ils comprirent qu'ils avaient tué vainement un homme, qu'ils ne pouvaient pas tuer l'Empereur et son Empire.

13 Mars 1900.

IMPRESSIONS D'ALLEMAGNE

I

CHEZ EUX

Je viens de passer quelques jours dans la vallée du Rhin. Malgré l'effort de notre siècle niveleur, briseur de clôtures, tout appliqué à rapprocher les hommes et à rassembler leurs esprits pour les faire uniformes, une grande part de vérité subsiste après cent ans dans le mot de Mme de Staël : « L'éternelle barrière du Rhin sépare deux régions intellectuelles qui, non moins que les deux contrées, sont étrangères l'une à l'autre. »

On se renseigne d'abord sur un pays en regardant attentivement les vitrines des libraires. Elles font l'office de ces carreaux de verre, ménagés dans les parois de certaines ruches, qui permettent de surprendre le travail interne du petit peuple caché. A Rome, à Pétersbourg, le Français arrêté devant une librairie ne se sent qu'à demi

dépaysé; il l'est complètement en Allemagne. A Worms et à Mannheim, à Heidelberg, ville d'université, ville curieuse et liseuse, notre production littéraire est à peu près exclusivement représentée par quelques traductions des ouvrages de MM. Émile Zola et Georges Ohnet. L'esprit allemand se suffit à lui-même. Les aliments qu'il réclame attestent des préoccupations et des goûts très différents des nôtres. Les livres de science, de philosophie, d'histoire, garnissent presque tout l'étalage; cela, c'est la demande persistante de la vieille Allemagne, sérieuse, lente, méditative. A côté la nouvelle se fait sa part : plaidoyers pour l'accroissement de la flotte, monographies des pays neufs, l'Afrique et l'Asie, cartes, atlas d'un prix modique et d'une exécution admirable, qui sont à la plupart des nôtres ce qu'une arme de guerre est au fusil de bois d'un enfant. L'inventaire minutieux et méthodique de l'univers est dressé là, comme celui d'une succession dévolue aux héritiers qui l'auront le mieux étudiée.

Un développement colossal et ordonné de richesse industrielle, c'est l'impression qui domine toutes les autres. Le Rhin n'est plus le fleuve qui rêvait sous ses vieux burgs romantiques; il s'est fait marchand et usinier; il coule entre des avenues de cheminées rouges, de hauts fourneaux. Mannheim, au centre de la région où se fabriquent les produits chimiques, comptait 25 000 âmes, il

y a trente ans; aujourd'hui l'agglomération de Mannheim et Ludwigshafen, sur la rive gauche, renferme plus de 150 000 habitants. Ce havre de Ludwigshafen a l'aspect et le mouvement d'un port de mer. De l'activité des villes, de l'aisance des villages dans la campagne, un même enseignement se dégage : partout la force heureuse a été mère de la richesse. Naguère encore, notre fierté blessée se revanchait en raillant la pauvreté légendaire de l'Allemagne. Nous avons maintenant les yeux ouverts. Je n'insisterai pas sur un phénomène devenu notoire pour quiconque regarde et lit. Mieux vaut choisir, dans les notes prises sur la route, quelques visions suggestives de pensées.

Worms, la ville insigne des Nibelungen, des fastes impériaux, de la Réformation. — Ici, dans l'ombre dix fois séculaire de la cathédrale romane, fut déchirée la tunique sans couture; ici le monde chrétien du moyen âge se brisa en deux morceaux. Les salles de l'ancien évêché, qui entendirent Martin Luther disputer contre le légat Aléandre, n'existent plus. Sur l'emplacement où le moine de Wittemberg comparut devant Charles-Quint, à la Diète de 1521, s'élève depuis peu l'hôtel cossu d'un riche industriel; il donne sur des jardins en terrasse, des grottes en rocailles, des bosquets peuplés de statues où les héros des

Nibelungen voisinent avec des bergères Louis XV : toute la montre d'un goût baroque et peu sûr. De ces jardins, orgueil de la cité, on débouche sur une place carrée, entre des maisons basses.

Là, brusquement, tout le pan de ciel libre s'emplit de figures de bronze, érigées sur des piédestaux de granit : précurseurs, amis et protecteurs de Luther, qui se dresse au-dessus d'eux, la main sur sa Bible, le regard cherchant en haut. C'est le monument symbolique de la Réforme. Il n'a ni l'élégance que nous demandons à la statuaire, ni la vie individuelle dans les personnages; j'en aime pourtant la gravité recueillie, la rude noblesse. Puissante est l'impression d'ensemble, saisissante la froideur dans la lumière de ces effigies d'un métal brut, noir, bronze qui semble de la fonte. Aux quatre angles du socle, assis dans l'attente aux pieds de Frère Martin qui triomphe sur leurs têtes, ses annonciateurs malheureux : Pierre Valdo, Wiclef, Jean Huss, Savonarole. En avant, des princes brandissent le glaive au service de la nouvelle foi : l'électeur Frédéric le Sage, le landgrave Philippe le Magnanime; derrière eux, Reuchlin et Melanchthon; entre ces docteurs, les statues allégoriques des trois villes fameuses par leur rôle dans la Réforme, Magdebourg qui pleure, Spire qui proteste, Augsbourg qui confesse.

Apparition imprévue, déconcertante ici. Elle

pose des problèmes insolubles. Sur nos places, on voit des révolutionnaires pour rire, les gaillards chanceux qui renversèrent un système politique, un régime, un prince. Qu'est-ce que cela? Voici le bloc de la Révolution essentielle et formidable, celle de la pensée humaine en lutte avec l'autorité divine, éternelle. Ici, dans l'Allemagne de l'empereur et roi Guillaume II.

Ah! si ce monument datait du temps qu'il commémore, nous comprendrions. La Réforme, on ne l'a pas assez vu, on ne l'a pas assez dit, fut une dernière protestation de l'indépendance féodale dans le domaine spirituel. Luther est un Gœtz de Berlichingen sous la bure, retranché dans sa Bible comme l'autre dans sa tour; soumis à Dieu seul, comme Gœtz au seul Empereur; révoltés tous deux contre les intermédiaires qui empiètent sur leur liberté au nom du Maître suprême.

Tout à l'heure, dans l'église Saint-Paul changée en magasin à fourrage par les soldats de Custine, désaffectée depuis lors et convertie en musée, on me montrait la bibliothèque de Luther. Des bibles, des constitutions ecclésiatiques, des argumentations de droit canon : le moine augustin est un vrai Allemand, audacieux dans la revendication de son sens propre, sous la condition d'être couvert par le texte, la lettre. Rien en lui du pyrrhonien flottant, du libre penseur agnostique de

souche grecque et latine. Jusque dans la rebellion, il reste l'homme-lige du droit écrit; vassal du Christ, mais seigneur de son âme. C'est la pensée de Gœtz féal et rebelle, tel que Gœthe le fait parler : « On sait que nous sommes résolus à mourir, plutôt que de devoir l'air que nous respirons à d'autres qu'à Dieu, et de prêter foi et hommage à d'autres qu'à l'Empereur. » — Oui, l'Allemagne anarchique et formaliste de Maximilien ou de Charles-Quint ne se fût pas démentie, si elle eût dressé dans Worms ces statues aux insurgés scolastiques du moyen âge et de la Réformation.

Mais qui a glorifié sur cette place tant de forces centrifuges, révolutionnaires? L'Allemagne moderne, l'empire autoritaire et discipliné des Hohenzollern, le pays façonné désormais à la soumission exacte dans le droit divin. Le *Lutherdenkmal* a été érigé en 1868, il sépare l'avenue Bismark et l'avenue Moltke. Comment concilier le principe qui souleva les vieux réfractaires et celui qui plie à l'obéissance passive ce régiment dont le pas automatique sonne sur le *Lutherplatz*, ces fonctionnaires figés dans leur consigne, ces enfants déjà caporalisés sur le seuil de leur école? Les deux principes pourront-ils coexister, se développer côte à côte, sans que l'un réagisse sur l'autre? L'Allemagne, nous le savons, est habile à ces conciliations des contra-

dictoires; pourtant, si j'étais le maître qui vient parfois rendre un hommage national à ces noirs personnages, je m'inquiéterais devant leur assemblée menaçante. Sombre dans les nuages du ciel de mars, avec son geste de défi, le Luther de Worms semble dire : « Ceci tuera cela. »

Spire, rivale déchue de Worms. — Le flot de richesse qui féconde la vallée du Rhin n'a pas encore ranimé la cité carlovingienne; elle languit, avec ses 18 000 habitants. On dirait que toute la vie urbaine s'est retirée, lasse d'un trop long passé de gloire, dans les flancs de l'énorme cathédrale mère de Spire; au fond de l'abside romane, presque romaine, tant elle rappelle à l'œil ses plus majestueuses sœurs d'Italie. Dans l'ombre de cette relique géante, faite pour la pompe des sacres impériaux, la ville moderne paraît infime et chétive, comme un de nos troupeaux entre les jambes d'un mammouth. A l'intérieur, on regrette l'austère nudité qui seyait au prodigieux vaisseau. Les peintres de Munich l'ont envahi avec leurs pots à couleurs. Ces Bavarois infatigables détiennent le record de la peinture murale; on leur livrerait la grande muraille de Chine qu'ils la couvriraient de fresques en quelques jours. Entre 1845 et 1858, ils ont enluminé, colorié, doré chaque pan de mur, de voûte, de coupole. Nul autre ornement, d'ailleurs,

nul vestige d'art ou de piété dans les nefs vidées par la trombe dévastatrice de 1689. Ici comme à Worms, les solides carcasses de pierre ont échappé seules à l'incendie qui consumait six siècles d'histoire, au dedans et au dehors des cathédrales.

Disons-le sans réticences puériles : le Français qui parcourt le Palatinat est moins fier de son Louis XIV. Il faut visiter cette région pour comprendre l'horreur qu'y réveille dans les cœurs le souvenir des trois inexpiables journées, du 31 mai au 2 juin 1689. Les Allemands parlent encore des soldats de Mélac comme les citadins de la Gaule ou de l'Italie devaient parler des hordes d'Attila. Archéologues, bibliothécaires, gardiens d'églises ou de musées, la réponse des hommes que l'on questionne sur les antiquités de leur ville est invariable : Tout a été détruit par les Français en 1689.

Cette date marque ici l'anéantissement total du passé, comme celle de 1793 dans nos provinces où la rage révolutionnaire s'est le plus cruellement déchaînée. Inscrite à Heidelberg sur les ruines des deux châteaux, chefs-d'œuvre de la renaissance allemande, il semble qu'elle y flamboie encore et qu'elle rallume les rancunes de la ville sinistrée, quand les feux du couchant illuminent, au sommet de la montagne, les fenêtres béantes sur les murs de grès rouge. Un siècle

plus tard, les demi-brigades de Custine parurent presque inoffensives en comparaison des incendiaires lâchés par Mélac; du moins les sans-culottes étaient-ils dans leur rôle en profanant des églises : mais les gens d'armes du Roi très chrétien? Ce furent eux pourtant qui brûlèrent les vierges saintes, descellèrent les tombes, jetèrent au vent les cendres impériales. Louvois et les exécuteurs de ses ordres barbares portent devant l'histoire une lourde responsabilité; ils ont semé une moisson de lentes et vivaces colères; nous en avons recueilli les fruits.

La crypte qui supporte le chœur, toute pareille, entre ses piliers trapus, à sa contemporaine du Mont-Saint-Michel, était dans le haut moyen âge le Saint-Denis de l'empire allemand. Là reposaient avec leurs épouses les empereurs souabes et franconiens. Disparus en 1689; brisés, les tombeaux, dispersés, les ossements! La dévastation n'a épargné qu'un sépulcre : celui de Rodolphe de Habsbourg, le fondateur de la maison d'Autriche. Il dort seul dans la crypte ténébreuse. Sa maigre effigie s'allonge sur la dalle, son lion est couché à ses pieds.

Devant ce mort solitaire, unique représentant de ses compagnons de tombe, un rapprochement mélancolique s'empare de l'esprit : la pensée court à Vienne, au palais désert où un autre solitaire, un autre Habsbourg, le respectable et mal-

heureux descendant de Rodolphe, achève, lui aussi, le grand rêve de l'illustre race, parmi les fantômes disparus. Isolé dans la Hofburg, comme l'ancêtre dans la crypte de Spire, survivant tragique d'une famille frappée par la fatalité, il aura porté le dernier la couronne intégrale des Césars, telle que l'avait forgée celui qui dort là. L'imagination évoque le petit-fils dans le caveau de l'aïeul; elle s'arrête sur cette mystérieuse analogie de solitude et d'abandon; elle voit se dérouler, tout le long de la lignée impériale, la chaîne de grandeurs et de catastrophes rattachée à ces deux anneaux visibles, le premier, le dernier.

Le train franchit le pont de bateaux; dans le crépuscule que la brume du Rhin fait obscur et triste, la masse de la cathédrale grandit sur l'horizon à mesure qu'on s'éloigne, montagne hérissée de dômes et de clochers; elle masque la vue de Spire, commande le fleuve; son reflet noircit les eaux. Les formes se dégagent, lourdes et magnifiques; la pensée demeure accablée sous cet amoncellement de pierres et de siècles. Dans l'immense épave où passèrent les peuples, où les électeurs leur imposèrent des maîtres, où saint Bernard leur prêcha la croisade, au fond de ces nefs aujourd'hui vides de fidèles, vides de tombeaux, je revois toujours l'unique habitant de la crypte déserte, le premier Habsbourg qui règne silencieusement dans son empire d'ombres...

L'histoire nous entourait sur le Rhin d'anciennes images. Je vais en voir de plus récentes, de plus pénibles. Je vais en Alsace-Lorraine. Je dirai, si je le puis, ce qu'on aperçoit dans les villes où le voyageur curieux redevient un douloureux pèlerin.

II

ENTRE EUX ET NOUS

Io era intra color che son sospesi...

« J'étais parmi ceux qui sont en suspens... » — Ce vers du souverain poète résume, sa description des limbes développe l'impression dominante qu'éprouve le voyageur, dans cette marche d'Alsace-Lorraine où les hommes et les choses font péniblement leur mue. On ne se sent plus chez nous; on ne se sent pas encore chez les autres. Où en est la métamorphose d'un organisme qui dépouille son ancienne forme de vie et revêt la nouvelle? Rien de plus difficile à bien voir. Du moins me suis-je promis de me défendre contre les sensibleries niaises : elles troublent cette lucidité du regard, cette franchise d'examen où le vaincu doit mettre sa dernière fierté. Je voudrais regarder ici comme ce physiologiste qui observait attentivement le membre qu'on lui amputait. Essayons.

Strasbourg. — Une ville en pleine sève. L'afflux de la richesse y est visible, la population accrue. De beaux magasins, du mouvement dans les grandes artères, toute l'animation compatible avec le calme de la race. Beaucoup de soldats; mais Strasbourg a perdu cette physionomie exclusive de place de guerre, occupée militairement, qui me frappait à ma dernière visite, il y a douze ans. Un large courant de vie civile, commerciale et universitaire, a noyé la garnison. On aménage un port sur le fleuve, on espère qu'il rivalisera d'activité avec Ludwigshafen et les autres havres sis en aval. Conception erronée, disent des gens compétents : la navigation facile et permanente ne commence sur le Rhin qu'au-dessous de Strasbourg.

Les Allemands achèvent de construire, au-delà de l'Ill, tout un quartier nouveau, officiel. Le palais impérial y fait pendant à la Bibliothèque, à l'Université. L'hôtel des Postes, disproportionné aux besoins, a l'apparence d'une énorme abbaye gothique. Le futur palais du Landesausschuss sort de terre. On a prodigué les millions pour faire somptueux : matériaux coûteux, marbres loyaux, granit et fonte, rudes sculptures; l'intention évidente de magnificence ne supplée pas à l'indigence du goût esthétique; ces opulentes et lourdes bâtisses rappellent le plus fâcheux style du nouveau Berlin. Elles souffrent de la compa-

raison avec l'ancienne résidence des princes-évêques, cet hôtel de Rohan d'un style Louis XVI si noblement élégant.

Nous entrons dans une brasserie du quartier neuf, toute neuve, elle aussi, et très luxueuse à sa façon. Des officiers y boivent du vin de Champagne, servi par des Allemandes, sous les bustes en plâtre des fondateurs de l'Empire. Un aimable Strasbourgeois nous accompagne; il est professeur en Allemagne, aux Universités d'outre-Rhin; pourtant, il paraît gêné, dépaysé, dans cette salle où il pénètre pour la première fois. En pays germanique, la brasserie est le lieu où l'on surprend le mieux les habitudes, les groupements sociaux. Le Strasbourgeois de toute condition a ses brasseries, à l'écart des officiers, des fonctionnaires. La société locale vit repliée sur elle-même, elle fusionne peu avec les occupants. Je crois deviner dans ce repliement des nuances délicates, difficiles à rendre. Est-ce protestation nationale et politique? N'est-ce pas tout simplement esprit d'autonomie jalouse, défense provinciale contre l'intrus, ostracisme de nos propres petites villes à l'endroit du Parisien qui veut les régenter? Il y a de l'un et de l'autre sentiment, j'imagine, à doses différentes, graduées à l'infini suivant les générations, les individus.

Les intérêts matériels, les relations commandées par les grandes affaires fléchissent peu à peu

cette sourde résistance. L'école, le régiment sont de lents et sûrs agents de germanisation. Demain peut-être, il y en aura un plus efficace encore. Le clergé, si influent dans cette région, prenait jusqu'à ce jour ses degrés au séminaire. On voudrait qu'il les prît désormais dans une faculté de théologie annexée à l'Université. C'est la grosse question du moment, pendante en cour de Rome : qu'elle soit résolue comme le désirent les protecteurs de l'Université, et les vieux prêtres alsaciens auront pour successeurs de jeunes prêtres allemands.

Ceci me ramène à la cathédrale dont la flèche monte là-haut, bien au-dessus des fluctuations historiques, au-dessus des maîtres successifs qui se sont arraché cette terre. La cathédrale en a tant vu passer, changer! Durant la dernière querelle, les obus l'ont grièvement blessée; les plaies sont aujourd'hui cicatrisées.

Plus on la revoit, plus on se persuade qu'elle a réalisé mieux que toutes ses sœurs l'idéal religieux du moyen âge. Nul autre vaisseau ne donne avec la même plénitude cette sensation de forêt ténébreuse, séculaire. Dès qu'on franchit la porte d'un des collatéraux, par le seul effet de l'envieillissement progressif du style le long des arcs de voûte, depuis l'ogive des premiers jusqu'aux cintres romans du chœur, il semble que le regard remonte une perspective de siècles, qu'il fuie si-

multanément dans le temps et dans l'espace, vers ce chevet lointain où s'appesantissent les ombres plus épaisses et les âges plus anciens. A l'extérieur, les imagiers ont taillé dans la pierre un peuple nombreux, varié, vivant : portraits authentiques d'inconnus, l'individualité des visages l'atteste autant que la vérité des attitudes. Nulle part le symbolisme n'a plus richement dépensé sa fantaisie méditative. Oh! le bel art de rêve, qui nous montre, comme c'est le propre du rêve, des personnages réels engagés dans des actions chimériques! Chaque fois qu'on renoue connaissance avec le peuple du Münster, on fait dans cette foule immobile des trouvailles nouvelles. J'y ai découvert, durant ma dernière visite à Strasbourg, un frère solitaire, logé tout en haut. Je lui dois l'impression qui rattache et absorbe toutes les autres, à la fin d'une journée de voyage.

Le soir allait tomber, nous nous attardions au faîte de la cathédrale, sur la galerie de l'ouest d'où l'on embrasse tout le panorama des campagnes. Au-dessus de nos têtes, une console délicatement ornée de raisins et de pampres supportait un moine de pierre : vigie isolée à cette place inaccessible, dans une niche du pilier ajouré qui flanque le clocher. Je l'aperçus en levant les yeux, son expression me frappa. Le sculpteur l'a certainement empruntée à un homme qui exista, qui souffrit dans son renoncement, avec force et

courage. La tête est nue, le front barré de larges rides, la physionomie pensive, triste, mais d'une tristesse virile. Le religieux retient d'une main les plis de son froc; de l'autre, il serre sur son cœur une bande de parchemin. Il a interrompu sa lecture, il médite; ses yeux interrogent la ligne bleue des Vosges, incertaine dans la brume. Quelle intensité de vie sur cette figure! Avec quelle attention patiente et grave elle regardait où nous regardions nous-mêmes, vers ce pâle soleil qui s'en allait descendre en France! Qui attend-il là-bas, l'ermite du clocher de Strasbourg? A quoi songe-t-il, qu'a-t-il lu sur ce parchemin dont nous n'apercevons que la face inférieure? Nul ne le saura, nul ne monterait jusqu'à lui sans y risquer sa vie. S'il y a des mots écrits sur le livre du moine, ils ne se peuvent lire que de plus haut, du ciel.

Metz. — L'arrachement est plus sensible, la soudure artificielle plus apparente. A Strasbourg, la richesse et la vie. Ici, la rigidité taciturne d'un camp sous les armes. La poussée industrielle s'est faite plus bas, dans le bassin de Thionville. Je viens d'y passer deux journées : dans chaque repli de la vallée, des hauts fourneaux halètent à côté du gisement de minerai : les forges se pressent et s'entassent sur le sol qu'elles transforment en barres d'acier. On les croirait susci-

tées par ce patron dont la statuette allégorique garnit les devantures des quincailliers de Metz; bibelot très demandé, semble-t-il : le Chancelier de fer, en vêtement de forgeron, le tablier de cuir sur la poitrine, forge le glaive de l'Empire sur son enclume. Vingt mille Belges, quarante mille Italiens fournissent les bras qui manquent dans le pays de Thionville. L'industrie moderne a ses condottieri, recrutés au-delà des Alpes comme les régiments impériaux de jadis. Des Lombards, des Lucquois font de ce coin de Lorraine une colonie italienne.

L'activité du travail s'arrête aux portes de Metz. Dans ce laboratoire militaire, la subsistance des troupes paraît être le seul objectif du négoce. Trente mille soldats et leurs maigres fournisseurs. Partout des soldats; on ne voit qu'eux dans la rue, sur le rempart où ils manœuvrent les pièces d'artillerie, dans les prés de la Moselle et de la Seille où des instructeurs leur enseignent les formations. Partout des casernes, immenses : vieilles casernes françaises, nouvelles casernes allemandes. L'enceinte fortifiée de la ville va disparaître, remplacée par la chaîne d'ouvrages qui couronne toutes les collines avoisinantes; entre ces croupes hérissées de casemates et de canons, Metz deviendra le plus vaste, le plus formidable camp retranché qu'on ait jamais vu.

A l'intérieur de la cité, je ne sais quoi de morne

et de navré, un air de sujétion récente sur les visages et sur les choses. Les fers sonnent encore aux pieds de la captive. En Alsace, les contrastes s'atténuent entre ce qui était et ce qui est; ils restent durs et brutaux à Metz. Les suggestions de l'histoire vous prennent à la gorge, plus fréquentes, plus cruelles. Sur l'Esplanade, deux épopées se tournent le dos : d'un côté, la statue de Ney, en pied, un mousquet à la main, regardant la ville; à l'autre extrémité de cette terrasse, un Guillaume Ier équestre sur son haut piédestal de marbre noir; il indique du geste les champs de bataille historiques, étagés à l'horizon qu'il domine. Nous montons à la tour de la cathédrale, pour repérer du sommet ces champs mémorables. Un gardien flâne sur la plate-forme; je le questionne.

« C'est bien là le fort Saint-Quentin? Et le ban Saint-Martin? et Saint-Julien?... »

L'homme doit être quelque vétéran des armées allemandes : il ignore la langue des gens d'en bas, répond dans la sienne :

« Fort Manteuffel, fort Friedrich-Karl... »

Les noms ont changé, avec les acteurs, sur ce décor de tragédie repeint pour une autre pièce.

Midi. C'est jour de marché, les paysans remontent au cœur de la ville, sur la place où une statue de Fabert se dresse dans l'ombre de la cathédrale. Leur parler lorrain bourdonne dans les

cafés français. Soudain, une fanfare éclate, approche, couvre tous les bruits; la musique militaire accompagne solennellement le petit peloton de la garde montante, qui vient relever le poste central, en face de Fabert. Elle passe devant le maréchal français, s'arrête sous ses yeux, à la *Hauptwache*; l'échange des mots se fait, le rite s'accomplit, lentement, avec la gravité sacramentelle d'une cérémonie religieuse. Ils ne sont pas plus pénétrés de la grandeur de leur fonction, les prêtres qui officient de l'autre côté de ce mur gothique, dans le chœur de la vieille église. La musique raccompagne la garde descendante; impérieuses, stridentes, les notes des cuivres continuent de déchirer l'air, par-dessus le murmure des conversations françaises.

Je n'apprendrai rien aux hommes de ma génération si je dis que la gorge se serre et que les yeux se troublent à cette vision. N'étonnerai-je pas quelques-uns de nos jeunes gens? Au risque de les étonner davantage, débrouillons les pensées que cette minute fait naître. Sans haine, sans colère : — à quoi bon? La colère, c'est de la force bêtement perdue, alors qu'il faut employer toute sa force à comprendre pourquoi d'autres gagnèrent la partie, à mieux jouer le jeu qu'ils nous enseignent.

Pour beaucoup de nos jeunes gens, séduits par les sophismes d'une philosophie superficielle, il

n'y a dans ce. appareil militaire que barbarie, illogisme, contrainte absurde des facultés pensantes et des activités laborieuses. Tel qu'on le voit ici, avec sa rigoureuse discipline, ses minuties, sa primauté insolente sur toutes les autres fonctions sociales, il serait à leur estime la négation même de la civilisation et du progrès. Or, je viens d'admirer au-delà du Rhin une éclosion rapide d'industrie et de richesse, un grand labeur scientifique, des applications judicieuses de la science à tous les besoins de l'homme, un élan général d'audace pour la découverte et la conquête pacifique de l'univers. Je cherche la relation de cause à effet.

Ce Germain hésitant et timide, naguère encore, où a-t-il pris la confiance en soi-même qui l'anime, le moteur moral qui donne le branle à ses usines, fait luire l'électricité dans ses moindres villages, pousse son énorme paquebot sur les mers, précipite dans les grandes aventures du travail les hommes, leurs pensées, leurs capitaux? Cette confiance illimitée, le Germain l'a puisée d'abord dans les plis heureux de ces drapeaux, dans le souffle orgueilleux de ces cuivres, sous ces armes qui lui ont donné la victoire, qui lui garantissent la sécurité. S'étant révélé à lui-même capable du plus grand effort humain, il se sent capable de tous les autres. Avoir confiance en soi, tout est là. L'affreux mal constaté ailleurs,

avec d'admirables qualités, n'est-ce point le manque de confiance en soi, en tous, en l'avenir? Ce mal ne paralyse-t-il pas des efforts prodigieux, qui avortent parce qu'on n'a pas repris confiance à la source même de toutes les énergies? — A chacun de répondre.

Avec notre manie stupide d'imitation, nous avons emprunté à nos rivaux tous leurs procédés, toutes leurs formes militaires, sans nous demander si notre tempérament propre en tirerait bon parti. Leur avons-nous repris ce que le monde apprenait jadis chez nous, ce qui est universel, commandé par l'histoire, sans distinction de frontières? J'entends par là cette conception de l'armée protectrice qui en fait une puissance indiscutable, élevée dans le respect commun au-dessus de toutes les autres, égalée presque à l'institution religieuse et rattachée à celle-ci par un lien indissoluble. Nous la payons sans compter, notre armée, nous l'aimons d'une tendresse souvent badaude. Mais l'armée n'est pas une fille qu'on entretient grassement et qu'on caresse. C'est l'autel d'airain sur lequel il faut sacrifier beaucoup de superfluités agréables, pour être assuré de garder les biens nécessaires. Lui avons-nous sacrifié nos préjugés, nos fantaisies, nos théories spécieuses? Sommes-nous prêts, devant le péril, à courber nos chères et anarchiques libertés sous la main du chef indispensable, faute

duquel l'armée n'est plus qu'un amas de muscles sans cerveau directeur? « Subordination au pouvoir civil... » — Je veux bien, bonnes gens; mais où prendrez-vous la confiance initiale sans laquelle tout languit et périclite, le pouvoir civil comme le reste? — A chacun de répondre.

... Le train roule vers Pagny, entre les petits îlots de tombes qui émergent partout, dans les champs, au-dessus des blés nouveaux. Je les ai vu creuser, il y a trente ans, ces tombes. Et ce sont déjà des monuments anciens, incorporés au paysage! — Je relis ces notes. Dieu! que tout ceci est démodé, que tout ceci manque d'actualité! A Paris, on prépare pour l'Exposition de joyeux drapeaux, d'hilares lampions, des demi-vérités dans de grandes phrases creuses, sur la victoire pacifique, le but véritable de l'humanité, le triomphe séculaire du travail, de la science, de la raison...

Complétez ces demi-vérités, jeunes gens. Ce n'est pas moi qui vous le dis : c'est la philosophie profonde, cachée, dont vous entendez en vous la voix sous la philosophie superficielle; c'est surtout l'histoire : relisez-la, comparez. Certes, on aura mille fois raison de vous dire que le travail est auguste et bon, que la science est une lumière et l'art une joie de la vie, que la paix est désirable et douce, qu'une nation s'honore hautement en se montrant la première dans le labeur et les arts

de la paix. Mais on ne vous dira pas l'essentiel, si l'on n'ajoute pas que ces biens précieux et fragiles n'embellissent qu'un décor d'opéra, lorsqu'on ne bâtit point sur les fondations solides, cimentées par le sang, où une loi mystérieuse a voulu asseoir toute grande existence historique. Avec des mots très beaux, très justes assurément, mais insuffisants, on ne vous rendra pas la confiance en soi-même, l'orgueil souverain qui ont leur source ailleurs. Et parce que vous ne possédez plus ces deux ressorts de la vie, vous vacillez, incertains et mécontents, dans le grand mensonge verbal où l'on vous berce, également irrités contre ceux qui vous abusent avec les flatteries que vous aimez, contre ceux qui vous rappellent les dures vérités dont on vous a déshabitués.

Avril 1900.

AU SEUIL D'UN SIÈCLE

COSMOPOLITISME ET NATIONALISME

Les fils d'Adam seraient-ils devenus plus réfléchis? Ou seulement plus craintifs? Bon nombre d'entre eux franchirent avant nous la borne conventionnelle d'un siècle. Exception faite pour les croyants épouvantés de l'an 1000, il ne semble pas que nos pères aient ressenti le frisson mystérieux qui agitait naguère les chroniqueurs parisiens, ni qu'ils se soient abandonnés comme nous à l'exaltation mélancolique du navigateur, quand son vaisseau passe la ligne et s'oriente sous les constellations australes. C'est peut-être que, dans leur simplicité, et quoiqu'ils n'eussent pas eu l'honneur de naître au siècle de la science, nos précurseurs étaient plus profondément imbus que nous ne le sommes nous-mêmes du premier principe scientifique, la loi de continuité qui régit l'univers. Autant que le meilleur darwinien et

avant lui, ils tenaient ferme à l'axiome fondamental de la scolastique : *natura non facit saltus*, la nature va tranquillement son petit bonhomme de chemin.

Il faut croire aussi que ces honnêtes gens entraient dans l'inconnu du calendrier avec une confiance allègre, fort diminuée chez leurs descendants. La mélancolie de ceux-ci provient sans doute du sentiment que Bassompierre observait chez le roi Philippe III, l'un des moroses souverains qui bâillaient leur vie dans la décadence de la monarchie espagnole : « Il eut plusieurs vomissements, avec un flux de ventre, accompagnés d'une grande mélancolie, que lui causait une opinion qu'il avait de mourir. » Opinion justifiée : Philippe mourut dans la huitaine.

Donc nos contemporains se sont recueillis, ils ont fait leur examen de conscience : exercice louable; tous les guides de la vie intérieure le recommandent. Nos confrères de la presse, directeurs spirituels substitués par l'évolution des mœurs aux sermonnaires de jadis, ont résumé les enseignements de la dernière centurie; ils ont envisagé les problèmes de demain. Énigmatiques et redoutables, les sphinx qu'ils interrogent couvrent de leur ombre toutes les avenues du nouveau siècle. Le plus embrouillé de ces problèmes, — et le plus vaste, car on y peut faire rentrer la plupart des autres, — est certainement le conflit

engagé entre le cosmopolitisme et le nationalisme. Comment les mêmes causes ont-elles produit deux effets opposés? Pourrons-nous tenir l'équilibre entre les deux forces divergentes de notre civilisation? Lequel des deux principes l'emportera, dans cette Europe qui oscille entre leurs attractions contraires? — Questions intéressantes : elles méritent d'occuper le philosophe, elles agréeront aux gens de loisir qui aiment discuter des sujets relevés, dans les parlements et dans les cafés.

Prévenons le lecteur qu'il sera déçu, s'il cherche ici un retentissement des passions qu'on tisonne sur la place publique. Cosmopolitisme, nationalisme, nous ne prendrons point ces termes au sens restreint que leur donne le langage politique, quand il en fait des enseignes de parti, des injures faciles qu'on se renvoie d'un camp à l'autre. La politique, la plus inexacte des sciences, est une grande déformatrice des mots : elle ne se pique pas de les bien définir, elle cherche dans le vocabulaire des projectiles et non des instruments de précision. Essayons de nous hausser à la conception générale qui permet de ranger sous ces deux étiquettes, et, si je puis dire, de cristalliser autour de ces deux pôles toutes les tendances entre lesquelles se partagent nos contemporains.

I

J'imagine qu'il faudrait remonter jusqu'à la dissolution de l'Empire romain pour retrouver dans la vieille âme latine les troubles et les combats dont nous souffrons. Quand Rome reçut le choc en retour des masses humaines qu'elle avait amenées à la civilisation en leur imposant son hégémonie, quand elle vit s'effriter le dur ciment romain, entamé de tous côtés par les idées subtiles du monde oriental et par les forces brutales du monde barbare, alors que le peuple-roi se donnait ou subissait des maîtres de provenance étrangère, — les descendants des anciens quirites connurent sans doute un désarroi moral tout pareil au nôtre. Depuis cette grande crise jusqu'aux époques récentes, il ne semble pas que l'évolution de l'histoire ait provoqué, du moins dans notre Occident et d'une façon générale, le duel de sentiments où le nationalisme et le cosmopolitisme s'opposent.

Il n'y eut pas de raisons pour qu'il se reproduisît dans les sociétés fragmentaires du moyen âge. Elles avaient en commun une patrie morale, la chrétienté; le lien de la dépendance féodale remplaçait pour elles la notion de patrie territoriale. Plus tard, aux siècles où les petits groupes ethniques prenaient lentement conscience d'eux-mêmes, ils ne songèrent qu'à faire reconnaître leurs franchises par les maîtres de hasard qui les conquéraient ou les recevaient en héritage. Le XIII[e] siècle fut à beaucoup d'égards une époque cosmopolite : et l'on peut en dire autant de la Renaissance. Mais les peuples d'alors ne se sentaient touchés dans leur fierté que par les invasions militaires. Les esprits étaient encore trop rapprochés dans la communion chrétienne pour qu'un groupe prît souci de se différencier moralement du voisin, de se défendre contre la compénétration des idées. Le fait d'être instruit, façonné, gouverné par des instituteurs ou des hommes d'État d'une autre race ne blessait aucune susceptibilité.

Le sentiment national se précisa avec la formation des grands États modernes; il s'aviva et s'affina dans les guerres fréquentes; la scission religieuse du XVI[e] siècle contribua puissamment à isoler dans leurs personnalités distinctes l'Anglais et l'Allemand, l'Espagnol et l'Italien. L'opinion vulgaire s'abuse, lorsqu'elle établit un rapport

constant entre les progrès de la civilisation et le rapprochement plus intime des peuples : en réalité, le cosmopolitisme perdit, au XVII[e] siècle, et jusque vers la fin du XVIII[e], une partie du terrain qu'il avait gagné au moyen âge et à la Renaissance. Car on appliquerait improprement à l'influence exclusive des mœurs et des idées françaises, acceptées par toutes les sociétés polies de l'Europe, ce terme de cosmopolitisme qui implique réciprocité dans les échanges.

Il faut aller jusqu'en Russie pour surprendre alors le malaise qui résulte d'un froissement des mœurs nationales par l'importation d'une culture étrangère. Brusquement agrégés à la civilisation occidentale par Pierre le Grand, les Moscovites expérimentèrent les déchirements intestins et les résistances violentes qui accompagnent ces opérations. L'âpre lutte des deux doctrines s'est prolongée jusqu'à nos jours entre les *Zapadniki*, — les Occidentaux, — et les Vieux-Russes ou slavophiles. J'ai cité autrefois quelques-uns des écrits où l'on retrouve les arguments, les colères, et jusqu'à la terminologie de nos polémistes récents, défenseurs ou adversaires des influences hétérogènes. Tel article de Karamsine, de Tchaadaef, d'Aksakof, composé entre 1800 et 1850, pourrait être traduit et inséré dans une de nos feuilles de combat : vous le croiriez rédigé à Paris, et de ce matin.

La révolution spirituelle qui devait aboutir en France et dans toute l'Europe à des fins si peu prévues, aux conflits de races et d'âmes nationales dont nous sommes les témoins, se fit chez nous à la fin du XVIII[e] siècle. Tout a été dit sur ce grand élan d'enthousiasme philosophique où l'on inventa l'homme abstrait, l'humanité nivelée dans une patrie commune de liberté, d'égalité, de fraternité, sans distinctions de frontières, de classes, de races. Exalté par les uns, anathématisé par les autres, le rêve de Quatre-vingt-neuf mérite mieux qu'une raillerie facile : nous pensons qu'on doit toujours parler avec respect des beaux rêves de l'intelligence et du cœur, de ceux qui attestent un effort sincère vers l'idéal. On peut regretter que nos métaphysiciens politiques aient perdu de vue cette réalité des choses hors de laquelle l'homme ne bâtit rien de solide ; on peut s'étonner que leurs arrière-petits-fils, après tant d'expériences et de déconvenues douloureuses, persistent à révérer comme un dogme les plus discutables commandements de la déraison révolutionnaire ; et tout d'abord celui qui proscrit l'idée chrétienne au nom de principes sortis tout vivants du livre des Évangiles. Impénétrable mystère de l'histoire, qu'il ait fallu cette ruineuse tempête pour faire lever les germes déposés dans le corps social, il y a dix-neuf cents ans, et qu'on ait maudit la semence à l'heure même où l'on recueillait l'épi !

Mais nous serions autrement et tout aussi ingrats que ces réformateurs, si nous méconnaissions les parties excellentes de leur legs : ils ont laissé, sur notre horizon élargi, dans notre conscience sociale affinée, plus d'humanité, plus de justice, plus de déférence aux droits d'autrui. Nous avons répandu ces bienfaits sur le monde : ils se sont retournés contre nous.

Je dois rappeler, puisque je rentre ici au cœur même de mon sujet, comment le cosmopolitisme révolutionnaire engendra le nationalisme, c'est-à-dire le retour aux traditions de la race, partout où il croyait détruire l'esprit du passé. J'ai maintes fois développé ce thème, si fortement éclairé par les travaux de M. Albert Sorel; mais nous vivons en un temps où il faut enfoncer sans relâche le clou qui fixera dans les cerveaux une notion essentielle.

Voilà donc les missionnaires de la rédemption française partis pour réformer et libérer le genre humain. Ils ressemblent moins aux évangélistes de Judée qu'aux envoyés de Mahomet : ils vont propager l'Islam de la nouvelle foi, baïonnette au canon. Hélas! ces libérateurs emportent avec eux l'irréductible et trouble dépôt d'animalité qui sommeille en chacun de nous, et qui est si vite réveillé par les nécessités de la guerre : convoitises, violences, despotisme du plus fort. Ces libérateurs ne tardent pas à se donner un maître en

qui s'incarne le génie des conquêtes. Alors même qu'ils asservissent l'Europe aux volontés de ce maître, beaucoup sont de bonne foi dans leur propos initial : ils se figurent qu'ils délivrent cette Europe, puisqu'ils lui apportent le Code civil, la liberté de pensée, tous les présents de leur Révolution. Et ils n'ont pas tout à fait tort! Mais l'Europe conquise, brutalisée, saignée à blanc d'hommes et d'argent, l'Europe désillusionnée ne l'entend pas ainsi.

Alors commence le malentendu qui serait presque comique, si les suites n'en avaient été tragiques pour nous. Nos Français se flattaient de semer dans le monde l'idée abstraite de liberté; la graine change d'espèce sous leurs doigts; ils y sèment l'idée d'indépendance nationale, et, par une conséquence inéluctable, de réaction contre nous. Notre esprit révolutionnaire, humanitaire, se métamorphose au dehors en esprit nationaliste, strictement particulariste. Le mouvement qui devait, dans l'intention de ses propulseurs, unifier tous les peuples, a pour effet de les séparer, de les spécialiser, de raffermir chacun d'eux dans son individualité. De ce mouvement est sorti le siècle des nationalités.

Autre ironie de l'histoire : la science, qui se vante de rapprocher les hommes, achevait de reconstituer les races que notre intervention libérale avait suscitées. Grâce au progrès des

sciences historiques et linguistiques, grâce à l'étude approfondie du moyen âge et des antiquités nationales, ces races qui s'ignoraient elles-mêmes retrouvaient, elles s'inventaient parfois une langue, des traditions, des annales, des droits à l'existence séparée. J'ai pu suivre sur place cette ingénieuse collaboration de la politique et de la science, à l'époque où les petits peuples des Balkans s'éveillaient de leur long sommeil et réclamaient leur indépendance. Des tuteurs complaisants déléguaient chez ces peuples des savants qui ne l'étaient pas moins. Comme ces archivistes qui font métier de fournir aux familles des généalogies somptueuses, archéologues et philologues n'étaient jamais en peine de découvrir, pour corser les titres des candidats à l'indépendance, un idiome distinct, une littérature flatteuse, une chronique vénérable.

Ces procédés ont fait surgir, plus particulièrement dans le vaste monde slave, toute une végétation de nationalités dont nos pères ne soupçonnaient même pas les noms. Tchèques ou Ruthènes, Bulgares ou Slovaques, Albanais ou Vieux-Serbes, on sait avec quelle jalousie farouche ces nouveau-nés défendent l'intégrité de la langue qu'ils ont rapprise et des chartes qu'ils se font octroyer. Toutes les classifications politiques, toutes les passions qui transportent d'habitude les citoyens s'effacent devant les revendications d'un nationa-

lisme ombrageux : il le devient davantage chaque jour, on l'a bien vu aux récentes élections autrichiennes. Le *Journal des Débats* en résumait ainsi la physionomie : « Le trait dominant des élections a été l'exaspération des passions nationales qui avaient créé ce chaos. » Et *le Temps* ajoutait : « En Bohême, les socialistes ont été abandonnés par un peuple en proie à une sorte de délire de race. »

Un *délire de race*, les batailles gagnées avec des glossaires, des cartulaires d'archives, des chansons de folk-lore, le sang généreusement versé pour la restauration d'une légende historique, — ces phénomènes sans précédents ont caractérisé la mentalité politique d'une partie de l'Europe au XIXe siècle. On les retrouve atténués, mais toujours reconnaissables, chez les vieux peuples dont la personnalité nationale semblait hors de discussion. Avant de servir aux petites tribus orientales en quête d'un état civil, le fétichisme de la race a été d'un bon secours aux grands États qui rassemblaient leurs membres épars. Chacun sait comment nous avons aidé l'Italie à constituer un royaume prédit par son Dante Alighieri ; comment l'Allemagne a cimenté dans notre sang un empire qui se réclame gravement, passionnément, des soldats d'Arminius et de la mythologie héroïque des Nibelungen.

II

Le siècle des nationalités, disions-nous. Nul n'y contredira, et l'histoire lui gardera ce nom. Il fut pourtant, et au même degré, le siècle du cosmopolitisme.

Un courant contraire, non moins irrésistible que l'autre, précipite malgré tout la fusion de ces peuples réfractaires. Tout conspire à les mêler sur la surface aplanie de notre globe. Il semble vraiment que le genre humain soit soumis de nos jours à de colossales expériences chimiques. Tandis que certaines sciences opéraient comme des réactifs sur les races qu'elles isolaient, la plupart des autres sciences créaient de puissants agents de recomposition : chacune de leurs découvertes hâtait la combinaison des éléments dissociés. Applications industrielles de ces découvertes, rapidité croissante des communications, transmission instantanée de la pensée, diffusion de

toutes les idées par le formidable pouvoir de la presse, développement du sens critique, de l'esprit compréhensif et sceptique qu'il généralise, expansion commerciale et coloniale, internationalisme des intérêts capitalistes et des revendications ouvrières, nivellement d'un monde uniformisé par l'habit, les coutumes, les plaisirs, les méthodes de travail, — on n'en finirait pas d'énumérer les causes, présentes à toutes les mémoires, qui font de nos capitales des centres de plus en plus cosmopolites.

Hier encore, nous contemplions l'image du monde actuel dans le microcosme de la dernière Exposition : les maisons de tout pays fraternellement accotées, la foule où se coudoyaient devant ces maisons les représentants de toutes les races, la confusion de toutes les langues dans cette Babel, n'était-ce pas l'apothéose du cosmopolitisme triomphant? Ceux qui ont le goût des rapprochements historiques se sont dit que telle devait être la physionomie de Rome ou d'Alexandrie, à la veille de la désagrégation de l'ancien monde. Mais la Cosmopolis antique, où les diverses familles du bassin méditerranéen se rencontraient après de longs trajets, nous apparaît minuscule, incommensurable avec la Cosmopolis moderne, celle qui attire les foules mondiales, accourues en quelques jours de toutes les terres habitées, au delà des océans et aux confins des

deux pôles. On ne voyait pas, dans Rome ou dans Alexandrie, les naturels de Tokio et de Chicago; on n'y recevait pas les dépêches parties une heure auparavant des antipodes; on n'y touchait pas, sur la présentation d'un morceau de papier, l'argent gagné la veille dans une opération télégraphique sur les grains d'Amérique ou les soies du Japon.

En vérité, quand on fait le calcul sommaire de ces forces d'attraction, quand on se représente la broyeuse universelle qu'elles actionnent, — je veux dire notre civilisation niveleuse, — on se demande comment deux groupes humains peuvent encore se différencier l'un de l'autre. Cependant certains de ces groupes, les plus proches, les plus semblables entre eux, ne furent jamais aussi radicalement divisés, jamais aussi irréductibles!

Si quelque historien nous retraçait, dans ses études sur une époque lointaine, ces deux figures inconciliables du même temps, nous crierions à l'invraisemblance, nous dirions qu'il a mal observé. Nous serions encore plus sévères à son paradoxe, s'il attribuait ces effets contradictoires aux mêmes causes, et à quelles causes! Les conséquences dernières d'une révolution émancipatrice, l'épanouissement des sciences, la connexité chaque jour plus étroite des intérêts qui réunissent les hommes, quand ils ne les arment pas *in mutua funera!* Le phénomène est là, sous

nos yeux : nul ne peut ignorer l'un ou l'autre de ses aspects. Nationalisme et cosmopolitisme, les deux principes antagonistes luttent avec des forces sensiblement égales. Je défie le plus clairvoyaut prophète de dire à cette heure lequel l'emportera. Leur duel ne fait que de commencer : il sera la grande affaire du nouveau siècle, tout nous le présage.

III

Plût au ciel que cette lutte dramatique nous offrît seulement un intérêt de curiosité. Il n'en est point ainsi. Nous ne la regardons pas de Sirius. Elle a des répercussions angoissantes dans nos consciences et dans notre vie publique. Nous ne pourrions choisir entre les deux principes sans étouffer en nous quelques-uns des plus impérieux sentiments du cœur ou quelques-unes des plus claires évidences de la raison.

Certes, notre vieille France n'en est pas, comme le Tchèque ou le Bulgare, à se chercher dans un passé ténébreux des droits à l'existence, des titres périmés qu'il faut revendiquer et défendre avec une susceptibilité ombrageuse. Et pourtant elle s'est émue devant les progrès du cosmopolitisme; elle s'est sentie atteinte, menacée tout au moins dans ses œuvres vives. C'est son privilège et son danger d'être à la fois la plus engageante, la plus hospitalière des contrées, et le creuset expéri-

mental où l'histoire essaie d'abord toutes ses combinaisons. La nation qui était encore, au début du XIX[e] siècle, la plus nombreuse, la plus riche, la plus forte de l'Europe, voit avec stupeur sa condition si changée au XX[e] siècle. Tombée au dernier rang des grands États pour le chiffre de la population, déjà loin du premier rang pour le développement commercial, industriel, maritime, elle craint d'être submergée dans un prochain avenir par ces races unifiées et multipliantes, l'anglaise, l'allemande, la slavonne.

La France est excusable d'éprouver quelque émoi devant cette nouvelle distribution des puissances civilisées; elle serait inexcusable de laisser péricliter la seule force qui lui permettra de faire figure avec de petits moyens, sa parfaite unité morale. Elle le sent; et c'est pourquoi nous la voyons secouée d'un frisson incoercible, depuis qu'elle croit cette unité compromise par de trop fortes infiltrations hétérogènes, par une insidieuse mainmise sur tous les ressorts de sa puissance, sur toutes les sources où elle alimente sa pensée. Sachons comprendre ce sursaut d'inquiétude. Un mouvement de rétraction nationale, — ou nationaliste, — se manifeste aujourd'hui chez nous comme chez la plupart des peuples voisins : on ne fera que l'exaspérer en le niant dédaigneusement; n'est-il pas préférable de l'éclairer, de le prémunir contre ses propres excès?

Prenons-le à ses origines : car tout se tient dans les manifestations de cet instinct. Il s'est révélé d'abord dans le domaine économique, par la réaction fougueuse du protectionnisme contre la doctrine libre-échangiste. Je ne suis pas grand clerc en économie politique : mais j'ai peine à croire qu'on puisse résister longtemps à la force des choses, quand elle abat les barrières artificielles, facilite les transports, nivelle partout les prix d'une denrée en raison de son abondance. Du moins a-t-on trouvé, sur ce terrain des intérêts matériels, les solutions mesurées qui devraient prévaloir dans les conflits de tout ordre entre les deux principes : elles protègent le travail national, elles n'exposent pas nos populations à la disette ou à la privation des produits indispensables qui nous viennent du dehors.

Un peu plus tard, l'instinct nationaliste prit alarme du bon accueil fait en France aux littératures étrangères. Notre public se montrait las des formules à la mode sur le marché du livre parisien : il lisait avec intérêt des œuvres russes, scandinaves, anglaises, allemandes. On se souvient des cris d'effroi poussés alors par les défenseurs du « génie latin ». Pour les contenter, des personnes conciliantes leur vantèrent quelques beaux livres d'imagination qui paraissaient en Italie; comment honorer mieux le génie latin? Nos douaniers intransigeants ne désarmèrent pas,

ils coururent défendre cette autre frontière avec une humeur tout aussi colérique. L'intégrité de l'esprit français était menacée de tous côtés : de jeunes auteurs l'assuraient, qui s'étaient heurtés chez les éditeurs aux piles de romans étrangers; on le déplorait dans les académies. Le « cas Wagner » vint envenimer la dispute. Les enragés d'exotisme firent tout ce qu'il fallait pour l'aggraver : à les entendre, la musique était née avec le dieu de Bayreuth, la poésie avec Browning, le théâtre avec Henrik Ibsen, la philosophie avec Nietzsche. J'ai rompu jadis quelques lances entre les deux fronts de bandière, contre les plus échauffés des deux troupes; position stratégique fort incommode : on y embourse le maximum de coups. Je reviendrai tout à l'heure sur les arguments que j'opposais alors au protectionnisme littéraire : ils gardent à mon sens toute leur valeur, quand on les ajuste à des controverses plus récentes, nées des mêmes appréhensions.

Les belligérants n'en sont plus à nos escarmouches littéraires d'il y a dix ou douze ans. Qu'elles étaient courtoises et inoffensives, en comparaison de la furieuse mêlée où l'on jette dans le débat toutes les questions politiques et sociales! Nationalisme et cosmopolitisme sont devenus les cris de guerre des deux armées qu'on retrouve toujours en présence, sous les bannières changeantes qui mènent à la bataille les passions

et les intérêts des hommes. Ce n'est plus seulement le blé ou le vin, ce n'est plus le roman ou le drame étranger dont l'entrée en franchise alarme un patriotisme soupçonneux : il s'emporte jusqu'à vouloir bannir les idées, les opinions, les sentiments, les personnes mêmes qui tenteraient de franchir la muraille de Chine qu'il maçonne sur nos frontières : clôture derrière laquelle nous devrions mourir de consomption dans la pureté native de notre nationalisme. Mme de Staël écrivait déjà, il y a cent ans : « Nous n'en sommes pas, j'imagine, à vouloir élever autour de la France littéraire la grande muraille de la Chine, pour empêcher les idées du dehors d'y pénétrer ». Et, pour le crime d'avoir écrit cette phrase, biffée par les censeurs, elle recevait du bon gendarme Savary la fameuse lettre d'exil : « Il m'a paru que l'air de ce pays-ci ne vous convenait point; nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez. Votre dernier ouvrage n'est point français; c'est moi qui en ai arrêté l'impression. » — S'ils avaient même pouvoir, certains gendarmes patriotes seraient aussi péremptoires que le duc de Rovigo.

Ce qui n'est pas français, ce qui n'est pas humain, c'est le rétrécissement hargneux que peuvent constater tous ceux qui observent notre société depuis vingt ans : ceux-là surtout qui ont l'habitude d'écrire. Peu de temps après nos grands

désastres, alors que la plaie vive du patriotisme saignait encore, il advenait parfois qu'un événement ou un livre me donnât l'occasion de nous venger en rendant hommage à tout ce qu'il y a de respectable et de fort chez le peuple allemand. Nul n'en savait mauvais gré à l'écrivain indépendant. A plus forte raison était-il suivi, quand il étudiait d'autres peuples avec une curiosité sympathique. Pourrait-on ajourd'hui récrire les mêmes pages, louer les mêmes livres, admirer les mêmes hommes, parler avec la même équité de l'Allemagne, de l'Angleterre?... Oui, sans doute : mais encore faudrait-il trouver le journal patriote, et ce n'est déjà plus si simple, qui ne s'effraierait pas de quelques désabonnements. On aurait le chagrin d'affliger beaucoup de braves cœurs, dont on partage la foi et les espérances, avec qui l'on diffère d'appréciation sur les meilleurs moyens de restaurer l'énergie nationale, d'en imposer à nos adversaires du dehors et à leurs instruments au dedans.

Ah! que nous sommes loin de l'ancienne bravoure française, généreuse jusqu'à l'imprudence, qui ne craignait pas le contact du monde, parce qu'elle ne doutait point de sa puissance défensive, qui ne fermait pas les fenêtres par peur des miasmes, tant elle était sûre de sa belle santé! Que nous sommes loin d'un Lamartine et de ses pareils, pour ne pas remonter plus haut; loin de

ces hommes aux cœurs ouverts, aux mains fraternellement tendues, de ces âmes qui vibraient à toutes les manifestations de beauté, de bonté, de grandeur, d'où qu'elles vinssent et quelle que fût la race qui en dotât le trésor commun de l'humanité!

Si l'orthodoxie nationaliste exigeait cette misérable abdication de nos coutumes séculaires; si elle devait étouffer le cri des libres esprits de tous les temps : Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger; — si elle devenait institutrice de haine et d'incompréhension, je sais des gens qui n'accepteraient à aucun prix sa servitude. Triste philosophie, qui fonderait l'affirmation de la personnalité nationale sur cet axiome : « Je hais, donc je suis! » Aussi faut-il s'efforcer d'éclairer les patriotes entraînés par une réaction légitime dans son principe, nécessaire peut-être pour nous libérer d'autres jougs encore plus humiliants. Répétons-leur à satiété les arguments irréfutables dont nous faisions usage, dans la phase purement littéraire d'une controverse qui a changé d'objet et non de nature.

Je les résume une fois de plus. Le génie français n'a jamais craint de s'altérer en s'enrichissant. Rien n'est plus opposé à la tradition nationale que la claustration et la diète; nos pères ne pratiquèrent pas l'abstinence, ils n'eurent pas l'horreur des mets étrangers. Ils ont emprunté de

toutes mains, par tout pays, en tout temps, avec Ronsard et Montaigne, avec Corneille et Molière, avec Le Sage et Voltaire, avec Chateaubriand et Victor Hugo. Ce bel appétit, et aussi cette libéralité qui rend à tous les richesses, refrappées à notre coin, qu'on avait prises à tous, ce sont les conditions mêmes de notre vie normale : vie littéraire, vie industrielle, vie sociale. Si vous redoutez l'intoxication étrangère, c'est que votre estomac débilité ne peut plus digérer; c'est qu'il n'assimile plus les aliments pour les transformer en substance nationale; en ce cas, peu importe le régime qu'on vous prescrira : vous êtes condamnés à mourir d'indigestion ou d'inanition

IV

Eh quoi! s'écrieront des amis suffoqués, c'est donc la thèse du cosmopolitisme que vous plaidez? — Non. Il n'est pas si difficile de faire ici les distinctions nécessaires. Libéral est le maître hospitalier qui ouvre aux visiteurs les portes de sa maison; insensé celui qui en livre les clefs à des hôtes douteux. Un chef d'industrie habile emploie les meilleurs matériaux, sans égard à leur provenance; il ne souffre pas qu'un étranger lui dicte des règlements, ni que cet intrus bouleverse les coutumes de l'atelier. Par aveuglement, par faiblesse, pour toute sorte de raisons plus ou moins avouables, les chefs changeants et vacillants de l'atelier français ont méconnu ces règles de bon sens. L'instinct national en a eu d'abord l'intuition; les esprits éveillés ont la vue chaque jour plus nette d'une invasion cosmopolite dans l'État français, d'une domination sournoise et parfois déclarée

qui s'installe au cœur même de cet État, dans toutes les cellules de notre organime : enseignement, administration, judicature, finances, diplomatie. Chaque jour, quelqu'un des citoyens optimistes ou somnolents qui n'y voulaient pas croire a les yeux dessillés par un petit fait personnel; un incident fortuit lui montre soudain les avenues barrées, les places occupées ou assiégées par une camarilla.

Visions imaginaires! répondent en ricanant ceux qui n'ont pas encore *vu*, ceux qui ont intérêt à ne point voir, à empêcher que l'on ne voie. Autant que j'aie pu observer, ces négations brutales de l'évidence ont pour effet d'irriter les gens les plus rassis; le mensonge nous fâche plus que les menées qu'il dissimule. Nous sommes moutonniers, nous supportons beaucoup, mais nous n'aimons pas qu'on nous en conte. Qu'il y ait une forte part d'exagération dans les griefs du nationalisme, que des hallucinés en arrivent à voir le cosmopolitisme partout, j'en tombe volontiers d'accord : j'ai combattu plus haut l'excès de cette prévention. Mais on nous fera difficilement croire qu'il ait suffi d'un fantôme sans réalité pour émouvoir aussi profondément une grande nation.

Je ne parle point ici, je le répète, d'un parti politique dont l'action sur le pays est encore problématique. Je parle d'un état d'esprit qui peut fort bien ne pas se traduire par le vote. Le vote est un

acte de routine, subordonné à mille considérations de crainte, d'intérêt, d'attachement à une formule ou à un homme. L'état d'esprit ne se trahit souvent que par ces plaintes ou ces menaces vagues dont il semble que le sourd murmure aille grossissant, par cette phrase devenue contagieuse dans les milieux où on l'attendait le moins : « Ils en feront tant... »

Soit, diront ceux de nos contradicteurs, et ils sont rares, qui ne nient pas la prépondérance d'une camarilla inquiétante pour nos susceptibilités de race et de tempérament, pour nos traditions intellectuelles, sociales, religieuses. — Soit, mais de quoi vous plaignez-vous? C'est le jeu de la concurrence, le triomphe légitime et naturel des plus aptes. Si des groupes plus ou moins cosmopolites d'origine ou de tendance ont réussi à prendre la direction de vos services d'État, à peser tout au moins sur cette direction, c'est apparemment que vous ne les valez pas ; c'est qu'ils ont su former, mieux que vos indigènes, une sélection de sujets plus habiles, plus alertes, plus richement doués d'intelligence et de caractère ; et c'est qu'ils l'emportent sur vous par la cohésion, l'application, le savoir-faire actif. Vous êtes le nombre, et vous ne pouvez pas lutter, vaincre loyalement, avec les mêmes armes! Il est donc juste que vous soyez vaincus et dominés. Vous êtes inférieurs; les vôtres ont l'estomac débile

dont vous parliez tout à l'heure; et, plus familièrement, ils n'ont pas d'estomac!

Je suis très sensible à ces arguments, très enclin à reconnaître partout le droit des plus aptes; et je ne serai pas le dernier à reprocher aux victimes plaintives l'incapacité dont elles font preuve dans la défense de leur patrimoine. Mais la société n'est pas une classe où l'on couronne les meilleurs élèves. Elle est plus complexe, les rapports entre ses parties sont déterminés par des droits d'origines diverses.

Je reconnais la maîtrise d'un Anglais, d'un Allemand, dans certaines industries; je sais quelles qualités de conduite ou de caractère je pourrais leur envier; je leur demanderais volontiers des leçons dans les parties où ils excellent. Mais ce n'est pas une raison pour que je leur cède mon champ ou ma maison de commerce : s'ils voulaient m'en déposséder, je les prierais d'aller déployer chez eux les qualités que j'admire. En admettant que je leur sois inférieur selon le droit du plus apte, j'ai sur eux le droit supérieur d'être sur ma terre, faite de la cendre de mes morts. — La question est là, et non pas ailleurs, entre le cosmopolite qui réclame les places et fonctions du droit de ses capacités, de son labeur, de sa primauté dans les concours, et le Français qui entend garder ces fonctions en vertu de son droit patrimonial.

Je dis le Français. Qui l'était plus et mieux

qu'un Guizot, quand ce ferme protestant dirigeait notre politique et poursuivait à l'extérieur les desseins séculaires de la nation très chrétienne? Qui l'était plus qu'un Cherbuliez, quand cet ami discret et fidèle honorait, enrichissait de son talent le pays qui l'avait adopté? Et qui, enfin, mérite mieux ce titre que tel israélite, dont la vie se dépense en œuvres charitables ou en travaux utiles à l'avancement de la science française? Ceci soit dit pour écarter du débat les questions confessionnelles et les généralisations iniques : nos suspicions ne visent que l'esprit cosmopolite, commun à des réfractaires de toutes les Églises, hostile à l'ensemble de nos traditions, agressif et destructeur de ces traditions.

Si le nationaliste est bon philosophe, — tout arrive, même cela, — il peut invoquer en outre le droit de l'inconscient contre le droit de l'intelligence. Au milieu du dernier siècle, on n'avait d'adoration que pour l'intelligence, sous la forme où elle brillait le plus souvent en ce temps-là; on lui demandait l'agilité du sens critique et analytique, la perception rapide et l'association ingénieuse d'une infinité d'idées. Un homme habile à ce petit jeu cérébral montait aux nues. Vers la fin du siècle, les philosophes de tout pays ont remis en honneur l'inconscient. Ils ont exalté l'instinct aux dépens de l'intelligence, qui avait cessé de plaire; ils y ont vu les sources réelles de la force,

pour laquelle le monde professait un grand culte, et les profondes réserves de la vitalité des races. Je crois qu'ils n'ont pas trop mal vu. On ne les avait d'ailleurs pas attendus pour sanctionner le droit de l'inconscient, s'il est vrai que la remise du pouvoir au suffrage universel ne soit pas autre chose que la reconnaissance de ce droit.

Laissons les philosophes à leurs disputes. De quelque façon que la justice idéale décide entre ces divers droits, les pasteurs des peuples doivent compter avec les faits. Et c'est un fait considérable que le nombre, que la volonté d'une nation qui se sent et se dit maîtresse sur son sol. Le nationalisme est un mouvement grégaire. Chaque berger sait combien sont irrésistibles et redoutables ces mouvements instinctifs d'un grand troupeau, qui va devant lui où on le pousse, aperçoit soudain l'abîme, recule en désordre, n'écoute plus aucune voix, renverse et broie ses conducteurs dans sa course de panique et de colère.

Une conviction rassure les fermiers très avisés qui se sont fait adjuger la tonte du troupeau. Éblouis par la puissance des grands courants cosmopolites, — j'énumérais plus haut les forces convergentes qui en précipitent la vitesse, — persuadés que ces courants rompront toutes les vieilles digues et submergeront prochainement le monde du xx[e] siècle, les audacieux qui en pro-

fitent se flattent d'y voir disparaître les dernières résistances de l'esprit particulariste; ils tablent sur ce déluge pour noyer la pauvre arche nationaliste et les animaux incommodes qui s'y sont réfugiés.

Ils pourraient se tromper. Rappelons-leur, — et si je me suis attardé d'abord à un exposé historique, ce n'était pas à autre fin, — rappelons-leur cette loi de l'histoire qu'on oublie trop : chaque progrès du cosmopolitisme détermine une explosion de nationalisme. On l'a bien vu par l'exemple mémorable de notre expansion révolutionnaire, qui suscita dans toute l'Europe des réactions nationalistes : et la victoire demeura à ces dernières. On le voit à cette heure sur deux champs d'expériences très instructifs : en Chine, où l'invasion cosmopolite a déchaîné l'accès de nationalisme farouche dont nous triompherons à grand peine, si nous en triomphons; au Transvaal, où le cosmopolitisme envahisseur des uitlanders a fait se lever une race qui mourra tout entière plutôt que de le subir. Autant de leçons qu'il est sage de méditer avant de parier pour le cosmopolitisme.

J'inférerai de ces remarques une seule conclusion. La poussée nationaliste, comme on dit aujourd'hui, ou, pour parler mieux, le réveil du sentiment national en France n'est pas un fait isolé. Il se rattache à des manifestations similaires

dans plusieurs contrées de l'Europe. Il y a des causes générales à ce mouvement universel; il y en a de particulières à chaque pays. Ces deux ordres de causes ont agi dans le nôtre. On comprendra peut-être mieux la crise française, on en calculera les conséquences avec moins d'incertitude, si l'on veut bien la considérer dans cette vue d'ensemble. Je n'ai eu ici d'autre dessein que de faciliter l'étude du problème. Quant à le résoudre, c'est un soin qu'il faut laisser aux hommes qui dirigeront nos affaires dans le cours du nouveau siècle. Ils vont naviguer entre les deux écueils : puissent-ils donner les coups de barre avec l'art essentiellement français de la mesure, avec ce tact où nous savions allier, naguère encore, nos devoirs de protection envers les hôtes étrangers, notre respect du droit des minorités indigènes, et les fermes traditions qui ne laissaient jamais échapper de nos mains la garde exclusive de nos intérêts nationaux.

Janvier 1901.

REGARDS FRANÇAIS

SUR L'ANGLETERRE[1]

Regardons. Entre la nuit d'où il sort et la nuit où il va rentrer, un court moment est donné à l'homme pour contempler le spectacle du monde. S'il savait se tenir tranquille, comme un spectateur au parterre, s'il se contentait de regarder l'émouvante vision, l'intérêt en est si puissant que le seul plaisir de voir et de penser nous ferait presque un bonheur sortable.

Regardons l'Angleterre. Parmi les personnages du drame universel, elle est aujourd'hui l'un des plus considérables, l'un des plus significatifs. Ses actions consternent parfois les sentiments de justice et de pitié innés dans tous les cœurs; elles exaltent

1. Émile Boutmy : *Essai d'une psychologie du peuple anglais au XIXe siècle*, 1 vol. in-18. A. Colin, 1901. — Victor Bérard : *l'Angleterre et l'Impérialisme*, *ibid.*, 1 vol. in-18, 1900. — André Chevrillon : *Études anglaises*, 1 vol. in-8°. Hachette, 1901.

d'autre part l'orgueil du titre humain que nous portons. — C'est contradictoire, dites-vous. Cherchez dans les retraites de votre âme la place où elle ne se débat point entre des contradictions.

L'effort vital est prodigieux dans la race anglo-saxonne; on peut juger diversement, on ne peut nier ce fait d'évidence : nul peuple n'a porté plus haut et plus loin le *standard of life*, comme ils disent. Depuis l'heure où le premier homme osa sa première injustice et son premier exploit, — l'immolation d'un de ces animaux qui avaient reçu comme lui la vie, la liberté, le droit d'en jouir et la capacité de souffrir en les perdant, — depuis les jours immémoriaux où fut dite la parole du Créateur : « Remplissez la terre et soumettez-la », nul membre de la famille d'Adam n'a plus résolument exécuté le décret qui nous assignait cette tâche royale.

Sourde, profonde, rapide sous l'immobilité des coutumes extérieures, la métamorphose de la vieille Angleterre se poursuit. Une irrésistible poussée d'impérialisme démocratique emporte et submerge le pays qui devait sa physionomie traditionnelle à un patriciat libéral. La guerre du Transvaal, résultante de ce mouvement et cause efficiente qui l'accélère, la fin du long règne avec lequel s'achève une période historique, la réorganisation militaire d'où sortira une armée d'offensive, autant d'événements récents qui sollicitent

notre attention. Ils ont mis la plume aux mains de quelques Français, particulièrement qualifiés pour apprécier les choses d'outre-Manche. Ces regards français jetés sur l'Angleterre guideront aujourd'hui nos investigations.

Nous ferons ensuite la contre-épreuve. Pour bien discerner le son que rend à chaque instant l'âme d'un peuple, il n'est encore que d'écouter ses poètes, ses conteurs. Hermétiquement fermés dans le commerce social, plus distants à certains égards et plus difficiles à connaître que les indigènes de Bornéo ou de Tahiti, nos voisins ont des romanciers représentatifs de leurs idées et de leurs instincts. Nous appellerons en témoignage ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui; on confrontera les images présentées par les peintres de mœurs à deux générations d'Anglais; mieux que tous les exposés didactiques, elles illustreront les brusques changements de l'idéal national, elles nous permettront de mesurer le chemin parcouru.

I

On attend beaucoup de M. Émile Boutmy. Il vient de donner un nouvel ouvrage sur l'Angleterre. Livre de sagesse et de raison; le nom respecté de l'auteur nous en est garant. Livre intrépide : l'écrivain qui porta sur Taine des jugements si perspicaces ne pouvait ignorer l'écueil où il courait. Une psychologie du peuple anglais! Sujet redoutable par les comparaisons qu'il provoque. Nous avons tous dans la mémoire le premier volume de la *Littérature anglaise*, cette introduction fameuse où Taine modelait avec tant de relief l'homme type qu'il tirait de la race, du milieu, du moment. Le temps n'a pas encore usé le système qui fit une si grande fortune : son inventeur asservit depuis quelque trente ans toutes les intelligences, sitôt qu'elles entrent dans le même ordre d'études. Le temps n'a pas éteint l'éclat de ce style véhément, il n'a rien

enlevé au pouvoir de cette poésie logicienne qui s'empare à la fois de notre raison et de notre sensibilité. Vérités saisissantes et assertions contestables, toutes les notions d'un Français qui veut se représenter l'Angleterre ont été clouées dans son cerveau, pêle-mêle, par le marteau d'airain du maître forgeron.

Moins naturaliste que son devancier, moins enivré par la sensation, — souveraine créatrice d'idées pour l'artiste qui vibrait chez Taine, — M. Boutmy se rattacherait plutôt à la lignée des Tocqueville et des Fustel de Coulanges. Il fait ses réserves sur les classifications imposées par l'auteur de la *Littérature anglaise;* la race lui apparaît comme un facteur secondaire, il préfère situer l'individu dans ce qu'il appelle le milieu humain. Distinctions de mots, un peu subtiles à mon sens. Quoi qu'il en ait, M. Boutmy subit la domination du tyran. Dans les chapitres où il définit la physionomie de la terre britannique, l'homme issu du mélange anglo-normand, ses caractères permanents, ses évolutions historiques, les sources où s'alimente son énergie, les particularités de son idéal moral, social, religieux, on ne trouvera pas une observation essentielle qui ne fût déjà fortement indiquée dans l'esquisse de Taine. Cette esquisse du fougueux coloriste, l'habile graveur la reprend à sa manière; il y ajoute des ombres, des hachures, des demi-teintes; il la rajeunit par l'ap-

plication patiente, la prodigalité du savoir, l'abondance des vues. Il est chez lui en Angleterre; comment ne serions-nous point persuadés par des jugements qui témoignent d'une familiarité si intime avec les institutions, les hommes, les œuvres littéraires?

Des formules heureuses précisent les traits distinctifs. Le grand ressort de la vie anglaise, « le moteur et le générateur de toute action, celu auquel il faut tout rapporter, c'est le goût spontané, la passion gratuite de l'effort pour l'effort ». Le mot d'Emerson, « chacun de ces insulaires est une île », est judicieusement commenté dans le chapitre sur l'homme moral et social, « le solitaire et le subjectif ». L'observateur montre bien pourquoi ce dur fragment de quartz, avec ses arêtes et ses angles vifs, ne devient jamais sous le frottement de la vague sociale un galet poli, semblable aux autres. Rien de plus juste que le coup d'œil jeté sur les deux grands partis politiques : leurs adhérents respectifs ne sont pas groupés par des principes théoriques, immuables, mais par le même esprit de discipline, le même besoin de jouer le jeu qui les divisait en deux camps, le matin, sur une pelouse de lawn-tennis ou de foot-ball. Jeu conventionnel, goût de la lutte pour la lutte. Le passage d'un camp à l'autre est fréquent et ne scandalise personne. L'équipe battue vient occuper sans scrupule le

terrain où l'adversaire se défendait la veille. S'ils croient cette évolution avantageuse pour le gain de la partie, les torys ramassent dans l'opposition un programme whig.

La sagacité du psychologue politique se révèle surtout dans les comparaisons entre nos deux nations. — « La France ne connaît plus guère cette impression de continuité; elle n'en sent pas le besoin. Le moment présent, qui est déjà une abstraction, nos politiques rationalistes le dépouillent encore, l'isolent de tout ce qui marque son rang dans la série : ils ne prétendent pas à moins qu'à sortir du temps et à entrer dans l'absolu. L'Anglais n'estime pas que la vérité doive être cherchée en dehors de la réalité et de la vie. Cette abstraction du moment présent, il s'efforce non pas de la subtiliser encore, mais de lui donner poids, corps et substance, en la rattachant à un passé aussi long qu'il le peut concevoir. Inhabile à élever son horizon par la généralisation philosophique, il l'élargit par une sorte de généralisation historique. Il demande à l'indéfini des siècles la majesté que nous demandons à l'indéfini abstrait de nos conceptions. » — Je cite au hasard parmi ces remarques ingénieuses; elles s'enchaînent ainsi le long des pages où l'homme et la société politique nous apparaissent sous tous leurs aspects. J'imagine qu'un Anglais fermera ce livre avec une admiration sincère pour le démonstrateur qui lui

a si bien décrit chaque cellule de son organisme. Un étranger mal préparé aura peut-être plus de peine à recomposer la figure totale, vivante, dans la simplicité de ses lignes générales. Inévitable rançon des acquisitions de détail que fait le lecteur dans ces belles planches de dissections.

Cette méthode analytique ne va pas sans quelque danger pour la solidité des explications déterministes. Nous ne sommes plus terrassés par l'éloquence impérieuse d'un Taine : nous avons le loisir de réfléchir — et de contredire. M. Boutmy insiste avec raison sur le lien de parenté qui unit l'imagination anglaise à l'imagination hébraïque. Rapprochement gros de conséquences : d'autres observateurs nous y ramèneront, j'y reviendrai après eux. — « La Bible n'a été si populaire que parce que l'imagination hébraïque, avec la profusion de ses figures, la profondeur de ses pensées, la faiblesse de sa dialectique, ses brusques éjaculations, était de même famille que l'imagination anglaise. Il y avait conformité congénitale, en quelque sorte, entre les deux génies. » — Eh quoi! Au chapitre de « l'imagination créatrice », l'auteur nous donnait celle de l'Anglais comme le produit nécessaire « d'une atmosphère brumeuse, noyée de pluies, où les contours s'effacent, les reliefs rentrent, les teintes fines se confondent dans un gris uniforme... Dans ces grands corps blancs perpétuellement baignés d'air humide, la

sensation s'enfonce plus lentement... L'imagination physique est demeurée tardive et obtuse... Rien de plus opposé à la réceptivité facile de l'homme du Midi... » — Et rien de plus opposé, sans doute, à l'imagination sémitique, née sur le roc et sur le sable, sous un ciel de feu, dans l'ardente lumière. Pourtant, les voilà sœurs! Aurions-nous trop présumé du pouvoir plastique de la terre et du climat, pas assez du pouvoir éducateur d'un livre tel que la Bible, sur la race qui s'en est longuement pénétrée?

Ailleurs, M. Boutmy rapporte à « un instinct aveugle et profond de la race anglaise », l'*androlâtrie*, le besoin d'incarner l'idée dans un homme, de suivre un chef populaire, d'acclamer un *miles gloriosus*. Combien de gens et de peuples sont anglais, à ce compte! Tout ce paragraphe de l'androlâtrie, caractère spécifique de l'Anglais, on pourrait le transcrire sans y changer un mot pour notre France : nous nous y reconnaîtrions.

Si je m'attarde à ces contradictions, c'est qu'elles mettent en cause l'infirmité d'une doctrine, bien plus que la clairvoyance du philosophe. Il use, comme nous tous, de la méthode tenue jusqu'à nouvel ordre pour la meilleure. Nous avons reçu de nos maîtres le système naturaliste et déterministe, il nous fournit des explications pour tous les phénomènes historiques. Il s'écroulera un jour, c'est le sort de tous les sys-

tèmes : comme les autres, il laissera sur le sol quelques parties solides, et de grands monuments déserts; on les admirera pour leur beauté, mais les hommes ne s'y assembleront plus. Des théories nouvelles expliqueront autrement la formation des individus et des divers groupes humains. Qui sait si elles ne restitueront pas à l'éducation, dans le plus large sens du mot, une part de l'influence que nous attribuons présentement à la terre, au climat, au milieu? On ne sera pas embarrassé pour trouver des justifications dans la complaisante histoire; et peut-être s'avisera-t-on de la suivante.

Le règne de la reine Victoria eut plus d'une analogie avec celui du roi Louis XIV. Deux longues périodes, sensiblement égales, de grandeur politique et d'heureux développement national. Les Français de jadis prirent dans l'une, comme les Anglais de ce temps dans l'autre, un sentiment orgueilleux de leur primauté sur le monde. Après un demi-siècle et plus de prospérités continues, la fin des deux règnes fut assombrie par des revers militaires. Je n'oublie pas que les nôtres étaient incomparablement plus cruels, aggravés par des calamités de toute nature. Le vieux roi et ses sujets firent ferme dans l'épreuve, avec toute la force d'âme que nous admirions naguère chez les Anglais; avec la même ténacité, le même sang-froid, le même esprit de sacrifice, la même con-

fiance dans l'avenir. Quand Louis consolait l'incapable Villeroi, battu à Ramillies : « Monsieur le Maréchal, à notre âge on n'est plus heureux », — il exprimait, avec un tour de grâce bien française, les sentiments que nous retrouvons dans les cercles de Londres où l'on acclame Redwers Buller et Methuen, en dépit de leurs fautes et de leurs échecs.

Ils n'étaient pourtant pas soutenus, ces Français de 1708, par le bœuf saignant, l'ale, les réactions intérieures contre un climat pluvieux, les jeux athlétiques, le confort domestique, l'anglicanisme, le parlementarisme, bref par tous les ingrédients dont serait pétri, selon la formule, le cœur spécial d'un véritable Anglais. Mais le sujet de Louis avait ceci de commun avec le sujet de Victoria, par-dessous beaucoup de différences : l'éducation d'une saine discipline morale, d'un loyalisme inébranlable, d'une foi religieuse qui conforte les âmes accablées; l'habitude de se commander à soi-même pour commander aux autres, l'invincible confiance puisée par un peuple dans la tradition d'une grandeur qu'il doit à ses efforts persévérants. Ces ressorts suffisent, il faut le croire, pour donner dans le malheur une attitude identique à des hommes que les naturalistes estiment si dissemblables.

M. Boutmy ne touche qu'incidemment, dans les dernières pages de son livre, à l'explosion d'impérialisme qui ouvre pour l'Angleterre une ère

nouvelle. Il ne se proposait point de l'étudier; son dessein, nous dit-il, était différent : « Nous avons recherché plus haut que le mobile tableau du monde les causes premières, les causes maîtresses qui ne changent point... Ce que nous avons essayé de saisir, c'est le fond presque permanent de la race anglaise, ce qu'elle demeurera dans tous les temps, quelque forme qu'elle revête, démocratie ou oligarchie, monarchie ou république, pays de libre-échange ou de droits protecteurs. Par exemple, malgré les énormes différences de caractère qu'il présente d'un siècle à l'autre, le peuple anglais est resté et restera très peu capable de sympathie, très peu soucieux de celle des autres, très orgueilleux jusque dans l'humilité d'une dévotion très intense, très dédaigneux des autres races et très impropre à se mélanger avec elles, incapable de comprendre, même de loin, la solidarité du monde civilisé, incliné à diviser les questions, à les morceler même, indifférent à l'idée de les réunir dans l'harmonie d'une vaste synthèse, se servant de la logique plutôt pour faire après coup des apologies que pour découvrir des horizons nouveaux, plus disposé à suivre dans ses changements un illustre homme d'État qu'à s'attacher, pour le condamner, à la rigidité des principes, exempt de tout esprit révolutionnaire et pourtant fertile en personnalités originales. »

J'ai tenu à citer en entier cette conclusion dans son vigoureux raccourci. J'en crois volontiers un connaisseur si renseigné. Seulement... seulement des figures anglaises, représentatives au premier chef, surgissent dans ma mémoire : j'essaye à ces hommes l'habit d'uniforme où ils devraient entrer aisément; s'ils allaient le faire craquer! J'écarte, bien entendu, les Écossais, qui occupent une si large place dans la philosophie et dans les sciences; j'écarte les Irlandais, qui marquent aujourd'hui dans les hauts grades militaires. Nous voici débarrassés de quelques irréguliers très gênants, un Carlyle, un Ruskin, puisqu'il fut élevé par une mère écossaise. Je ne retiens que des Anglais présumés de race pure, depuis Bacon jusqu'à M. Herbert Spencer, depuis Newton jusqu'à Darwin; philosophes et savants qui ne passent point pour réfractaires au génie synthétique, ni pour timides devant les horizons nouveaux. Et Jérémie Bentham, qui se proclamait citoyen du monde, qui écrivait : « Plus un homme est éclairé, plus il perçoit distinctement l'union de son intérêt personnel et de l'intérêt général. » Et Bolingbroke, et Horace Walpole, et M. John Morley, entre vingt autres, je ne les vois pas très bien sous l'habit que nous leur essayons. Les malignes vapeurs du doute me travaillent.

Ajouterai-je qu'une idée diabolique me vient? Prenez les seize dernières lignes du portrait

national, ajustez-les à la société française du XVIIe siècle : fortune étrange! Il ne serait pas impossible qu'un historien pressé crût la reconnaître dans cette esquisse. Mais ceci est trop vague, serrons de plus près, confrontons avec le portrait ces messieurs de Port-Royal, par exemple : la ressemblance pèche par deux ou trois traits, elle devient très acceptable pour l'ensemble de la physionomie. Juste ciel! Combien dangereuses sont les généralisations! — C'est pourtant notre honneur de les tenter; et M. Boutmy me pardonnera d'avoir fait comme ce vieux radoteur de Polonius, quand l'ingénieux Hamlet lui suggérait de voir dans un nuage la silhouette d'un chameau, d'une belette, d'une baleine.

Avant de clore par ce signalement la psychologie politique des Anglais au XIXe siècle, l'historien a défini en termes justes et précis les trois faits destructeurs du gouvernement aristocratique et des maximes traditionnelles. — « Un premier fait : la brusque installation de la démocratie comme arbitre suprême de la politique, comme dépositaire du « dernier mot »; un second fait : le parti pris invétéré chez tous les hommes d'État anglais de conformer leurs résolutions aux désirs présumés du peuple et de céder à la masse et au nombre, se sont rencontrés avec un troisième fait, l'impérialisme britannique, et l'ont profondément affecté en sa substance, son langage et ses

allures... L'impérialisme était une doctrine de gentlemen; la démocratie, en la faisant tomber jusqu'à son niveau, lui a fait perdre ces nobles attributs; il n'est plus désormais qu'un *jingoïsme.* » — Pour voir fonctionner cet esprit nouveau, — disons mieux : cette manifestation nouvelle de l'instinct de lutte et de lucre qu'ils ont dans le sang, — nous devons passer à d'autres livres, *l'Angleterre et l'Impérialisme* de M. Victor Bérard, les *Études anglaises* de M. André Chevrillon.

II

Il serait injuste de ne pas rappeler le premier de ces ouvrages, bien qu'il remonte déjà à près d'une année. Pour qui sait avec quelle conscience, avec quelle richesse et quelle sûreté d'information M. Victor Bérard élucidait les problèmes orientaux, dans un livre de début sur *la Turquie et l'hellénisme contemporain*, toute monographie signée de son nom mérite créance. Depuis lors, ce rude jouteur a été pris d'un bel entrain de bataille : comme il fonçait naguère sur le Commandeur des Croyants, il charge sur M. Joseph Chamberlain, il reproche au sultan de Birmingham le cynisme de ses volte-face. L'homme d'État lui répondrait, je le crains, qu'elles constituent son plus beau titre à l'admiration de ses concitoyens et au contentement de soi-même qu'il professe.

M. Bérard ne néglige pas les causes morales

de l'impérialisme, il nous montre les cerveaux britanniques envahis soudain par ces fumées d'orgueil; mais son travail est en majeure partie une enquête économique sur les forces industrielles et les intérêts commerciaux qui ont déchaîné le mouvement. Dans les explications qu'il nous en donne, les grands personnages du premier plan sont le fer, le coton, la houille; et aussi ces rivaux dont la jeune fortune alarme les négociants de la Cité : l'Allemagne, les États-Unis. Nonobstant sa réputation d'activité, l'Angleterre aurait paressé depuis vingt ans, elle se serait endormie dans la routine des vieilles méthodes : elle se réveille au claquement des pavillons allemands, qui font une ombre chaque jour plus large sur les mers; elle s'épouvante de ne trouver dans ses propres magasins que des objets de fabrication germanique.

Le succès est un grand séducteur. L'Angleterre fait en matière commerciale le raisonnement que nous fîmes en matière militaire : pour vaincre le nouvel Empire, il faut l'imiter, lui emprunter ses disciplines, son protectionnisme, ses directions autoritaires. Elle va plus loin que nous : il faut adopter la politique impériale, puisque les intérêts s'en trouvent si bien. — La prospérité allemande ne nous a pas encore persuadés à ce point; nous sommes gens de principes, nous autres, nous savons sacrifier les intérêts d'une

vile industrie à ceux de la noble industrie politique. — Donc, l'école de Manchester est bafouée, l'école de Birmingham l'emporte avec son chef entreprenant; fer contre coton. L'empirisme anglais abdique devant le rationalisme allemand, conclut M. Bérard. Trop tard, à son avis; et il prédit le triomphe de l'Allemagne. — « Britannia fait encore grande figure. Mais l'humanité n'a plus confiance; elle se détourne de cette grandeur déchue : au son des canons et des fanfares, dans les cantiques et dans les toasts, l'Allemagne de Kant, de Bismarck et de Wagner, l'Allemagne rationnelle, puissante et créatrice, peut saluer l'aurore du siècle qui vient. » — Nous verrons. Dans l'atelier obscur du Temps, les lauriers sont préparés par une ouvrière fantasque, Ironie, qui en fait des couronnes ou des verges pour les prophètes.

A tous ceux qui veulent se documenter, je recommande ce volume bourré de chiffres et de tableaux statistiques. Toujours alerte dans sa vaillante humeur de polémiste, l'auteur fait manœuvrer ces lourdes troupes au pas de charge, il ne leur permet pas d'être ennuyeuses. Si je ne m'étends pas davantage sur des arguments d'ordre économique, c'est qu'ils sortent un peu de notre sujet : nous étions partis en compagnie des psychologues, nous voulions savoir comment ils ont exploré l'âme anglaise, et ce qu'ils y ont trouvé.

Qui mieux que M. André Chevrillon nous ramènerait à notre propos?

Je n'ai pas à redire ici la compétence du jeune écrivain. Il a vécu avec ses modèles dans la métropole, aux Indes, en Égypte; les premiers dessins qu'il fit d'après eux l'ont placé hors de pair. Il nous donna, voici tantôt sept ans, un livre dont le titre doit lui paraître aujourd'hui mélancolique : *Sydney Smith et la Renaisssance des idées libérales en Angleterre au* XIX[e] *siècle*. Les *Études anglaises* s'ouvrent encore sur des pages idéalistes, consacrées à la peinture de Burne-Jones, à la poésie de la nature dans Shelley.

Les modèles ont brusquement changé d'attitude; il faut les saisir sous leur nouvel aspect; et c'est où nous attendions M. Chevrillon. L'an dernier, alors que le colossal effort de la Grande-Bretagne se brisait contre l'héroïque résistance du petit peuple boer, le voyageur repartit pour Londres. Là, il écouta les voix diverses, il respira l'air ambiant; il prit ces notes où les aperçus psychologiques s'encadrent dans les croquis de l'énorme et morne cité. Il a soin de nous la rendre toujours présente, avec son poids de tristesse, sa nuit de fumée, son affairement de fourmilière, ses contrastes de misère et d'opulence. Avant de faire parler un homme ou d'interpréter un événement, il les replonge dans ce fond de paysage où s'éclaire la vie locale et particulière de chaque être, de chaque

fait. En sourdine, sous la méditation du penseur, nous entendons sans cesse le bruit de Londres, l'implacable jeu des pistons dans la pompe aspirante et foulante du commerce universel.

Encore une description de la vie anglaise ! Nous en avons tant vu, dira-t-on. — Non, vous ne vîtes jamais la pareille. Celle-ci frémit à travers la sensibilité intuitive, presque douloureuse à force d'acuité, qui nous communiqua d'autres ébranlements contagieux : devant le grouillement des foules hindoues, dans Bénarès, sous le double accablement du désert libyque et des innombrables siècles morts, autour de Thèbes.

A un artiste si richement doué, on doit toute la vérité de l'impression ressentie. Je dirai la mienne à M. Chevrillon. Ici encore, nous retrouvons l'obsession de Taine : non plus l'influence de sa méthode ou le souvenir de ses propositions, comme tout à l'heure; mais Taine lui-même, son regard, sa parole, le mouvement de sa pensée, la gamme de sa phrase. Rien du pastiche, loin de là; c'est bien plus curieux, un cas sans précédent peut-être dans l'histoire littéraire : une absolue et miraculeuse conformité des organisations intellectuelles, chez le disciple et chez le maître qui le forma. Même structure de l'œil, même sensorium où les images se peignent semblables, même cerveau qui les repense identiques. Dans la nature et dans l'homme, M. Che-

vrillon voit le plus souvent les choses que Taine aurait vues, comme Taine les aurait vues; il les dit comme Taine les eût dites. On croirait vraiment à un phénomène de métempsycose. L'admirable instrument a changé d'enveloppe, il continue de fonctionner pour de nouvelles besognes, avec une force encore accrue. Nous devrions nous réjouir de cette survie d'un talent regretté; pourtant on éprouve quelque gêne, comme à l'appareil téléphonique quand une autre voix se conjugue avec celle que nous écoutons. Qu'un si puissant moyen d'expression paraisse n'être qu'un écho, cela nous déconcerte.

Je me hâte d'ajouter que l'écrivain retrouve une originalité propre, quand il fait résonner certaines touches du clavier humain rarement attaquées par Taine : l'émotion morale, la poésie intime, les secrètes vibrations d'un cœur mélancolique. Considérez de près ces deux tableaux intentionnellement rapprochés : la mort des vieillards et des enfants boers, dans la tranchée, sur le *veldt* lointain d'où l'évocateur les transporte jusque sous nos yeux affligés; le départ des jeunes volontaires d'Oxford, après la bénédiction du pasteur, reçue entre les tombes illustres, dans le cloître où plane le grave esprit de la vieille Angleterre. Je ne cite pas, je ne résume pas : on ne résume pas la vie, le sortilège de ces mots tout chargés d'histoire, de réalité observée, de divination élo-

quente. Lisez ces pages, et d'autres du même ordre, vous qui gémissez avec quelque raison sur l'appauvrissement de notre pensée et de notre langue : vous ne trouverez rien de plus intense, rien de plus achevé dans la littérature de notre temps.

Avec une haute équité où l'art trouve ses plus sûrs effets, M. Chevrillon nous rend ces visions simultanées : le spectacle imposant d'un grand peuple fidèle à ses traditions, impassible dans la mauvaise fortune, soulevé par la fierté de son effort patriotique; le spectacle sublime des glorieux paysans qui prient et meurent, là-bas, martyrs de cet effort. « L'immorale nature », nous dit-il, oppose l'une à l'autre ces deux harmonies, comme s'opposent les devoirs antagonistes dans le mystère de la guerre. Spectateur ému, le voyageur se prête alternativement aux deux impressions; son cœur, si je puis dire, guette les nouvelles du Transvaal au bout du fil télégraphique et souffre avec les Boers; son esprit s'attache à comprendre les raisons de l'Anglais. C'est l'objet principal qu'il s'est proposé : démêler ce qu'il y a de sincère dans leur sophisme, et partant de respectable dans la conviction de ces hommes qui se font tuer noblement, eux aussi, sous le drapeau de la Reine.

On ne saurait trop engager nos compatriotes à examiner les choses de ce point de vue. Nous

avons la fâcheuse habitude de crier à l'hypocrisie, quand les hommes ou les nations qui se piquent d'austérité blessent notre conception de la justice et nos délicatesses morales. Lorsque Guillaume Ier d'Allemagne invoquait sa mission divine, lorsque ses soldats remerciaient leur Dieu sur notre sol usurpé, nous ne voulions voir que pharisaïsme et tartuferie dans les sentiments de nos vainqueurs; nous nous refusions à croire qu'ils fussent sincères dans leur illusion, et qu'elle pût leur mettre au cœur une force redoutable. Mieux eût valu pénétrer les dispositions de l'âme allemande; mieux vaudrait aujourd'hui discerner celles de l'âme anglaise. Comprendre ne nuit jamais; et ne pas comprendre un adversaire éventuel, c'est lui céder un premier avantage. On le vit bien il y a trente ans.

Voulons-nous humilier vraiment l'orgueil de l'Angleterre? Faisons à son égard cette preuve d'intelligence et d'équité qu'elle n'a pas su faire au nôtre. Au cours de ces dernières années, alors que nous nous débattions dans un affreux cauchemar, l'opinion anglaise nous a condamnés en bloc. Elle n'a rien deviné de nos angoisses. L'affolement d'un peuple qu'on accule entre un déni de justice et l'abandon de ses traditions nationales, les soubresauts désordonnés de l'instinct vital sous la pression étouffante des mains étrangères, nos révoltes contre la domination

cauteleuse qui prenait prétexte de chaque faute, de chaque erreur pour nous engluer dans une sorte de captivité morale, le désespoir de voir s'effondrer l'une après l'autre, sous une poussée méthodique, les pièces de la charpente sociale qu'on croyait saines et dont on découvrait l'irrémédiable usure, le geste réflexe et violent du propriétaire qui soutient sa maison croulante, envahie, qui frappe dans son égarement des coups peut-être injustes pour défendre son foyer en péril, — l'Angleterre n'a rien compris aux péripéties de ce drame poignant. Elle n'a vu que les maladresses judiciaires et les excès inséparables d'une exaspération du sentiment national; elle nous a jugés sans clairvoyance. Son tour est venu d'encourir le désaveu du monde. Il y aurait quelque élégance, pour ne pas dire plus, à lui faire sentir notre supériorité en recherchant quelle somme de bonne foi elle garde dans l'erreur, quelles grandes qualités ses fils déploient dans la poursuite d'un dessein réprouvé par la conscience universelle.

Quiconque a causé de la guerre d'Afrique avec des Anglais sait comment ils se sont forgé un bon droit à leur usage. M. Chevrillon expose leur thèse, engendrée, consolidée par tous les préjugés nationaux.

D'abord, une remarque d'ordre général : « Par suggestion, l'attitude produit le sentiment, et de

l'attitude de combat naît la haine nécessaire au combat. C'est ce qu'ont pu constater ceux qui depuis six mois suivent la presse anglaise; ils ont pu y voir naître, puis croître l'illusion utile à la guerre... Hypnotisée, son activité mentale réduite au groupe d'images suggérées, la nation, comme une somnambule, se raidit dans le geste que commandent ces images, fermée à tout ce qui dans la réalité du dehors les contredit. » — Une déconvenue irritante exaspère cette haine : l'opération, qu'on estimait rapide et facile, menace de s'éterniser, elle exige une dépense de force incalculable; pour en retrouver l'équivalent, il faut remonter aux guerres soutenues contre Napoléon. On la fera, avec cette passion de l'effort physique et moral que M. Boutmy nous montrait prépondérante dans les inclinations du tempérament. Mais, ici, la disproportion de l'effort avec la taille de l'adversaire a quelque chose de ridicule et de choquant pour le sens commun. Goliath s'indigne contre David. D'ailleurs, l'issue de la lutte ne saurait être douteuse : la résistance des Boers est donc une sottise sans excuse; une révolte, on la qualifie volontiers ainsi. Se révolter contre un fait, rien de plus absurde pour le génie pratique des Anglo-Saxons; rien, sinon la mauvaise gestion par ces paysans stupides des richesses naturelles que l'activité anglaise exploitera convenablement.

Alors se fondent dans l'esprit prévenu les raisons intrinsèques avec lesquelles la conscience fait de tranquilles accommodements. — « Un des traits particuliers à ce pays, c'est le besoin de placer sous l'autorité de l'impératif catégorique ou du commandement religieux l'acte demandé par la passion ou l'intérêt. Depuis le début de la guerre, par des raisonnements toujours nouveaux, l'Angleterre s'ingénie à mettre sa conscience à l'aise, à l'enrôler au service de son désir. Morale de la lutte pour la vie, mission civilisatrice du peuple supérieur, droits de la race impériale, guerre sainte contre un peuple soupçonné d'esclavagisme, devoirs envers l'empire attaqué par le Transvaal, voilà les thèmes généraux rebattus et développés par les journaux, répétés par la foule. » — Un journal, la *Saint-James Gazette*, publie une étude sous ce titre : *Éthique de l'Impérialisme*. Enfin et surtout, le besoin tyrannique de réduire les autres à son type : « L'Angleterre s'estime le peuple chef, conducteur du progrès humain, principal ouvrier, bien mieux, inventeur de la civilisation moderne, missionnaire de cette civilisation... Tout pays qui tombe sous une autre main lui paraît perdu ou compromis pour la civilisation. C'est pour l'humanité qu'elle travaille : telle est sa fonction propre et qui lui crée des droits spéciaux. »

On va « élever les Boers en dignité ». Que

ces paysans grossiers refusent l'accroissement d'humanité qu'on leur offre, la qualité de gentlemen à laquelle on veut les promouvoir, qu'ils repoussent l'honneur et le bonheur d'être sujets de la Reine, dans le seul empire où il y ait de l'ordre, du confort, de la respectabilité, c'est une démence comparable à celle du Sarmate ou du Dace qui aurait renié le titre de *civis romanus*, les bienfaits de la *pax romana*. Impardonnable rébellion contre le bon sens, contre leurs propres intérêts; pis encore, rébellion contre Dieu. « L'Angleterre est le peuple élu, la forteresse du christianisme », ses volontés sont celles du Tout-Puissant. Voilà l'argument central, la justification suprême de la conquête. *The Lord of the Imperial Race*, le Seigneur de la Race Impériale, c'est un des noms qu'ils donnent à Dieu.

« Ce Dieu est le Jahvé juif d'autrefois; il n'a fait que changer de peuple. Le peuple anglais l'a adopté en même temps que la Bible, et sur lui, comme jadis le peuple juif, il appuie depuis trois siècles sa forte personnalité. » — Nous retrouvons ici tout l'hébraïsme accumulé dans ces esprits nourris de la Bible. Héritiers du peuple de l'ancienne alliance, ils pensent et sentent comme lui, ils s'attribuent tous ses droits et privilèges. Israël a tout pouvoir sur le Philistin et l'Amalécite. Les Boers sont des Philistins. Pensez à

l'efficace de ces mots sur des âmes qu'ils ont façonnées de longue date. M. Chevrillon cite des lettres où les soldats anglais racontent froidement les cruautés du carnage, les châtiments infligés à ces méchants Boers. Le tour en est instructif, l'âpre accent de cette joie nous était familier : c'est littéralement le style du cantique de Débora, la farouche action de grâces d'un Josué ou d'un Saül, quand ils ont tiré vengeance de l'infidèle.

Ainsi, sous les tripotages inavouables de quelques spéculateurs, sous les calculs ambitieux de quelques hommes d'État, des sentiments ingénus conduisent la masse de la nation. Elle se persuade qu'elle accomplit une œuvre nécessaire, utile, — utile à tous, à ceux-là mêmes qui en souffrent momentanément, puisque l'utilité anglaise se confond avec les intérêts de la civilisation. Pour les plus convaincus de ces néo-juifs, l'œuvre a un caractère moral, et presque la sainteté d'un apostolat.

Leur infatuation nous irrite? Tout doux : faisons notre examen de conscience. Nous aussi, nous nous sommes institués missionnaires. Nous aussi, nous partîmes il y a cent ans pour « élever en dignité » l'Italien, l'Allemand, tous les hommes qui gémissaient dans les ténèbres de l'ignorance. Nous allions les émanciper, nous ne voulions que leur bien, de la meilleure foi du

monde; au début tout au moins. Ce n'était pas l'avis des petits princes que nous dépossédions, des propriétaires féodaux dont nous supprimions les droits. Ils pensaient de nous ce que Krüger et Steyn pensent aujourd'hui des Anglais. Bientôt les peuples eux-mêmes se rebellèrent contre des libérateurs plus incommodes que leurs anciens tyrans.

Nous les mîmes à la raison : elles n'étaient pas recevables, les plaintes de ces esclaves qui voulaient croupir dans leur abjection, qui avaient le mauvais goût de préférer leur indépendance nationale aux lumières que nous leur apportions. D'autre part, nous nous étions vite aperçus que le métier d'apôtre a des revenants-bons. Nous n'entendions pas abandonner les bénéfices politiques et matériels de notre mission. Partis de l'idéalisme, comme les Anglais du réalisme, nous aboutissions au même point par des routes con traires. Ils colorent après coup leurs convoitises avec des principes; nos principes avaient dégénéré en convoitises. — Je vous entends : Nous, du moins, nous allions révéler au monde un idéal supérieur; c'était bien différent! — C'est toujours « bien différent », avec chacun de ceux qui se croient en possession du meilleur idéal. Il n'y a de semblable partout que la douleur des hommes, lorsqu'on les dépouille de leur indépendance. — Peut-on comparer! Nous, les missionnaires de la

Raison, les flambeaux de l'univers! — Ces bons Anglais disent la même chose à leur façon. Ils ont aussi leur « Raison » pour exportation, leur idéal particulier de civilisation, d'ordre, de piétisme.

Les Boers ne se soucient pas plus des bienfaits de lord Kitchener que les Calabrais ne se souciaient des bienfaits du général Thiébaud. — Ah! que nous sommes encore loin de la vraie raison, celle qui enseigne avant tout le respect de l'indépendance d'autrui!

Je n'ai pu qu'indiquer sommairement l'état d'esprit dont M. Chevrillon fait une analyse étendue. On suivra dans son livre les progrès de cet obscurcissement de la conscience, au pays où elle parlait si droit et si haut avec une George Eliot, un Ruskin, un Tennyson. L'écrivain français signale un fait significatif, l'éclipse récente de ces pures renommées, la défaveur qui atteint les œuvres où le lecteur anglais satisfaisait son besoin de vie intérieure. Les prédilections du public vont aux chantres de l'action, aux plus brutaux, à Rudyard Kipling en première ligne. M. Chevrillon lui consacre une étude, corollaire logique de ses notes sur la guerre, sur le mouvement impérialiste.

J'y reviendrai. J'ai marqué plus haut la seconde partie de ma tâche : je voudrais interroger une autre fois les représentants de l'imagination

anglaise, contrôler chez eux les dires des observateurs français.

Parmi ces derniers, j'ai choisi ceux dont les Anglais instruits ne récuseront ni la compétence ni la philosophie élevée. Nos voisins ont paru très sensibles à quelques objurgations violentes, à quelques cris haineux partis de chez nous. Ils ont été blessés, pas plus que nous assurément, par des écarts de crayon ou de plume que n'arrêtait point la triple majesté de la femme, de la vieillesse, d'un devoir royal fidèlement accompli pendant soixante ans. Mais ce peuple libéral ne serait plus lui-même, s'il prenait en mauvaise part la discussion sérieuse de ses idées et de ses actes, l'opposition attristée et courtoise que font à ses entraînements des Français pour qui le génie anglais fut toujours un maître de sagesse et de beauté.

On ne s'étonnera pas, dans le royaume de Shakespeare, si je confesse la pensée qui me venait naguère en relisant un de ses chefs-d'œuvre, le dénoûment de son drame *le Roi Richard III*. — Richard dort dans sa tente, la veille du jour où il doit livrer bataille contre Richmond. Les ombres de ses victimes se lèvent autour de lui : légion de spectres, le roi Henri VI, le prince Édouard, Clarence, Rivers, Hastings, les deux enfants d'Édouard. Chacun des fantômes se penche sur le chevet du roi et murmure à son tour le mot

terrible : « Que demain je pèse sur ton âme! »

Puisse l'Angleterre ne pas se préparer la veillée funèbre du roi Richard, la pesée sur son âme de tout un peuple anéanti.

Avril 1901.

LES PÈRES

DE L'IMPÉRIALISME ANGLAIS

Les romans de Benjamin Disraëli. — *Les romans et les nouvelles* de Rudyard Kipling.

Nous demandions récemment à quelques écrivains français, bien instruits des choses d'Angleterre, leurs explications et leurs jugements sur la crise d'impérialisme qui transforme ce pays. Faisons la contre-épreuve : non plus avec des philosophes, des critiques, toujours suspects de voir leur nation comme ils voudraient qu'elle fût; mais avec des conteurs. Qui nous renseignerait mieux que les peintres des mœurs, les entraîneurs de l'imagination publique? S'ils lui plaisent fort, c'est qu'ils ont deviné son humeur; ils guident et propagent les passions qu'ils flattent.

Loin de moi la prétention d'instituer dans cet essai une enquête générale. Oublions aujourd'hui les romanciers et les poètes voués au culte de la beauté pure, à l'étude de l'âme dans ses

mouvements éternels; oublions ceux qui entretiennent l'Anglais de sa paisible vie domestique, de sa profonde vie morale. Ils étaient hier encore les plus nombreux, les plus écoutés dans une littérature dont ils font la gloire durable. Ceux-là sont momentanément délaissés, de bons observateurs l'attestent; on se déprend de George Eliot et de ses pareils. Cette seule remarque en dit long sur les inclinations nouvelles des esprits. Ils s'orientent vers un idéal d'action aventureuse, de force dominatrice, de succès à tout prix.

Il m'a paru que deux hommes entre tous jetaient une vive lumière sur les origines et l'explosion du sentiment impérialiste. L'un d'eux l'a devancé, suscité pour une bonne part; l'autre l'exprime et le précipite. Très dissemblables par les goûts, les talents, les conceptions de la vie, le choix des milieux sociaux qu'ils dépeignent, ces deux écrivains se rencontrent dans le même sentiment : il rapproche seul Benjamin Disraëli et Rudyard Kipling.

I

Le parrain du titre impérial est mort depuis vingt ans. Sa popularité n'a pas décru. Il y a quelques jours, le 19 avril, cinquante mille Londoniens allaient porter des primevères à la statue de l'homme d'État. Les actes mémorables du vicomte Beaconsfield ont rejeté au second plan les livres du romancier Disraëli. Vieillis aujourd'hui comme les modes qu'ils décrivaient, ils firent pourtant la célébrité du futur ministre : traduits et lus avec curiosité sur le continent, ils furent commentés en France par des esprits distingués. Mais qui se souvient de la belle étude de Challemel-Lacour, en 1870? Et combien de vivants pourraient se remémorer celle d'Eugène Forcade, en 1844?

J'ai une excuse pour reprendre le sujet traité par mes habiles devanciers : les romans prophétiques de Disraëli, inséparables de ses actes, n'ont acquis toute leur signification qu'à la fin de la car-

rière qu'ils annonçaient. D'autres politiques écrivent après coup pour justifier leur conduite : l'auteur de *Coningsby* écrivait pour dévoiler à l'avance ses ambitions. Ce ne fut pas l'une des moindres singularités dans la vie du brillant aventurier.

Je ne sais si l'histoire littéraire accordera une haute place à ces fictions hâtives, faciles, accommodées aux circonstances du jour. L'histoire politique et sociale fera toujours grand cas d'une galerie de tableaux où se succèdent les personnages, les événements, les idées qui ont agité l'Angleterre durant un demi-siècle. Les premiers écrits du jeune Disraëli ne furent que d'agréables divertissements; il y essayait sa verve satirique et mondaine. Mais après 1840, avec la série où il donna coup sur coup *Coningsby*, *Sybil*, *Tancrède*, nous voyons apparaître « la jeune Angleterre », comme il l'appelait emphatiquement, ses programmes et ses hommes; nous voyons surtout l'homme qui l'a créée dans son imagination, pour en faire une réalité sur laquelle il édifiera sa puissance politique.

Il se mire amoureusement dans le personnage de son Coningsby. C'est le jeune homme pensif et généreux qu'on retrouve au début de tous ces romans : déjà mûr pour les grandes choses au sortir de l'Université, déjà recherché dans le plus grand monde, distingué par les plus belles femmes, par les doyens de la politique qui lui en

découvrent les arcanes. Petit-fils d'un pair d'Angleterre, réduit un instant à son médiocre gagne-pain de clerc d'avoué, — Disraëli avait commencé par là, — Coningsby rêve de régénérer, avec quelques amis de son âge, la Constitution, le Parlement, le peuple anglais; il arrachera le pays à « l'oligarchie vénitienne », à la routine égoïste des grands seigneurs whigs, premiers patrons de Benjamin lorsqu'il se lança dans la mêlée.

Ces novateurs ne sont guère plus tendres aux tories : la jeune Angleterre penchera vers ce parti historique, mais avec le ferme propos d'en évincer les représentants usés, de vivifier leur principe pour en tirer toutes les réformes que réclame la société moderne. Les enthousiastes constitueront un parti nouveau, irrésistible par la force et la générosité de ses idées, indifférent aux vils intérêts qui guident les politiciens des deux camps. — Espérance charmante dont s'illumine l'aube de chaque génération; programme habituel des ambitieux, quand ils ont hâte de fusiller les vieux chefs de file des deux armées, à droite et à gauche, pour débaucher les soldats et reformer une troupe qu'ils emploieront à leur tour aux mêmes besognes. — Un hasard providentiel, aidé par l'amour, fait entrer Coningsby au Parlement : les héritages dont il avait été frustré pleuvent sur lui, car la pauvreté n'est jamais qu'une courte épreuve pour les héros de Disraëli.

Dans le roman de *Sybil*, où ce même jeune homme prédestiné reparaît sous le nom d'Égremont, son torysme démocratique se précise. *Sybil* est de 1845. Le vent du socialisme souffle déjà sur l'Europe, soulève en Angleterre les bourrasques du *chartisme*. Le noble Égremont nous conduit chez les ouvriers des manufactures et des mines ; il s'attendrit au spectacle de leur misère, il se promet de relever leur condition, de réconcilier « les deux nations ». Et Disraëli le fera comme il l'a écrit : ministre, chef des conservateurs, il introduira dans les cadres politiques un million d'électeurs nouveaux, il remaniera au profit des ouvriers la législation du travail. Mais que l'on considère ses fictions ou sa vie réelle, jamais baron féodal, jamais dandy vain de ses élégances ne se pencha sur le peuple de si haut.

Du premier au dernier, de *Vivian Grey* à *Endymion*, tous les romans reproduisent la mise en scène d'une vie inimitable : il semble que le fils du libraire Isaac les ait composés dans cet empyrée, la pairie anglaise du commencement de l'autre siècle. Si riche et si prestigieuse qu'elle fût alors, l'auteur la magnifie encore. La plupart des personnages qu'il nous présente ne savent pas le compte de leur fortune, les impossibilités matérielles n'existent jamais pour eux. Ils causent noblement de politique, de philosophie ou d'amour, dans un cadre de luxe fantastique : châteaux où

l'aristocratie des trois royaumes est invitée à des fêtes qui ruineraient un nabab; hôtels de Londres où les toiles des grands maîtres sont trop pressées, les repas trop somptueux, les femmes trop accablées sous le poids des diamants; palais d'Italie, voyages sur les yachts de plaisance aux îles achetées dans l'archipel... Ce sont les *Mille et une Nuits* transposées en Occident. L'or tinte perpétuellement dans les mains des jeunes patriciens, ruisselle sur les blasons des héritières qu'ils courtisent. Ce qui était même alors une exception rare devient la règle commune. Un historien qui se représenterait la société anglaise du XIXe siècle d'après ces livres, la verrait comme nous voyons les pays exotiques dans les féeries de nos théâtres.

Le narrateur s'enivre de ses descriptions, il s'identifie à ce monde privilégié, et pourtant il le cingle de ses sarcasmes. On devine que la vie n'a pas de prix, à son estime, en dehors de ces cercles où toutes les élégances parent les possesseurs de millions de guinées; et pourtant une attraction sincère ramène Égremont dans les bas-fonds de la misère, dans ces fabriques où la vaillante Sybil console ses compagnons révoltés. Le jeune Lothair, *lion* de la plus belle venue, fraye dans les repaires de Londres avec les conspirateurs carbonari, les proscrits, les adeptes des sociétés secrètes; il abandonne ses duchesses et ses che-

vaux de course pour suivre dans les Romagnes l'héroïne révolutionnaire qu'il entoure d'un culte religieux, la mystérieuse Marianne; richissime, elle aussi, admirable de sagesse et de vertu; idéalisée par l'imagination de l'auteur, qui investit cette aventurière d'un pouvoir magique sur les affaires européennes. Cependant, à l'heure où il écrit *Lothair*, Disraëli a eu dans les mains tous les fils de ces affaires; il n'est plus un adolescent romantique, il vient de résigner, à soixante-quatre ans, son troisième ministère. — Comment concilier ces contradictions?

Demandez-en le secret au sosie qui parle pour lui, du haut des nues où il plane sur cette société, bien au-dessus des pairs d'Angleterre; à ce demi-dieu omniscient, omnipotent, le grand banquier juif Sidonia. Imploré par tous les rois, maître du globe par son intelligence supérieure, autant et plus que par ses trésors inépuisables, ce Salomon moderne sait tout de l'univers; il en a parcouru chaque région, il a interrogé tous les peuples dans leurs langues, il a scruté leurs besoins et leurs intérêts. — « Doué d'une rare pénétration, exempt de préjugés, comme tous les hommes sans patrie,... il était seigneur et maître des transactions d'argent, et partant seigneur et maître de toutes choses. » — Toutes les admirations de Disraëli s'exaltent, quand reparaît dans ses fictions cet enfant chéri de son génie, le type surhu-

main en qui il glorifie sa race. Lorsqu'il modèle la noble et séduisante figure d'un Coningsby, d'un Égremont, d'un Lothair, d'un de ces fils de lords qui gouverneront l'Angleterre en l'éblouissant de leur faste, on sent que l'ancien petit clerc se dit : *Je serai* un de ceux-là, un des premiers sur la terre, je le serai sûrement et facilement. — Dès qu'il revient à l'incomparable Sidonia, on croit entendre ce cri vers l'impossible : *Je voudrais être* celui-ci, l'homme du miracle, aussi supérieur aux autres que Moïse ou Josué le sont à Bolingbroke ou à Chatham.

Le romancier donne à ce sage opulent les origines de sa propre famille. Comme Isaac Disraëli, Sidonia est un descendant des Juifs chassés d'Espagne, établis pour un temps en Italie; citoyen du monde, il a choisi le libre sol anglais pour y installer le siège principal de ses opérations. Ce royaume est dans sa main, comme tous les autres; mais il ne peut encore le gouverner. Des prohibitions surannées éloignent les Israélites du Parlement. La brèche leur sera bientôt ouverte par l'éloquence du chancelier de l'Échiquier, Benjamin Disraëli. La barrière légale qui se dresse devant Sidonia, demeuré fidèle au Dieu des ancêtres, n'existait pas pour Benjamin; son père, homme avisé, avait abjuré, il avait fait baptiser Dizzy à l'âge de treize ans. De cette greffe d'anglicanisme, entée sur le vieux tronc hébraïque, il

résulta un singulier compromis de sentiments et de doctrines.

Les romans en témoignent; tous les personnages y dissertent sur la philosophie, sur la théologie; l'auteur se prononce par leur bouche, il nous découvre les parties changeantes et le fond immuable de son âme. *Lothair*, par exemple, n'est d'un bout à l'autre qu'une charge vigoureuse contre l'Église romaine, en l'honneur et au profit de l'église établie; je croirais volontiers que Disraëli se laisse emporter cette fois par les préventions anglicanes de son milieu, et que son fond de judaïsme très large, — nous l'allons voir tout à l'heure, — n'y est pour rien. En effet, dans ce même roman, le peintre Phébus détaille un couplet enthousiaste à la louange du génie aryen, de la beauté païenne; c'est la seule note discordante entre les hymnes qui célèbrent dans les autres livres la précellence de l'esprit sémitique. Mais *Lothair* est une œuvre de vieillesse, écrite par le premier ministre à l'époque où il respire avec délices l'atmosphère d'une aristocratie enfin subjuguée : il a conquis l'Angleterre et se laisse à son tour conquérir par elle. Partout ailleurs, il souscrit visiblement aux aphorismes de Sidonia : le sel de la terre est dans la tradition sémitique, restée purement juive pour une élite, devenue chrétienne ou musulmane pour les races mélangées, inférieures. Atténuée ainsi par l'infirmité

des Gentils, elle conserve encore son efficacité : mais combien plus, quand elle remonte vers sa source!

Au surplus, les nuances théologiques n'ont qu'une importance secondaire; une seule chose compte et classe les hommes et les familles humaines : c'est la pureté de la race. « Tout est race, il n'y a pas d'autre vérité! » Chaque fois qu'il revient sur ce thème, Sidonia-Disraëli le développe avec une effusion lyrique. Nul n'a mieux exprimé l'orgueil de ces gentilshommes du désert, momentanément déchus, et la certitude qu'ils gardent, jusque dans la pire abjection où un châtiment de leur Dieu les a plongés, de remonter un jour sur les sommets que ce Dieu leur a dévolus. « Sidonia et ses frères avaient une distinction perdue pour les Grecs, les Saxons et le reste des peuples caucasiques, celle d'être sans mélange... D'où le fait de leur non-absorption dans les races mixtes qui osent les persécuter, et qui tour à tour disparaissent, tandis que leurs victimes fleurissent encore dans la pleine vigueur du sang arabe-mosaïque. »

Il faudrait citer, et méditer, tout le chapitre où le banquier salomonien dévoile à Coningsby le mystère grandiose de la force d'Israël. « La domination secrète de l'Europe, quelle carrière! » s'écrie-t-il avec enthousiasme; et il dit comment ses frères l'exercent, par la richesse, par l'intel-

ligence, car leurs savants occupent les chaires des universités, par la politique, car ils ont des alliés dans tous les cabinets. Dans chacune des capitales où il est allé négocier ses grandes affaires, Sidonia a traité, c'est lui qui l'affirme, avec un ministre d'extraction juive : à Madrid, à Paris, à Berlin, et même à Saint-Pétersbourg. — « Certaines circonstances amenèrent un rapprochement entre les Romanoff et les Sidonia; à mon arrivée, j'eus une entrevue avec le ministre des Finances; je vis en lui le fils d'un Juif de Lithuanie. » — Cet homme imaginatif exagérait un peu, en 1840.

Il explique à son auditeur pourquoi les Juifs sont contraints de s'appuyer parfois sur les radicaux, sur les socialistes.

Depuis que votre société anglaise a été troublée, et vos institutions menacées, vous voyez les Hébreux, jadis sujets si fidèles, dans les rangs des radicaux et des latitudinaires, soutenant ce qui peut mettre en danger leur vie et leurs biens, plutôt que de continuer à subir un joug dégradant. Les tories perdent une élection importante dans un moment critique; ce sont les Juifs qui ont fait pencher la balance. L'Église craint de voir le scepticisme s'emparer des universités, elle apprend avec joie que l'argent manque à ces établissements; un Juif s'avance et leur fait les fonds nécessaires. Et cependant, Coningsby, les Juifs sont essentiellement tories. Le torysme s'est en effet modelé d'après le puissant prototype qui a façonné l'Europe. A chaque génération, les Juifs doivent devenir plus puissants et plus dangereux dans la société qui leur est hostile. Pensez-vous que la molle et puérile persécu-

tion du représentant, décemment modéré, d'une université anglaise, puisse écraser ceux qui ont tour à tour déjoué les Pharaons, Nabuchodonosor, Rome et la féodalité? Le fait est que vous ne pouvez détruire une race d'organisation caucasique pure. C'est un fait physiologique, une simple loi de la nature, qui déjoua les rois d'Égypte et d'Assyrie, les empereurs romains, les inquisiteurs chrétiens. Ni lois pénales, ni tortures physiques ne peuvent effectuer l'absorption d'une race supérieure par une race inférieure. Les races mêlées des persécuteurs disparaissent, la race pure des persécutés reste. En ce moment, en dépit de siècles, de milliers d'années de dégradation, l'esprit judaïque exerce une grande influence sur les affaires de l'Europe...

L'homme qui hasardait ces théories dans le livre les justifia dans sa vie publique. Il joua franc jeu, ne recourut jamais aux subterfuges pour déguiser ses origines, son principe d'action, son but; et c'est par quoi sa physionomie est sympathique. Ce caractère ethnique indélébile, qui fait selon lui toute la force de sa race, il le revendiqua fièrement, bien loin qu'il s'en défendît comme tant d'autres. Se sentant né pour le pouvoir, pour une place éminente dans la plus exclusive des aristocraties, il conquit ces objets de son ambition au nom d'une aristocratie supérieure, la plus ancienne, la plus avérée qui soit dans le monde. Le vaillant corsaire mit le grappin sur l'Angleterre, comme il eût fait sur un grand vaisseau flottant à la dérive; il se servit de sa prise

pour des fins qu'il proclamait sans ambages; il entendait servir du même coup, loyalement, l'équipage anglais qu'il associait à sa fortune et conduisait à de hautes destinées.

Il n'essaya point de tromper ceux qu'il menait, et nul d'entre eux ne s'y trompa. Son rival Gladstone le traitait d' « étranger sans la moindre goutte de sang anglais dans les veines ». — L'historien Froude a dit de lord Beaconsfield : « Il n'était Anglais que par adoption, et il ne s'identifia jamais avec le pays qu'il gouverna. Il était Juif, et son grand orgueil était de gouverner, bien qu'il fût Hébreu, une grande nation chrétienne. Sa carrière est le résultat de circonstances spéciales et d'un caractère spécial. Il est seul de son espèce dans l'histoire politique anglaise. » — Un autre biographe, M. de Haye, conclut de même : « Avec Disraëli, c'est l'idée juive qui arrivait au pouvoir, et, tant qu'il eut l'autorité, la race persécutée et honnie a pu dire qu'elle menait l'État[1] ».

Sidonia, et Disraëli qui le souffle, se calomnient, quand ils donnent leurs alliances avec la démocratie avancée comme une simple tactique, un sacrifice à leur politique de race. Il y a de

1. J'emprunte ces dernières citations au chapitre où M. Maurice Muret étudie lord Beaconsfield, dans son livre récent sur *l'Esprit juif*. J'en prends occasion pour signaler ce livre, où il m'a paru qu'un problème intéressant d'histoire était examiné avec le seul souci de rechercher la vérité.



cela dans leur manœuvre défensive; mais il y a aussi le vieux sentiment démocratique d'Israël, combiné si souvent avec le plus orgueilleux individualisme. On a signalé mainte fois les ressemblances entre Benjamin Disraëli et Ferdinand Lassalle. Quand Dizzy n'était encore qu'un jeune dandy révolutionnaire, on avait surpris sur ses lèvres le cri fameux du dandy socialiste de Berlin : « Je serai premier ministre, ou quelque chose de plus! » Si une catastrophe tragique n'eût pas arrêté Lassalle, il aurait sans doute évolué comme Beaconsfield et poussé aussi loin sa gageure : soulever élégamment le peuple, l'apaiser ensuite, le conduire avec ses anciens maîtres, et prendre rang parmi eux à la Chambre des Seigneurs. Mais, pour Disraëli, pour Lassalle et pour tant d'autres, ce recours au peuple n'est pas uniquement un pis aller, une spéculation de leur intelligence politique; c'est aussi l'effet d'une antique habitude du cœur, le secret instinct de leur confraternité avec tous les opprimés. Instinct noble et touchant. Qui méconnaît ce dernier mobile n'a pas lu leur histoire; qui s'aveugle sur le premier ne lit point la nôtre.

Une autre attraction puissante agit sans cesse sur Disraëli : ses écrits et sa politique la manifestent. Il ressent la nostalgie de l'Asie; sémite, il a une foi mystique dans la vertu régénératrice du vieux berceau : l'Europe y trouvera la guérison

de tous ses maux. Un roman de 1847, *Tancrède ou la Nouvelle Croisade*, est inspiré tout entier par cette obsession; on la voit reparaître dans *Lothair*. C'est dans un passage de *Tancrède* qu'un émir donne pour la première fois à la reine Victoria le titre d'*Impératrice des Indes*. Ce personnage prévoit l'ébranlement de l'Angleterre par une révolution ou par quelque autre tourmente : que la souveraine transporte son trône à Delhi! M. Chamberlain ne fera que paraphraser le discours de l'émir, le jour où il évoquera un empire anglo-saxon renaissant aux antipodes, « si l'Angleterre s'abîmait dans la mer ». On sait comment Napoléon fut hanté jusqu'à la fin par le mirage de l'Orient : il ne se consolait pas à Sainte-Hélène d'avoir perdu devant Saint-Jean-d'Acre sa grande partie asiatique. Toutes proportions gardées, Beaconsfield subit le même sortilège; chez lui, c'est un rappel ancestral.

Sur ce point encore, les théories du romancier guidèrent la politique extérieure du ministre. Son goût pour l'Islam l'inclinait vers l'alliance turque : la Porte n'eut jamais de protecteur plus décidé. Pour arrêter la Russie à San Stefano, il n'hésita pas à jeter dans la balance le poids des flottes anglaises. Il se rendit au Congrès de Berlin avec l'idée arrêtée de faire main basse sur l'île de Chypre, d'où l'on commande la Palestine et l'Asie Mineure.

J'avais à ce moment toute facilité de connaître les dessous diplomatiques; j'ai su de la meilleure source qu'en descendant du train, à une heure avancée de la soirée, lord Beaconsfield alla tout droit chez le prince de Bismarck. En quelques mots catégoriques, il exposa ses prétentions : la paix à ce prix, ou la guerre contre la Russie. Le consentement de « l'honnête courtier » fut aussi expéditif. Les négociations se prolongèrent ensuite pour la galerie; les deux hommes étaient convenus de l'essentiel en un quart d'heure. — Ce règlement des affaires du monde entre le fils du libraire juif et le puissant chancelier, n'était-ce pas une des scènes fantastiques dont l'invraisemblance nous choque dans les romans de Disraëli?

Aux Indes, il fit la guerre de l'Afghanistan pour agrandir le domaine anglais; et l'on vit s'accomplir, après trente ans, la prédiction de *Tancrède*, le jour où il décerna à sa souveraine ce titre d'Impératrice, dénominateur de toute une politique. Disraëli fut aussitôt payé de retour par le titre qui lui conférait la pairie. Dans le même temps, il décidait hardiment l'opération financière qui assurait la prépondérance de l'Angleterre en Égypte; et ce fut encore lui, rencontre fatidique, qui annexa pour la première fois la république du Transvaal.

Ainsi, à l'origine du mouvement démocratique et impérialiste, on trouve l'auteur de *Sybil* et de

Tancrède, le ministre tory qui élargit le pays électoral, lui souffla les ambitions conquérantes, *orienta* l'Angleterre, au sens propre du mot. Dans les fictions séduisantes et fastueuses de ses livres, dans les coups de force et les calculs habiles de sa politique, un je ne sais quoi d'effréné, de théâtral et de chimérique décèle l'esprit de la famille dont il se réclamait orgueilleusement. Tous ses biographes en conviennent; aucun d'eux ne contredira la conclusion où nous amène l'étude du caractère, des œuvres et des actes de Benjamin Disraëli : l'impérialisme anglais fut d'abord un grand rêve juif.

Il eut ce trait de commun avec d'autres mouvements qui changèrent la face du monde. Du plus loin que l'histoire se souvienne, les empires ont été conduits, transformés, élevés au faîte de la puissance ou précipités dans l'abîme par un rêveur issu de la race prodigieuse, un Joseph, un Daniel. Comme il arrive toujours, le rêve de Disraëli fut réalisé par des moyens qu'il ne pouvait prévoir, des instruments qu'il n'eût pas choisis. Un autre romancier va nous dire quelles forces brutales, quelles forces saxonnes, s'emploient à la besogne marquée par le subtil Sidonia.

II

On connaît la fortune extraordinaire de Rudyard Kipling. Sa gloire a couru, rapide et retentissante, comme une flamme sur des gargousses de poudre. Dans les îles et sur les trois continents où son idiome domine, de Londres à Calcutta, du Cap à Melbourne, de New-York à San-Francisco, des millions de lecteurs attendent impatiemment une nouvelle du jeune conteur, une de ces pièces de vers sibyllins où le poète chante la mission impériale de sa race et « le fardeau de l'homme blanc ». L'étranger goûte plus difficilement à ces fruits défendus, semble-t-il, par une haie de figuiers de Barbarie; il est rebuté par les idiotismes et les aspérités d'une langue qui roule pêle-mêle tous les argots professionnels ou coloniaux, tous les emprunts faits aux dialectes hindoustanis. Le bonheur insolent de cet écrivain a voulu qu'il trouvât chez nous deux traducteurs émérites : MM. Louis

Fabulet et Robert d'Humières accomplissent des tours de force sur sa prose, ils font passer dans leurs versions toute l'étrangeté, toute la sève bouillonnante de l'original. Ce même bonheur lui donna pour critique, après Mme Th. Bentzon, M. André Chevrillon. J'ai dit que le volume des *Études anglaises* contenait une étude sur Rudyard Kipling : elle doit être définitive, comme tout ce qu'écrit M. Chevrillon sur de pareils sujets. Je n'en parlerai point, je me suis privé jusqu'à ce jour du plaisir de la lire : elle eût circonvenu ou découragé mon esprit, alors que je voulais rendre ici une impression reçue directement des œuvres elles-mêmes.

Il paraît, — des moniteurs officieux nous en préviennent, — qu'il faut bien se garder d'admirer en France Rudyard Kipling, et que c'est là une des pires erreurs du « snobisme », comme ils disent. Nous avons subi tant d'injonctions semblables, que celle-ci a plutôt pour effet de piquer notre curiosité. Attachons-nous d'abord à démêler la valeur littéraire de Kipling, s'il en a une. Le favori du public anglais est-il un véritable artiste? Ne serait-ce qu'un clairon dont les vibrations guerrières font frissonner les cœurs, indépendamment de toute jouissance d'art? Cela pourrait être. Il n'en serait pas moins intéressant. Un historien de la poésie française devra donner plus d'attention à Vigny qu'à Béranger; l'historien

des mœurs et des idées populaires pourra négliger le grand poète des *Destinées*; il fera une large place au chansonnier qui le renseigne sur les sentiments politiques de deux ou trois générations.

Impérialisme à part, je crois que la vision de la vie réelle et le pouvoir d'en communiquer l'émotion sont chez Kipling d'une qualité rare. On ne peut refuser la flexibilité à son talent, tour à tour fantasque comme un cauchemar et réaliste comme un procès-verbal. Je n'insisterai pas sur *le Livre de la Jungle*, sur ces histoires d'animaux où nos voisins s'enchantent. Je n'y ai pris qu'un plaisir lent. Peut-être sommes-nous gâtés par notre La Fontaine, et n'admettons-nous pas qu'on fasse parler les bêtes autrement qu'à sa mode. Mais, lorsqu'elle revient aux hommes, la verve du peintre m'amuse ou m'intéresse comme celle d'un Hogarth ou d'un Callot.

Il les choisit volontiers bizarres, et quelquefois parfaitement fous; d'une folie anglaise, froide, et qui raisonne ses actions inquiétantes ou terribles avec le flegme lucide d'Hamlet. Dans ce genre, il n'a pas son pareil pour la tension de l'épouvante. Certaines nouvelles reproduisent la manière d'Edgar Poë, avec un mordant plus âpre; ainsi *la Porte des Cent Mille Peines*, croquis d'une fumerie d'opium de Calcutta où les cerveaux s'hébètent lentement; *le Perturbateur du trafic*, ce

gardien de phare qui brouille les signaux pour faire sombrer les navires dans le détroit de Florès. Mais les inventions d'Edgar Poë ne sont que des contes de nourrice en regard de l'horrible *Chevauchée de Morrowbie Yukes*, de cette nuit passée dans le trou de sable où l'on jette, en temps d'épidémie, les Hindous revenus d'une crise de léthargie tandis qu'on les portait au bûcher. Les délicats se récrieront avec dégoût devant cette précision savante de tous les détails répugnants; ils l'admirent, lorsque Dante s'y attarde pour assombrir un des cercles de son Enfer.

Je placerai fort au-dessus de ces imaginations macabres les récits où l'émotion est suscitée par une angoisse morale; en particulier ce petit chef-d'œuvre, *l'Homme qui fut*. Un régiment de hussards du Bengale fête à son *mess* un officier russe, sur la frontière afghane; les sentinelles apportent un maraudeur qu'elles ont surpris et ligotté dans la nuit, un mendiant méconnaissable, abruti; soudain, à la stupeur générale, ce misérable répète machinalement les paroles sacramentelles du toast à la Reine. C'était un officier du régiment, disparu depuis vingt ans, depuis la guerre de Crimée. On l'interroge, il ne répond pas, il s'effondre tout tremblant sur le sol en apercevant le Russe qui ricane : son épaule porte la marque du knout sibérien... Un officier de la Reine, cet

abject débris humain! Un de ceux qui gardent l'honneur de l'Angleterre! Et il a pu redire les paroles sacrées, devant ce Russe qui l'a jadis fouaillé, devant ses camarades pâles de honte!... — Art de l'exposition, sobriété des moyens, gradation habile et convergence de chaque détail vers une péripétie poignante, tout ici rappelle le Mérimée des meilleurs jours. Je pourrais citer d'autres bijoux de même facture; mais on ne les démonte pas, ils ne valent que par l'assemblage et par la ciselure du joaillier.

Kipling nous séduit ailleurs par son entrain endiablé. Il décrit les lieux et les choses, il portraiture les personnages avec un *humour* sarcastique; néanmoins, et c'est le trait caractéristique de sa sensibilité littéraire, il laisse deviner un fond de rude tendresse pour ces hommes, pour ces choses qu'il raille. Pour la mer surtout. Une mer tout autre que celle de Loti; moins harmonieuse, moins solennelle; plus familière, tantôt bonne fille et tantôt méchante gueuse; tout aussi vivante, aussi prenante, aussi aimée. Voyez, dans *la Lumière qui s'éteint*[1], la page où Dick Heldar se détourne brusquement de sa chère Maisie, sur la grève de Douvres, parce qu'il reconnaît les feux du *Barralong*, du paquebot qui passe au large et fait route en pleine mer, vers la Croix du Sud...

1. Traduction de Mme Charles Laurent.

« Moi, l'odeur seule de la mer m'agite et m'emporte... Venez avec moi, Maisie, je vous ferai découvrir un peu de son immensité. Je connais de petits paradis terrestres que je vous montrerai, si vous voulez. Ce sont des îles cachées sous l'équateur : on les aperçoit après des semaines de navigation sur des eaux que leur profondeur fait paraître noires comme le marbre des tombeaux. Tandis qu'on vogue vers elles, on assiste, de l'avant du navire, durant des jours et des jours, au lever du soleil, presque effrayé de voir l'Océan si désert. » — Et cette autre page, enfiévrée, superbe de coloris et de mouvement, où le peintre raconte sa traversée entre Lima et Auckland; enfermé dans l'entrepont, avec deux pots de couleur empruntés aux calfats et une négresse cubaine, il peignait d'après elle des scènes apocalyptiques sur les panneaux; « la mer battant la cloison, l'amour sans frein, la peur de la mort planant sur nous à chaque instant, ah! Dieu, quel attrait! »

Devenu aveugle, pauvre, destitué de tout secours humain, le peintre Dick Heldar s'embarque une dernière fois, seul, à tâtons; et il trouve la vie encore bonne, parce qu'il est chez lui, sur un bateau, où ses mains reconnaissent chaque objet; parce qu'il sent, à Port-Saïd, les odeurs de l'Afrique, et enfin, sur le haut Nil, l'odeur nostalgiquement cherchée du désert, du

camp anglais, de la poudre, de la bataille. Cette tuerie des Mahdistes, le paysage africain où elle s'encadre, cette lumière dure sur cette mort, Kipling en fait un tableau merveilleux de fougue et de réalité. Ce n'est pas la description de bataille classique, ce n'est plus la bataille vue dans les âmes des combattants par un Stendhal ou un Tolstoï; c'est un art différent et nouveau, comme ce qu'il dépeint, comme la guerre coloniale, le carnage dans le désert des multitudes barbares qui tourbillonnent autour du petit carré anglais. Il y fallait des procédés originaux : Rudyard Kipling les a trouvés.

N'eût-il écrit que ce roman jovial et douloureux, traînant par endroits, vif et ramassé dans les morceaux où chaque pensée fait balle, illuminé par des fusées qui enlèvent nos imaginations dans l'espace, meurent dans la nuit de nos destinées, retombent sur nos cœurs en brèves paroles d'une infinie tristesse, — le poète mondial aurait marqué sa place parmi ceux qui prennent et gardent les hommes; non pas seulement l'homme anglais, impérialiste, flatté dans sa passion du moment; mais l'homme de tous les pays, de tous les temps, de toutes les passions.

Poète mondial : il faut bien acclimater ce mot pour définir le plus récent produit de notre civilisation cosmopolite, emportée par son mouvement centrifuge dans le kaléidoscope de l'univers.

Certes, Kipling est anglais, saxon jusqu'aux moelles, aussi représentatif de sa race que Disraëli l'était peu; mais cet Anglais est né aux Indes, il y a passé son enfance; depuis, les lames de tous les océans l'ont roulé des colonies d'Afrique à celles d'Amérique et d'Australasie; il a vécu des vies différentes dans vingt pays; et il n'a pas eu, comme les anciens voyageurs, la sensation qu'il sortait de son pays. Quand il décrit à Londres une scène anglaise, un sentiment anglais, les impressions, les images, les mots de l'Hindoustan lui revienneut naturellement. En lui se conclut l'alliance de l'exotisme romantique et du réalisme qui en triompha, dans la seconde moitié du siècle. Mais chez Kipling l'exotisme n'est plus une curiosité distinguée; c'est l'atmosphère accoutumée où il respire.

Type significatif d'une physionomie qui s'élabore : épreuve avant la lettre de ce que sera demain l'Anglais, l'Européen peut-être, si la prédiction de *Tancrède* s'accomplit; si l'Europe rétrograde vers l'Orient, se répand chaque jour davantage sur les mondes qu'on n'a plus le droit d'appeler lointains. Type régressif et très ancien, par d'autres côtés : renaissance du corsaire, du reître, du soldat de fortune qui promène insouciamment sur la terre une vie aventureuse et pillarde. Le recruteur littéraire de ces routiers n'est pas un exemplaire isolé, puisqu'il se fait

déjà comprendre et goûter par une foule d'hommes qui vivent, qui sentent comme lui. Quel est donc leur idéal? Aller, lutter, agir, non plus en beauté, mais en force. Kipling et ses héros donnent l'impression d'insulaires qui s'embarquent au hasard, avec leurs boîtes de croquet et de lawn-tennis, sans autre but que de pousser leurs billes ou de lancer leurs balles sur toutes les prairies du globe, d'y dépenser joyeusement l'énergie surabondante de leurs muscles, sans souci des existences qu'ils broient sur leur chemin.

Douze cents cadavres sont couchés dans la brousse du Soudan : « Je venais d'achever un grand croquis, et je me demandais quel effet il produirait... La vue de ce champ de carnage me fut très instructive. Cela ressemblait à une couche de hideux champignons vénéneux de toutes les couleurs. Je n'avais encore jamais embrassé d'un seul coup d'œil une telle masse d'êtres humains revenus au néant... Je compris alors que nous sommes tous, hommes ou femmes, des matériaux ou des outils, rien de plus... Ont-ils manqué à l'humanité, ces morts africains? »

Quelques mots échangés entre Dick Heldar et ses amis les reporters militaires, dans la mansarde où ils devisent, à Londres, résument parfaitement leur conception de la vie. Ils se penchent

dans la nuit sur la cité géante, éclairée par des millions de feux : le panorama est grandiose. — « Bon endroit pour gagner de l'argent, mais fichue localité pour vivre, hein, Dick? » — Pensif, Dick répondit : « Quelle belle ville à piller! »

L'humanité mise en scène par Kipling est ingénument amorale. Veut-il la symboliser, fait-il un retour sur lui-même, quand il nous propose en exemple son cher Mowgli, le fils adoptif de la louve éduqué par les fauves de la jungle? L'écrivain ne déguise pas la grossièreté, la brutalité de ces soudards, de ces matelots; il s'y complaît, son verbe les reflète. On leur pardonne, on lui pardonne, en considération de leur bonne humeur, de ce perpétuel et magnifique jaillissement de vie.

Exception faite pour la jolie figure de Maisie, dans *la Lumière qui s'éteint*, la femme est le plus souvent absente de cette œuvre : quand elle y passe rapidement, c'est comme un accessoire ou un instrument de plaisir; à la façon dont il y est parlé d'elle, on devine, sous le langage toujours décent d'un Anglais, les sentiments du corps de garde. Nulle trace de la religiosité puritaine, dans l'agnosticisme pratique de ces dévorateurs du globe. Il faut agir, vivre, beaucoup et à la hâte : on n'a pas le temps de méditer sur l'au-delà, l'univers qui appelle est déjà si vaste! Leur pensée se condense en brèves formules, stoïques, utili-

taires, d'une profondeur effrayante, parfois : pensées d'Anglo-Indiens qui approchent l'abîme du nirvâna, y jettent un regard furtif, se retiennent au bord et se reprennent convulsivement à la vie.

Ah! que nous voilà loin de l'Olympe mondain où le romancier Disraëli ne daignait peindre que ses lords et ses duchesses! La démocratie coule à pleins bords, dirait l'autre. Kipling choisit rarement ses modèles plus haut que les officiers subalternes. Il s'acoquine d'habitude avec un monde falot ou médiocre, employés civils du service colonial, capitaines marchands, tenanciers de bars dans les ports, correspondants militaires; avec ce gros Torpenhow, *war-correspondent*, roi de l'information pour la *Daily-Mail*, qui restera comme le type inoubliable de l'espèce. Mais ses préférences le ramènent toujours dans la chambrée de *Tommy*, le petit soldat colonial ; il connaît le fond de cette âme rudimentaire; il malmène son héros, se moque de lui, et il l'aime. — On demande où l'Angleterre prendra l'armée qu'elle veut se donner? Chez les hommes rassemblés par Rudyard Kipling, au fond de cette tourbe qu'il soulève et où il recrée les sentiments qui s'étalaient dans le camp de Wallenstein, les instincts sauvages et rapaces dans ce qu'ils ont de plus bas; mais aussi le dévouement, le frisson joyeux du sang prêt à couler sous le drapeau de la Reine, le raffine-

ment de l'honneur militaire dans ce qu'il a de plus sublime.

S'il fallait indiquer le récit où l'on pourra le mieux juger Kipling, son talent, le sens et la portée politique de son œuvre, je choisirais la nouvelle intitulée : *L'homme qui voulut être roi*. C'est la figure et l'explication de la conquête du monde par l'Angleterre. Deux drôles patibulaires, qui traînaient la savate dans le Rajputâna, se mettent en tête de conquérir le Kafiristan. Ils ont de bonnes carabines et s'en servent bien; ils connaissent les signes franc-maçonniques, utiles partout.

Leur entreprise réussit à souhait : chaque détail est d'une vraisemblance persuasive dans l'invraisemblable aventure; pas plus surprenante, d'ailleurs, que les exploits de Francis Garnier et de tant d'autres. Les voilà rois, obéis par tout un peuple, aussi longtemps qu'ils demeurent fidèles à leur vœu : ne pas s'enivrer, ne toucher ni à une bouteille de wisky ni à une femme. Le diable tente le plus vieux, sous la forme d'une belle fille indigène; le roi du Kafiristan succombe, son peuple se révolte. — Ici, le symbole s'élargit, et toute l'histoire humaine y peut entrer. Aussitôt le péché commis, nos deux sires perdent leurs trônes et leur paradis de l'Hindou-Kouch; honteusement chassés, ils reviennent crever de misère dans les hôpitaux indiens.

Vingt fois, en lisant cette fiction, j'ai pensé au *Robinson Crusoé*, au vieux livre anglais dont j'ai pu dire ailleurs qu'il expliquait toute l'expansion britannique. L'affirmation de la volonté anglaise et la plénitude du sens allégorique ne sont pas moindres, dans *l'Homme qui voulut être roi*. Mais cette fois Robinson n'a plus sa Bible, l'inséparable amie retrouvée après le naufrage dans la caisse du capitaine. Il ne la consulte plus sur les problèmes de conscience qui absorbaient les meilleures facultés de ces âmes réfléchies. L'homme habillé de peaux de chèvres a revêtu l'uniforme khaki ; sa religion, c'est l'impérialisme.

Rudyard Kipling l'aura propagé, autant et mieux que les armées de lord Roberts. Il a mis au service du rêve juif, du rêve aristocratique de Disraëli, le vieil esprit saxon des vikings, l'ivresse de l'aventure sur la mer, la volupté d'éprouver sa force dans une débauche d'action. Il a mobilisé des foules obscures, le peuple des étages inférieurs de Shakespeare : joyeuses commères de Windsor, compagnons de Falstaff qui emplissent les tavernes de leur tapage et de leurs grossières plaisanteries. Il s'est fait adorer d'eux en leur donnant une passion, en leur montrant un but, presque un idéal. Par eux, par lui, l'empire démocratique se fonde, irrésistible ; sa puissance grandit sur les océans, sur les continents. Il durera ce qu'ont duré les autres. Je ne sais ce qu'il laissera

sur la face de la terre. Dans l'histoire littéraire, après les temps révolus, il n'en restera peut-être que le songe d'un Hébreu qui se souvenait, le souffle d'un poète qui observait et chantait.

Mai 1901.

DEUX HOMMES

DE LA RÉVOLUTION[1]

L'enquête sur la Révolution se poursuit. Il n'apparaît point que l'ardeur des travailleurs soit près de se refroidir, ni l'intérêt du public pour l'objet de leurs recherches. Ce sont tantôt les morts qui déposent, et l'exhumation de leurs *Souvenirs*, de leurs *Mémoires* inédits ne lasse pas notre curiosité; tantôt les vivants qui interrogent et jugent ces plaideurs d'outre-tombe. Un premier résultat est acquis; je le crois de grande conséquence. La vivacité des sentiments politiques a longtemps maintenu une séparation arbitraire entre la Révolution et l'Empire; cette cloison artificielle ne tient plus devant l'accumulation des biographies :

1. *Fouché*, 1759-1820, par M. Louis Madelin. 2 vol. in-8°, Paris, 1901, Plon. — *Mémoires du général d'Andigné*, 1765-1857, avec introduction et notes par Ed. Biré. 2 vol. in-8°, Paris, 1900-1901, Plon.



on en a vu la fragilité, lorsqu'il a fallu suivre tant de personnages dans l'unité de leur vie et la logique interne de leur carrière. Je ne sais si l'on professe encore dans quelque jacobinière, — ou dans quelque chapelle napoléonienne, — l'erreur qui faisait du 18 Brumaire la fin d'une époque historique et le commencement d'une autre; mais aujourd'hui, pour tout historien réfléchi, la Révolution forme vraiment un « bloc », une période continue et indivisible de 1789 à 1815.

On trouvera une nouvelle confirmation de cette vue dans deux ouvrages récents : le *Fouché* de M. Louis Madelin et les *Mémoires du général d'Andigné*. Par une coïncidence fortuite, ces publications évoquent au même moment deux figures très dissemblables et singulièrement représentatives de l'époque révolutionnaire; il semble que le ministre de la police et le « brigand » de la Loire veuillent continuer sous nos yeux le duel qui les mit aux prises durant vingt ans. Il y a plaisir et profit à les opposer, comme en un diptyque où ils incarneraient la Révolution et la contre-Révolution.

I

Les deux gros volumes de M. Madelin attestent chez le jeune historien un tempérament de bénédictin, une conscience exacte, des facultés d'analyse qui font pardonner un peu d'encombrement et quelques redites dans sa composition touffue. Il a épuisé toutes les sources, imprimées ou manuscrites, il a vécu plusieurs années dans l'obsession de son sujet. Les arbres ne doivent jamais empêcher de voir la forêt, on serait tenté de le rappeler à M. Madelin, si l'on ne se souvenait qu'il a écrit pour une soutenance de thèse, et que cette fin exige de longs développements, une épaisse cuirasse sur l'hoplite qui va guerroyer en Sorbonne.

La thèse du savant docteur, puisque thèse il y a, est celle-ci : le diable de Nantes n'était pas si noir qu'on l'a fait ; on peut plaider pour lui les circonstances atténuantes. Et son biographe les

plaide, oh! sans beaucoup d'assurance. Il faut croire que cette propension à l'indulgence est l'effet naturel d'un commerce prolongé avec Fouché : M. Madelin y a glissé, comme avant lui la princesse de Vaudémont et tant d'autres belles dames, tant d'hommes d'État et de princes de sang royal. A vivre si longtemps dans la tanière de son renard, notre auteur s'est habitué à l'odeur de la bête : il ne la juge pas si fétide. Nous serions très portés à croire un avocat qui connaît la cause mieux qu'homme du monde et en parle sans l'ombre de passion : mais nous donne-t-il des raisons qui nous persuadent? On en décidera quand j'aurai fait un résumé fidèle de ses investigations.

En septembre 1792, Joseph Fouché a trente-trois ans. Issu d'une famille de petits armateurs nantais, sa complexion délicate l'a détourné de l'état paternel. Engagé de bonne heure dans la congrégation enseignante de l'Oratoire, il y a noué d'utiles amitiés avec des confrères qu'il retrouvera dans d'autres compagnies, Daunou, Le Bon, Malouet. Parmi les maîtres et les élèves de la célèbre maison de Juilly, le jeune physicien s'est acquis une réputation de savoir et de bonhomie qui égale presque celle du Père le plus populaire, « le bon Père Billaud », *aliàs* Billaud-Varennes. Au collège d'Arras, où il a professé les sciences, il s'est lié avec l'avocat de l'Oratoire,

Maximilien Robespierre, avec un officier du génie, Lazare Carnot. Revenu dans sa ville natale, la Révolution l'y trouve principal du collège.

Le confrère Fouché n'a pas reçu les ordres majeurs; il faut réformer sur ce point la légende du prêtre défroqué, elle est mal fondée : M. Madelin en administre la preuve, nous en prenons acte. Rien n'empêchait donc M. le principal d'épouser en 1792 Jeanne Coiquaud, fille du président de l'administration du district. Petit personnage jusqu'alors, étranger aux mouvements politiques des trois premières années révolutionnaires, il dut à cette alliance et à quelques protections bien choisies son mandat de représentant à la Convention.

« Monsieur Fouché fils » se révèle déjà tout entier dans le manifeste qu'il adresse aux électeurs nantais : c'est un modèle du genre insinuant, pour ne pas dire hypocrite. La phraséologie vague du factum ne compromet le candidat avec aucun parti. Son âme froide n'a pas été touchée par les passions qui agitent en sens divers tous ses contemporains; elle saura les feindre plus tard, quand ce sera nécessaire, elle ne s'y abandonnera jamais. Indifférent à ces querelles d'idéologues, le professeur espérait s'avancer dans les sciences; une autre carrière s'ouvre qui promet davantage : il y entre délibérément, avec le coup d'œil hardi de ses ancêtres, les gens de mer, avec

la prudence discrète de ses éducateurs, les gens d'Église.

Nantes était une ville modérée, girondine, *rolandiste*. Son obscur représentant alla siéger à la droite de la Convention, près de l'ami Daunou. Il se tint là, toujours muet et fort sage, jusqu'au 15 janvier 1793. Le soir de ce jour, il fit lire à Daunou le discours qu'il avait préparé pour expliquer le lendemain son vote contre la peine capitale, dans le procès du roi. Le 16, la députation de la Loire-Inférieure était appelée à voter sur la condamnation de Louis Capet. Les amis de Fouché attendaient la courageuse harangue dont ils avaient connaissance : ils furent au comble de la stupéfaction quand une faible voix, qui ne s'était jamais fait entendre à la tribune, proféra ce seul mot : La mort!

Ici comme en mainte circonstance semblable, le biographe de Fouché défend son personnage contre le reproche de lâcheté : il met ses volte-face subites au compte d'un calculateur très habile, sinon très édifiant; le politicien aurait tranquillement pesé les chances; l'ambition plus que l'épouvante l'aurait rangé chaque fois sous les enseignes du vainqueur probable. Ces distinctions me paraissent un peu subtiles. Il a soufflé sur Vergniaud, qui croyait avoir des principes parce qu'il était tout vibrant de mots sonores, pourquoi n'aurait-il pas soufflé sur Fouché, qui n'avait ni principes

ni éloquence, cet effroyable vent de lâcheté, le plus atroce fléau des troupeaux parlementaires, qui fait soudain d'un homme honnête et résolu le complice tremblant des pires scélérats?

Quoi qu'il en soit, le vote du régicide orientera désormais toute sa conduite. Comme tant d'autres, plus que tous les autres, peut-être, cet homme naturellement débonnaire estimera qu'on ne saurait mettre trop de sang dans le fossé qu'il a creusé entre lui et l'ancienne monarchie. Il en versera des flots pour sa part. Chose singulière, le sang dont il a inondé Lyon ne lui laisse qu'une gêne légère; les milliers de spectres qui crient vengeance derrière lui, sur les décombres de la malheureuse ville, ne troubleront pas sa lucidité dans ses évolutions conservatrices, réactionnaires; seule, la petite tache du sang royal lui apparaîtra inquiétante, ineffaçable. — « Disparais, tache damnée, disparais, te dis-je... » Cette adjuration de lady Macbeth, on l'entend en sourdine sous toutes les harangues du citoyen Fouché, sous les conversations diplomatiques du duc d'Otrante. Jacobin répenti, puis grand dignitaire de l'Empire, toutes ses déterminations seront influencées, et ses meilleurs calculs souvent faussés par l'obsession du 21 janvier. Il jouera toutes les combinaisons, sauf celle de la monarchie; jusqu'en 1815, jusqu'au coup de fortune inespéré qui le fera rentrer en grâce près des frères de sa victime, mais avec

moins de foi dans son étoile, avec quelque chose de brisé dans sa belle assurance coutumière, comme si son regard louchait toujours vers la petite tache, pardonnée par les autres, indélébile et irrémissible pour lui seul.

Terroriste terrorisé par son vote fatal, le girondin de la veille va du premier bond aux extrêmes, par-dessus la Montagne, par delà Danton, par delà Robespierre, jusqu'au groupe où hurlent Hébert et Chaumette. Mais nulle place n'est sûre à la Convention, aucun civisme n'est assez pur. Les missions dans les départements, l'organisation des levées de volontaires contre les brigands de l'Ouest, voilà l'emploi où un habile homme peut se mettre en évidence, avec le plus de profit et le moins de danger. Le flair de Fouché ne s'y trompe pas : il sera l'un des sinistres acteurs qui s'en iront jouer le drame en province.

M. Madelin nous remémore les fastes de ce proconsulat, à Nantes, à Dijon, à Troyes, à Nevers, à Moulins, à Lyon : « Il avait, deux ans avant Babeuf, tenté de rendre communiste la politique révolutionnaire ; deux ans après la constitution civile du clergé, il avait voulu fonder l'athéisme officiel... Son passage restait marqué dans trente départements en caractères de feu et de sang, au milieu des ruines de l'ordre politique, social et religieux. » Dans la Nièvre et dans l'Allier, Fouché applique le programme de la « Révolution

intégrale », comme il dit le premier, le programme de son ami Anaxagoras Chaumette. Il ordonne la revision des fortunes, il signale à la vindicte populaire les riches, « reste de limon déjà vomi par la République ». Il écrit au comité de Moulins : « Je suis étonné, citoyens, de votre embarras : il vous manque des farines, prenez-en chez les riches aristocrates ». — « Du fer, du pain, et quarante écus de rente, c'est tout ce qu'il faut à un républicain! » s'écrie l'homme qui laissera une fortune personnelle estimée à vingt millions. « On rougit ici d'être riche... Avilissons l'or et l'argent! » mande-t-il avec un sérieux imperturbable au Comité de Salut public, en lui envoyant des caisses de métaux monnayés, de vaisselle, de bijoux, de vases sacrés.

Les trésors des églises ont été vidés, « les emblèmes de la superstition » enlevés, ou détruits sur les bûchers autour desquels l'ex-oratorien mène les danses des patriotes. L'arrêté du 9 octobre 1793 prescrit d'anéantir toutes les enseignes religieuses qui se trouvent sur les routes, places, et généralement dans tous les lieux publics; un article interdit aux prêtres le port du costume ecclésiatique en dehors de leurs temples. Je relève cette imagination charmante : « Dans chaque municipalité, tous les citoyens morts, de quelque secte qu'ils soient, seront conduits au lieu désigné pour la sépulture commune, couverts d'un

voile funéraire sur lequel sera peint le Sommeil... » Remarquons les considérants de l'arrêté : « Considérant que le peuple français ne peut reconnaître d'autre culte que celui de la morale universelle... » Il a déjà tout inventé, tout prévu, ce pâle professeur.

Mais le rare est son indifférence raisonnable pour la folie de destruction où d'autres s'abandonnent par fanatisme, par vengeance, par délire de patriotisme ; lui, il s'en acquitte comme d'une besogne commandée, sans conviction, en bon employé qui veut de l'avancement, fait sa tâche quotidienne, et la méprise. Les phrases boursouflées qu'il aligne, dans ses rapports à la Convention, il n'en pense pas un mot, il ne ressent aucune des passions qu'elles expriment : il le dira cyniquement plus tard. Le charabia déclamatoire sonne d'autant plus creux sous la plume de cet humaniste pondéré, sceptique. Notons-le en passant, notre langue de raison et de clarté devient le galimatias d'une maison de fous, à l'heure même où elle ne parle que du règne de la raison et des lumières ; les mots, terrorisés et torturés comme les hommes, attestent la démence des idées qu'on les condamne à traduire ; ils laissent une impression de mascarade et d'épilepsie.

Ce fut à Lyon que Fouché donna toute sa mesure. On l'envoyait raser la ville rebelle qui devait faire place à Commune-Affranchie. « Les

démolitions sont trop lentes... L'explosion de la mine et l'activité dévorante de la flamme peuvent seules exprimer la toute-puissance du peuple... »

Trop lente aussi, la guillotine. Dans la plaine des Brotteaux, entre les fosses parallèles qui recevront leurs corps, les proscrits tombent par centaines sous la mitraille, au signal donné d'une estrade par le représentant empanaché. On achève les malheureux à coups de pique ; le proconsul va se délasser de ces boucheries en suivant le cortège qui promène l'âne couvert d'une chape et coiffé d'une mitre, portant à la queue un crucifix, la Bible et l'Évangile.

Le soir, ce bon père de famille, — il le fut toujours, accordons-lui cette justice, — rédige le compte rendu de ses exploits entre les berceaux de son fils Joseph-Liberté et de la petite fille née à Nevers, baptisée civilement sous le nom de Nièvre Fouché. Il écrit au Comité : « La terreur, la salutaire terreur, est ici à l'ordre du jour... Les représentants auront le courage énergique de traverser les immenses tombeaux des conspirateurs et de marcher sur des ruines, pour arriver au bonheur de la nation et à la régénération du monde. » Il écrit, et il sourit intérieurement de ces sottises, comme un spirituel diplomate sourit des formules protocolaires qu'il adresse à un chef sauvage.

Quelques mois vont passer : les émules du Nantais, qui n'en ont pas fait davantage, un Fouquier-Tinville, un Le Bon, un Carrier sombreront dans la réprobation publique, paieront leur dette sur l'échafaud. — Et Fouché ? — Comment, cet homme bienveillant et sensé ! Y songez-vous ? Il ne peut y avoir rien de commun entre lui et ces atroces criminels. — Mais les massacres de Lyon ? — C'est son adjoint Collot d'Herbois, ce tigre, qui en demeure chargé. L'autre a tout fait pour les empêcher. — Fouché possède l'anneau magique des politiciens heureux, qui ont le don de faire oublier après six mois toutes leurs fautes, tous leurs crimes, alors que les maladroits restent éternellement noircis par une peccadille. Au milieu de ses plus odieux forfaits, il sait assurer sa retraite pour le temps de la réaction ; ce n'est pas assez de dire qu'il est à double face, il nous apparaît protéiforme, il déconcerte le jugement de ses victimes elles-mêmes.

Son biographe a très bien montré ce savant jeu de bascule. L'animal rusé recoupe sans cesse sa piste, donne le change ; il s'approvisionne de quelques actes de clémence, il se ménage des amis et des répondants parmi ceux mêmes dont il égorge les proches. Les plaignants de Clamecy, qui déposeront contre lui à la barre de la Convention, le diront dans le jargon du temps : « Il présentait d'une main l'olive de la paix, il organisait

de l'autre les poignards de la tyrannie ». — On ne les écoutera pas.

Seul, l'ancien camarade d'Arras ne se laisse pas séduire à ces manèges. Le regard aigu de Robespierre a percé le double jeu de Fouché. L'incorruptible, le croyant, — oui, le croyant, — exècre ce sceptique comme il exécra Chaumette, pour les mêmes motifs. Bourgeois conservateur à sa façon, déiste fidèle au culte du Vicaire Savoyard, le dictateur ne pardonne ni le communisme ni l'athéisme. Il a juré la perte de l'hérésiarque, de l'anarchiste qui intrigue avec Gracchus Babeuf; qui, par surcroît, avait promis mariage à Charlotte Robespierre et s'était joué d'elle. Au retour de la mission lyonnaise, un duel terrible s'engage entre les deux adversaires, se poursuit à la Convention, aux Jacobins. Fouché donne peu de sa personne, il rompt, il ruse, il arme les bras de Tallien, de Barras, il presse les conjurés d'agir. Ses sauveurs agissent enfin, au 9 thermidor, et il n'était que temps : Maximilien allait faire justice. Je le dis sans ironie. Fouché sauvé nous fait presque regretter Robespierre. Celui-ci valait mieux. Il croyait du moins à l'utilité publique du sang qu'il versait : l'autre n'en répandait que pour son utilité personnelle.

Relevons ici une vue très fine de M. Madelin, et qui fait honneur à son sens d'historien : dans la lutte de ces deux hommes, tout au fond de la

querelle tranchée le 9 thermidor, comme au fond de la plupart des grandes dissensions politiques et sociales, il y eut un conflit religieux, l'antagonisme de deux sectes : celle de la Raison et celle de l'Être suprême.

Après la délivrance commune, Fouché rentre dans l'ombre. On ne le traque pas, mais il dégoûte : il va se blanchir à l'écart. Se blanchir et s'enrichir. Il a l'instinct des animaux qui se cachent pour changer de peau, quand vient le temps de la mue. La seconde période de la Révolution commence, celle où le jacobin assagi se nantit. Pauvre jusqu'alors, l'homme qui limitait le revenu d'un républicain à quarante écus n'est pas d'humeur à rester en retard sur ses congénères. Barras, qui l'a pris en gré, lui abandonne la desserte de sa table, quelques fournitures d'armées. En 1796, après une mission obscure sur la frontière d'Espagne, on le voit en rapports d'affaires avec les grands soumissionnaires, Ouvrard, Hainguerlot. Il pose péniblement les assises de l'énorme fortune qu'enfleront plus tard les libéralités impériales et les facilités du ministère de la police.

Ce ministère qui semble expressément créé pour son génie, Fouché s'y incruste enfin quand il a fait peau neuve, en 1798. On entre dans la troisième période, celle où le jacobin assagi et nanti cherche un général. Fouché cherche comme les autres; il tâte Hoche, qui lui manque trop tôt

dans la main; Joubert, qui lui plaît mieux, et avec lequel il pousse les choses fort loin. Il n'avait rien préparé avec Bonaparte : elle n'en est que plus admirable, la stratégie cauteleuse qu'il déploie au 18 brumaire, durant ces heures incertaines où il se réserve, ferme les barrières de Paris, les rouvre triomphalement au succès, se donne et se rend indispensable.

Passons sur la quatrième période, l'heureuse arrivée au but du jacobin devenu courtisan, collectionneur de galons, de titres et d'écus, fier de mettre au service d'une œuvre raisonnable ses vrais talents, quand il en a. C'était certes le cas de Fouché. Son rôle durant la seconde partie de sa vie est trop connu pour que j'y insiste. Ministre de l'Empereur, duc d'Otrante, seigneur de ce beau domaine de Ferrières qu'il a patiemment reconstitué, il demeure le personnage oblique et double que nous avons vu se développer : la directive de sa conduite est toujours cette peur d'une restauration bourbonienne qui talonne le *votant* du 21 janvier. Il se fait bien venir des émigrés, des gens de l'ancien régime, il leur prodigue les grâces individuelles; il s'oppose de tout son pouvoir à leur entrée en masse dans l'organisme impérial : la monarchie pourrait s'y insinuer à leur suite.

Pour entretenir le fossé qui fait sa sécurité, il y verse de temps à autre un peu de sang, celui

des chouans attardés qui tombent sous sa griffe : en 1809 encore, longtemps après la pacification de l'Ouest, c'est à son instigation qu'on fusille La Haye Saint-Hilaire et Armand de Chateaubriand. Disgracié en 1810, il se refuse en 1813 aux ouvertures de Vitrolles, de Blacas : il ne peut pas croire à un pardon que sa conscience ne lui accorde pas. Aux Cent Jours, son maître le reprend par force, à contre-cœur, sachant que ce fourbe trahira à journée faite.

Chef réel du gouvernement provisoire après Waterloo, imposé à Louis XVIII par les Anglais, par les Russes, par l'inexplicable engoûment de la société légitimiste, sollicité par le comte d'Artois lui-même, on le voit enfin entrer chez le Roi Très-Chrétien au bras de Talleyrand, « le vice appuyé sur le crime ». Il vient d'épouser en secondes noces une fille d'une des plus nobles maisons de Provence; le roi a signé au contrat, les salons du faubourg Saint-Germain et les chancelleries étrangères cajolent à l'envi l'homme d'État providentiel. Il y a bien la Chambre introuvable : mais Fouché se moque des assemblées parlementaires, sa longue expérience les dédaigne, « ces machines qu'on remonte et démonte à volonté ».

Cette fois, il la croit gagnée, l'invraisemblable gageure; effacée à jamais, la tache maudite. Non. Des yeux offensés l'aperçoivent encore, ceux de la fille de Louis XVI, qui rentre aux Tuileries et

se trouve mal devant le régicide. Un cri d'horreur s'élève, répond aux plaintes de la princesse, confond les calculs des politiques. Fouché tombe pour ne plus se relever.

Le roman de Renard est fini. Il erre quelques années à travers l'Europe, hôte suspect repoussé de tous les gîtes, il va expirer au bord de l'Adriatique; la mort le surprend à Trieste, en train d'établir les comptes de son inutile richesse et de brûler ses papiers de policier. La page est belle où l'historien, oublieux de ses préventions indulgentes, évoque dans cette fumée, au chevet de ce lit de mort, les ombres sanglantes qui se lèvent du charnier des Brotteaux.

M. Madelin a minutieusement étudié le ministre de l'Empire et de la Restauration; il ne nous découvre rien de nouveau dans l'âme trouble dont il avait sondé d'abord tous les replis. La psychologie de Fouché tenait déjà tout entière dans la confession, mêlée de faux et de vrai, qu'il fit à Ségur en 1809, après la violente algarade de l'Empereur au palais de Fontainebleau. Confession résumée dans la phrase où il avouait cyniquement ce que tant d'autres pensaient et faisaient sans le dire : « Nous parlions d'égalité, mais au fond nous étions tous aristocrates ! Oui, plus aristocrates que qui que ce soit peut-être... Notre système doit être d'arrêter la marche d'une révolution désormais sans but, depuis qu'on en a

obtenu tous les avantages personnels auxquels on pouvait prétendre. » Belle épitaphe sur le tombeau du conventionnel, bonne épigraphe d'une histoire qui s'est continuée après lui.

Que la lucide intelligence de Fouché ait séduit la plupart de ses contemporains, et en dernier lieu son biographe, je ne m'en étonne point. Certes, il sied à l'historien d'être indulgent et compréhensif. Excusons dans une certaine mesure tous les hommes égarés par une passion ou une chimère, pour peu qu'ils aient entrevu une minute leur devoir public jusque dans les pires erreurs; excusons Danton, excusons Robespierre, excusons tout et tous; d'ailleurs, ils ont expié. Mais, s'il en est un qu'il faille laisser sous l'anathème de la conscience universelle, c'est le froid intrigant qui n'a cherché que son intérêt dans le meurtre des hommes et des idées, le misérable qui a saigné son pays sans croire un instant à la vertu de la saignée. Condamnons-le d'autant plus sévèrement que son succès a fait école et que cet illustre modèle enseigne à l'engeance des politiciens l'art de parvenir. — « Pourquoi, se demande M. Madelin, pourquoi ce type achevé, complet d'opportunisme, n'a-t-il rencontré qu'impopularité, haine, outrage, mépris dans ce siècle d'opportunisme? » — Singulière question. Notre auteur ne sait-il pas avec quelles mines et quels blâmes on parle d'une femme compromise dans un cercle de femmes perdues?

II

On voyait quelquefois dans le cabinet du ministre de la Police, plus souvent entre les mains de ses agents, un homme qui offrait le plus parfait contraste physique et moral avec la face chafouine et l'âme tortueuse de Fouché. « Très flegmatique », disent les signalements qui le représentent comme un conspirateur redoutable, taillé en force, avec un regard de franchise dans le bleu limpide des yeux, un menton volontaire sous des traits nobles et tranquilles, le comte Louis d'Andigné de Sainte-Gemmes, chef de chouans sur la rive droite de la Loire, était au début du siècle un personnage prestigieux, déjà légendaire dans les salons de Paris, dans les bureaux de police, dans les prisons d'État de l'Empire français.

Fouché désespérait d'en trouver une assez forte pour retenir l'oiseau sorcier qui s'envolait à tra-

vers les barreaux de toutes les cages. En 1804, une ordonnance de non-lieu mettait hors de cause les hommes de garde qui l'avaient laissé échapper de la citadelle de Besançon : elle portait cet unique considérant, que « garder un prisonnier comme d'Andigné était chose impossible ». Notre enfance fut bercée avec l'histoire de ces évasions fabuleuses ; elles ont fourni un thème inépuisable aux inventions des romanciers et des dramaturges.

Nous en avons enfin le récit authentique, de la main même du héros : récit très simple, exempt de fanfaronnade. Les *Mémoires* du général sont annotés par M. Edmond Biré : autant dire qu'ils ont le visa d'un ministre de la police rétrospective dans l'Ouest, du patient assembleur de dossiers qui possède le casier historique de chaque Vendéen, de chaque Breton.

Race de géants, ces d'Andigné, faits pour la guerre et l'aventure, inusables à la fatigue et au feu. Ils passaient tous quatre-vingt-dix ans : depuis le grand-père, un colosse célèbre en Anjou par son duel avec M. de Dieusie, qu'il tua dans un cimetière ; depuis le grand-oncle, chasseur forcené, enragé querelleur, qui avait troué seul à travers les Impériaux dans la retraite de Prague et qui bâtonnait ses petits-neveux. Le frère aîné du général, le marquis, acheva son dix-neuvième lustre. Le cadet, d'Andigné *Jambe de bois*, ayant

été fracassé à la bataille d'Aboukir par un boulet qui lui enleva la jambe droite, mourut avant ses frères, à quatre-vingt-neuf ans.

Louis, embarqué comme garde-marine dans sa quatorzième année, quitta la mer pour subir, de 1791 à 1815, toutes les misères que racontent ses *Mémoires* : l'émigration, la rude guerre de la chouannerie, les longues détentions dans ces cachots d'où il s'évadait en se rompant les membres, les persécutions, l'exil sur les routes d'Allemagne. Quand la Restauration lui rendit le repos, après une existence si surmenée et dans l'âge où un autre eût soigné ses rhumatismes, ce jeune homme de cinquante-trois ans épousa par amour une créole qui en avait vingt, Mlle Onéida de Blacons, née dans les forêts de la Pensylvanie. Il eut d'elle trois fils, les éleva paisiblement, et s'éteignit en 1857, avec la sérénité d'un juste qui pouvait regarder derrière lui quatre-vingt-quatorze années de vie, sans y retrouver autre chose que des actions courageuses, des devoirs remplis, un dévouement indéfectible à des principes dont il n'avait jamais douté.

Ne cherchez pas dans les *Mémoires* des « morceaux » littéraires, ni des spéculations de philosophie politique. Un honnête homme les a écrits sans prétention, pour témoigner de sa foi et des actes qui l'ont servie. Cet écolier fit ses humanités en croisière aux Antilles, dans la guerre

contre les Anglais. « J'eus, près de la Barbade, mon premier combat naval. J'avais alors quatorze ans et demi. » Ses maîtres d'école s'appelaient La Motte-Picquet, d'Estaing, Suffren. MM. les officiers du corps de la marine n'ayant pas adopté les idées des parlementaires, dit d'Andigné, il suivit ses camarades dans l'émigration. Ce corps formait, sous les ordres de M. d'Hector, un régiment spécial dans l'armée des princes. Il y fit peu de besogne, et notre lieutenant de vaisseau n'y rencontra que dégoûts. Sur le rôle et les chances des émigrés, sur la façon dont l'Europe se jouait d'eux, cet esprit juste avait d'instinct les vues que Joseph de Maistre développait dans ses admirables *Considérations* : « Une des lois de la Révolution française, c'est que les émigrés ne peuvent l'attaquer que pour leur malheur, et sont totalement exclus de l'œuvre quelconque qui s'opère ».

Le loyalisme enchaînait ce soldat sous le drapeau de la marine royale, transporté à Bonn : son cœur était resté en France. Il eut dès le premier jour les sentiments dont témoigne une lettre de la baronne de Montet, écrite de Vienne en 1813 : « M. d'Andigné sourit amèrement, lorsqu'il entend annoncer une nouvelle défaite des Français. Il écoute quelques instants le récit de la bataille perdue, mais il ne peut le laisser achever. Il s'échappe de son cœur tout français un doute qui

a l'accent de l'espérance, ou un cri qui a celui du désespoir. » Seul entre les chouans, il se défia toujours du secours anglais d'où les autres espéraient leur salut. Il n'en attendait que mécomptes : il revient à maintes reprises sur les intentions de l'Angleterre, qui sont d'affaiblir la France sans aider sérieusement les Vendéens. C'était d'un soulèvement du sol natal que devait sortir à son sens la victoire de sa cause.

Dès qu'il en eut la facilité, d'Andigné se jeta dans une barque de Jersey, passa de nuit sous le feu des canonnières républicaines, gagna la falaise bretonne. Adresse, endurance, courage et chance, il montre déjà dans ce débarquement périlleux les qualités qui allaient faire de sa vie toujours risquée un prodige perpétuel. C'était en 1795. La grande guerre de Vendée venait de finir. Restait la chouannerie : d'Andigné l'organisa avec Scépeaux sur la rive droite de la Loire, donnant la main à d'Autichamp et à Suzannet sur la rive gauche. Arrêtée par la paix de la Mabilais, elle reprit après les événements du 1er prairial.

Le chef angevin était allé pratiquer des intelligences à Paris : il assista à cette journée, la confiance et le désir de l'action lui revinrent au spectacle qu'il décrit : « La Convention était divisée en plusieurs partis, cherchant tous à se fortifier aux dépens les uns des autres; ils vivaient au jour le jour, sans plan, sans que personne parmi

eux fût capable d'en former un, et encore moins de le suivre; leurs passions, leurs intérêts, les occupaient uniquement. La France gémissait sous le gouvernement le plus méprisable; et pas un de ces soi-disant représentants ne paraissait y songer. » — Ayant vu ces choses, d'Andigné rappela autour de lui les gars du Bocage : ils tinrent la campagne jusqu'aux conférences de Pouancé, jusqu'à la pacification définitive de 1800.

Le général se prononça cette fois pour l'accommodement : sensé autant que brave, il comprit que la partie n'était plus jouable après la détente qui suivit le 18 brumaire. Comme le tableau que nous lui empruntions ci-dessus, la constatation qu'il fait alors d'un apaisement instantané est un document à recommander aux historiens. Mais un chapitre de ce livre fixera entre tous leur attention, celui où le partisan rapporte son entretien avec le Premier Consul. Ses compagnons l'avaient délégué auprès du gouvernement nouveau : Hyde de Neuville l'introduisit chez Talleyrand, qui les mena au Luxembourg.

Nous avions déjà dans les *Mémoires* de Hyde de Neuville un résumé du mémorable colloque. J'en ai touché jadis quelques mots. Mais Hyde était un agent d'intrigues politiques, un esprit plus léger, mieux averti des choses parisiennes. D'Andigné apportait au Luxembourg l'âme intacte d'un terrien de Vendée, d'un croyant cuirassé dans sa

foi, ignorant des contingences. C'est sa déposition qu'il faut lire pour y admirer la grandeur et la profonde signification de cette scène; elle mit aux prises durant quelques instants un principe et un génie.

« On nous fit entrer dans un cabinet, au rez-de-chaussée. Un petit homme, de mauvaise mine, y entra peu après nous. Un frac olive, des cheveux plats, un air d'une négligence extrême; rien dans son ensemble ne me donnait à penser que ce pût être un homme important. » — C'était le génie. Il éclate dans les premiers mots de Bonaparte, avec la volonté sûre d'elle-même, l'activité bouillante, le réalisme de la raison, l'intuition soudaine du point faible qu'il faut emporter par la persuasion, les càlineries ou la menace. Son interlocuteur n'est qu'un homme ordinaire, sans puissance et sans gloire; il n'a pas en lui-même la confiance superbe de l'autre; toute sa force est hors de lui, dans le principe où l'attache un lien héréditaire, dans la tradition qu'il aime et défendra jusqu'à la dernière goutte de son sang. Séductions et menaces viennent mourir contre le cœur retranché dans ce fort : « Je suis royaliste ». Bonaparte frappe droit au défaut de l'armure : « Vos princes n'ont rien fait pour la gloire. Ils sont oubliés. Que n'étaient-ils dans la Vendée? C'était là leur place. — Leur cœur les y a toujours appelés : la politique des puissances étran-

gères les en a toujours éloignés. — Il fallait se jeter dans un bateau de pêche! » s'écria-t-il d'un son de voix qui partait du creux de l'estomac.

D'Andigné sent trop bien la force de l'attaque, lui dont les ouvertures étaient naguère repoussées dans les grandes villes de l'Ouest avec ces mots : « Qu'un prince paraisse, notre existence, notre fortune, tout est à sa disposition; mais nous ne servirons pas les passions de quelques particuliers ». Il lui souvient sans doute qu'il a vu le comte d'Artois retenu à bord d'un vaisseau anglais, en rade de Portsmouth, sous la menace d'une arrestation pour dettes s'il mettait le pied sur le sol britannique. Il se rappelle les hésitations de ce prince à l'île Dieu, et celles du Duc de Bourbon, qui craignait de froisser Monsieur en débarquant avant lui. Qu'importe? Les défaillances des princes n'ébranlent pas la foi de leur serviteur, elle s'attache plus haut, à leur principe.

Impuissant à l'entamer, Bonaparte veut terrifier son interlocuteur par un de ces accès de colère qu'il sait si bien feindre : « Je marcherai sur vous avec cent mille hommes! — Nous tâcherons, répondis-je froidement, de vous montrer que nous sommes dignes de vous combattre. — J'incendierai vos villes. — Nous vivrons dans les chaumières. — Je brûlerai vos chaumières. — Nous nous retirerons dans les bois... »

Il faudrait citer tout ce dialogue, où chaque

parole du Consul est admirable de justesse, chaque réplique du chouan noble et forte. L'homme de la tradition n'y fait pas figure d'inférieur devant l'homme du destin. Mais de quelque façon qu'on les juge, un sentiment invincible s'impose au lecteur : il n'y a plus à cette heure sur l'horizon de la France que ces deux forces sensibles, le principe et le génie. Misère négligeable, tout le reste, tout ce qui fait en dessous tapage et illusion, tout ce qui flotte sans boussole entre ces deux pôles, avec Fouché et consorts. — Pages révélatrices, égales par leur puissance d'évocation au sublime entretien d'Egmont et du duc d'Albe dans le drame de Gœthe; la simple réalité ne le cède pas ici à l'imagination méditative du poète qui a le mieux vu dans le cœur des hommes d'État.

Les préférences du grand public iront sans doute aux pages suivantes, au récit captivant des évasions. Je n'entreprends pas de résumer ce roman fantastique et véritable. Les combinaisons patientes du prisonnier, les péripéties et la réussite de ses plans audacieux en font tout l'intérêt. Qu'un être humain pût s'envoler de ces nids d'aigles, le fort de Joux, le château de Besançon, cela n'entrait pas dans l'esprit de ses geôliers. Muni d'un ressort de montre pour seul outil, il scie durant de longs mois les triples rangées de barreaux, descelle les pierres, tombe et passe

invisible au milieu de la garde renforcée, dégringole dans les ténèbres sur les parois de roches à pic, roule au fond des précipices, échappe aux poursuites à demi broyé. Il va se rétablir dans les cachettes amies, erre sous de faux noms, reparaît : on le reprend, il réchappe, jusqu'au jour où la police lassée le laisse fuir à l'étranger et respire enfin, plus soulagée que lui.

Rentré en France avec son roi, d'Andigné rassemble encore ses chouans aux Cent Jours. Heureux instant de sa vie, celui où il fit fusionner chouans et patriotes, en 1815, pour tomber sur les Prussiens du corps d'occupation qui le prenaient de trop haut. — Instant mélancolique, celui où il se rendit sans espoir à l'appel de la Duchesse de Berry, en 1832 : coffré au château d'Angers par la gendarmerie de Louis-Philippe, il y retrouvait ses habitudes, une illusion de jeunesse; libéré aussitôt, il dut sortir d'une prison par la porte, tout bourgeoisement, pour la première fois! Déchéance humiliante, qui signifiait clairement la consommation des temps héroïques et des aventures, le désarmement final dans le repos des vieux jours.

« Vous avez très bien fait de vous défendre contre un gouvernement oppresseur. » — Ce furent les premières paroles adressées par le Consul au partisan, dans leur dramatique entrevue. — Je ne sais si le lecteur ratifiera cette

opinion de Bonaparte, ni s'il donnera raison aux nombreux articles de la Déclaration des Droits qui justifiaient les Vendéens dans leur résistance à l'oppression. Avant de prendre parti, qu'il examine comme je viens de le faire, ces deux livres; qu'il compare ces deux figures typiques, Fouché, d'Andigné.

Il verra en raccourci la vie du duc d'Otrante et de ses pareils, entrant dans la Révolution comme dans une carrière lucrative, l'arrêtant quand ils en ont tiré « tous les avantages personnels qu'on en pouvait prétendre », comblés de biens et d'honneurs selon le monde, les pieds dans le sang innocent, la tête courbée devant tous les maîtres qui paient, pendant qu'ils paient, jusqu'à l'heure des trahisons opportunes.

Il verra en regard le général vendéen et ses frères d'armes, fermes dans leur foi, toujours prêts à renouveler sans illusion leurs sacrifices à une cause perdue, appauvris par leur dévoûment, négligés par leurs princes, froidement reçus à la Restauration, dans ces Tuileries où le duc d'Otrante tient le haut bout de la table. — Bref, le lecteur verra un lot de sordides coquins et une troupe de très braves gens.

Nous vivons, dit-on, en un temps où toutes les doctrines reçues font banqueroute dans le doute universel : les mots n'ont plus guère d'empire, les raisonnements théoriques ne décident plus de

nos opinions. Dans ce grand désarroi, beaucoup d'esprits distingués en arrivent à juger comme les simples; et ils mettent le bon droit du côté où ils voient le plus de braves gens. Si l'on adoptait ce critère historique, le choix serait aisé entre les d'Andigné et les Fouché; entre les hommes de principe dont les mâles vertus avaient fait cette France qu'ils voulaient maintenir, et les hommes de proie qui nous l'ont laissée défaite, débile, toujours exposée à l'une de ces deux calamités, la protection tyrannique de César, la menace navrante de l'étranger.

Juin 1901.

UN CADET DE GASCOGNE

BERNADOTTE

Le plus typique de toute la lignée, peut-être; le plus hâbleur, le plus finaud, le plus chanceux; crânement brave quand il le fallait, éloquent toujours, mais surtout mirifique administrateur de sa bravoure et de sa faconde; avisé guetteur d'occasions, capable de tout, même de faire le bien, même d'être sincère, lorsque le fond de son âme agitée s'échappait dans le flot des paroles; exemplaire de la race si complet qu'il reproduit sur une seule physionomie les traits saillants de vingt figures caractéristiques, Montluc et Cyrano, Henri IV et d'Artagnan, les représentants girondins de la première république et les ministres gascons de la troisième; tel fut, toujours pareil à lui-même dans les divers rôles de la prodigieuse comédie qu'il donna au monde,

l'homme qui s'appela successivement le sergent Belle-Jambe, le général Bernadotte, le prince de Ponte-Corvo, le prince royal Charles-Jean, le roi de Suède et Norvège Charles XIV, ex-jacobin mainteneur de la Sainte-Alliance, fondateur d'une dynastie solide et qui sera bientôt séculaire.

On conçoit que ce personnage savoureux tente les historiens. M. Christian Schefer l'étudiait naguère dans les documents suédois. M. Léonce Pingaud a puisé aux archives russes; il nous donne le portrait en pied, dans ce *Bernadotte* qui vient de paraître. Peut-être trouvera-t-on l'écrivain un peu sévère : il voit son modèle bien noir, tour à tour ou tout ensemble Iago et Scapin. Qui fut la dupe de Bernadotte le voulut bien, car son humeur et son histoire étaient peintes sur son visage; sur ce nez triomphal, noueux et crochu comme un sarment de vieille vigne béarnaise; sur cette toison qui s'ébouriffe sous le bicorne emplumé, encocardé, chapeau provoquant de l'avant à l'instar du nez dont il accompagne la pointe, prudent de l'arrière sur la nuque où il s'enfonce pour la protéger. Les lèvres minces retiennent un sourire, elles avertissent qu'il ne faut point s'en laisser imposer par cette face de matamore, par le regard étincelant de ces yeux de braise; ces yeux dont l'enthousiaste Corinne disait en 1813, dans une lettre écrite après son

départ de Suède : « C'est votre regard de feu qui est ma patrie! »

Un bel oiseau de proie, mais qui laisse une vague impression de caricature, si on le met en face du profil de l'aigle. Comparez l'esquisse fameuse où David fixa les traits du Bonaparte de 1797. C'est le moment de la première rencontre entre les deux hommes, à l'armée d'Italie. Les similitudes et les différences de leurs visages éclairent tous leurs rapports ultérieurs. Bernadotte s'estimait de tous points supérieur au chef qu'il singeait; durant vingt ans, sa vie ne fut qu'un long effort rageur pour rattraper l'avance du rival mieux loti. Frondeur et grognon, desservant et trahissant, le milan suit le vol de l'aigle, avec l'espoir constant de le dépasser, de le remplacer. Il happe les miettes, ne décolère pas quand l'autre avale les gros morceaux, et se persuade jusqu'au dernier jour qu'il héritera de l'Empire comme il avait hérité d'une fiancée abandonnée.

Elle joua le rôle de tampon entre ces adversaires qu'elle rapprochait. Le cas de Désirée Clary fournirait aux psychologues la matière d'un beau chapitre. On sait comment la promise de deux Bonaparte échut à Bernadotte. Joseph venait de s'engager avec elle, en 1794. Arrive le héros de Toulon : il se prend aux grâces piquantes de la petite brunette, décide son frère aîné à se rabattre

sur la sœur Julie, et conclut ses propres accordailles avec Désirée. Les événements le rappellent à Paris : Joséphine s'empare de lui, il se dégage brusquement du lien marseillais. L'année d'après, Bernadotte est présenté chez les Clary.

Le fourrier du Royal-Marine avait fait un joli chemin depuis le jour où on le jetait à la porte de cette maison, lorsqu'il y arrivait de Corse avec son billet de logement. En 1798, le général du Directoire revenait de son ambassade à Vienne, avantageux, très écouté des femmes, « sachant persuader jusqu'aux prêtres, de tous les hommes les plus difficiles à convaincre », dit un des panégyristes qu'il payait. Cet épouseur n'était pourtant qu'un pis-aller, un satellite de l'astre disparu : le destin ironique l'avait marqué pour être partout, sur les champs de bataille et jusqu'au foyer conjugal, la lune du soleil qui l'entraînait dans son orbite. — « Je consentis à l'épouser, confesse Désirée, lorsqu'on me dit qu'il était homme à tenir tête à Napoléon. »

Dans ce cœur de femme, gros de l'offense, gros de regrets — de regrets qui augmentent chaque jour avec la gloire de l'infidèle — un Racine eût découvert de singulières complications. Mme Bernadotte protège son mari contre les colères trop justifiées de l'Empereur ; et l'on sent que ce devoir lui est doux, parce qu'il lui donne l'occasion d'exercer un reste de pouvoir sur l'objet de ses

regrets. Elle conspire avec Joséphine, qu'elle déteste, pour amortir les coups, et aussi pour s'insinuer en tiers dans le ménage impérial. Le plus curieux, c'est que Napoléon paraît toujours embarrassé de ses remords envers la fiancée trahie, toujours vulnérable à la place où dort l'ancien souvenir du premier émoi d'amour. Lui si dur avec ses mauvais serviteurs, il ne se lasse pas de pardonner au mari de Désirée, perpétuellement surpris en flagrant délit d'insubordination et de traîtrise.

Hostile au 18 Brumaire, à demi impliqué dans la conspiration militaire de Rennes, Bernadotte se rallie de mauvaise grâce à l'Empire. Dans toutes les grandes journées, Austerlitz, Iéna, Eylau, il ne donne pas ou donne trop tard; la victoire ne se dessine jamais sur l'aile où commande cet envieux de la gloire du maître. Il ne travaille bien que seul, à ses pièces; par exemple dans ce gouvernement de Hanovre où il se montra, écrit d'Antraigues, « sévère, pillard et généreux ».

Chaque fois l'Empereur se fâche, se radoucit, fléchit : titres et dotations continuent à pleuvoir sur le réfractaire. Désirée agit, et son intercession est toujours efficace; d'autant plus, sans doute, que Napoléon ne peut l'attribuer à des sentiments très vifs pour l'homme qui lui a succédé sans le faire oublier. Ce n'est pas Mme Bernadotte qui écrira à son mari : « Ma patrie est

dans le feu de votre regard ». Loin de là; car elle se fit attendre dix-huit ans avant de le rejoindre en Suède. Il ne fallut rien moins que le mariage de leur fils pour qu'elle s'arrachât de son cher Paris. Elle continuait d'ailleurs d'y servir les intérêts de l'absent, jusque sous la Restauration, aussi sagement que le lui permettait sa petite tête frivole. — Tout ce côté d'intrigue féminine n'est pas le moins piquant dans l'histoire de Bernadotte. Mais nous chassons ici sur les domaines réservés de M. Frédéric Masson. Revenons à M. Léonce Pingaud.

Son récit fait très bien comprendre la crise de 1813, les angoisses et les irrésolutions de l'ex-maréchal de France qui devenait à son corps défendant un des généraux de la coalition.

En juin 1810, Bernadotte musait dans sa terre de La Grange la Prévôté, mécontent, attendant toujours le royaume que chaque maréchal attendait en ce temps-là. Mlle Lenormand lui avait tiré les cartes, et les cartes avaient prédit qu'il serait Roi. Précisément, les Suédois en cherchaient un : la Diète hésitait entre divers princes. Le lieutenant Mœrner arrive à Paris : de son propre chef, sans mandat, ce jeune officier fait à Bernadotte la plus inattendue des ouvertures. N'a-t-il pas donné à son fils le nom d'Oscar? Voilà une bonne raison, tout au moins un présage. — Ceci a l'air d'un conte de fées, et c'est de l'histoire; il n'y eut pas d'autre

préparation. Mais toute l'histoire n'était-elle pas alors un conte de fées? — L'Empereur, consulté, n'approuve ni ne désapprouve; il semble bien que Napoléon s'abstint dans cette grosse affaire avec une indifférence inexplicable.

Le candidat prend son parti, s'embarque à l'aventure, tombe à Stockholm comme un aérolithe; sa bonne mine et sa jactance subjuguent le peuple, la Diète, le vieux régent dont il devient le fils adoptif. Charles-Jean, prince royal, est bientôt le maître absolu de la politique suédoise. Il ne sait pas un mot de la langue : qu'importe? Il sait « électriser », comme il aime à le dire. La Constitution exige que le Roi soit luthérien : qu'à cela ne tienne, le Béarnais abjure comme avait fait l'autre. Il s'inventa même pour la circonstance une longue lignée d'ancêtres huguenots : imagination pure, M. Pingaud en administre la preuve.

Le prince royal devait concilier les exigences du puissant voisin russe et celles de Napoléon; tâche malaisée, car l'amitié de Tilsitt se refroidissait chaque jour. Quand Alquier, l'envoyé français, le presse trop fort, il se répand en discours plaintifs ou éclate en emportements colériques, plagiats des grandes scènes de tragédie dont il a été le spectateur à Saint-Cloud. A tout bout de champ, des mots qui sentent délicieusement leur Garonne : « Je répandrais volontiers

les dix-neuf vingtièmes de mon sang pour la Suède, mais le surplus sera toujours à la disposition de la France ». — Le jeu de bascule devient très difficile en 1812, impossible en 1813. Il faut choisir, courir sus à Napoléon avec l'Europe coalisée, ou se faire écraser en prenant le parti du vaincu. Le choix de Bernadotte lui est dicté par son espérance invétérée : la couronne impériale va tomber sur le sol français; qui la ramasserait, sinon lui? — Oui, mais de quel front la demandera-t-il à des compatriotes dont il aura versé le sang, en compagnie des Prussiens et des émigrés? Il se met en marche, à l'arrière-garde des alliés, inactif et récalcitrant, comme il l'était jadis dans les armées de l'Empereur.

A Leipzig, les circonstances lui forcent la main : il tire le canon sur ses anciens soldats. Son canon est moins bruyant que ses protestations; il en assourdit amis et ennemis; il n'agit que pour le bien de sa patrie, il veut la délivrer d'un tyran. Le Gascon en trouve parfois un autre qui lui donne la réplique. Un jour, il va sous la muraille de Stettin pour pratiquer le général Dufresse, un ex-Jacobin comme lui : la place le salue d'un boulet. Bernadotte envoie un parlementaire porter plainte. — « Simple affaire de police, répond cruellement Dufresse; on a signalé un déserteur, et la grand'garde a tiré. »

Il n'osa pas franchir la frontière de France

avec les alliés. Embusqué à Liège, il y attendait les événements, posait sa candidature, la recommandait à tous les patrons. Enfin, rongé d'impatience, Charles-Jean se décida à rejoindre dans Paris les Rois ses frères : sa stupéfaction fut sincère quand il s'aperçut que personne ne songeait à lui offrir le trône vacant de Napoléon. Ses seuls visiteurs furent un Tallien, un Barère, des épaves piteuses qui venaient mendier sa protection. Sur ces entrefaites, une révolte éclata en Norvège; craignant d'avoir lâché la proie pour l'ombre, le prince royal repartit en toute hâte et rentra fort déconfit dans ses États.

Cette expérience ne le guérit pas de ses illusions. Après les Cent Jours, il s'offre derechef aux vainqueurs et aux vaincus de Waterloo. Couronné roi de Suède en 1818, sous le nom de Charles XIV, il continue de regarder du côté de la France, il escompte à son profit chacune des conspirations qui menacent le régime de 1815. Au lendemain de la révolution de 1830, il s'étonne encore que les libéraux ne l'aient pas appelé; et pour se venger de sa déception, ce Roi légitime fait le renchéri vis-à-vis du Roi de Juillet. Comme le tsar Nicolas, comme Metternich, Bernadotte entend que Louis-Philippe se fasse pardonner ses origines et conquière son admission dans le concert européen.

On se divertira joyeusement à lire les citations

accumulées dans le livre de M. Pingaud. Celui qui se disait jadis « républicain dans les entrailles » — c'était sa formule favorite, — rend des points à ses confrères de la Sainte-Alliance pour la pureté des principes monarchiques et l'exécration de « l'utopie républicaine ». Je crois volontiers qu'il fut sincère dans l'un et l'autre rôle; ils le sont tous et toujours, dans son pays d'origine! Mais un tatouage dure plus qu'une conviction; la légende assure que le roi Charles XIV ne se fit jamais saigner, parce qu'il conservait sur le bras un bonnet phrygien avec la devise : « Mort aux Rois! »

En dépit des gestes louches et des grimaces bouffonnes, un trait de cette physionomie nous attache : le perpétuel retour vers la France d'une ambition qui avait ses racines dans le cœur. Souverain d'un pays qu'une grande histoire a fait illustre, devenu promptement populaire dans ce pays, Bernadotte eût troqué avec joie son royaume contre un petit fief en Languedoc : en 1814, il raccroche ses espérances déçues à la constitution de ce fief béarnais. — N'oublions pas, enfin, qu'il y eut une heure émouvante au soir de cette vie héroï-comique. Le roi Charles allait sur ses quatre-vingts ans, en 1840, lorsqu'on rapporta les cendres de Sainte-Hélène. Il avait bien haï Napoléon. Mais à la pensée que l'Empereur mort passait sous l'Arc de Triomphe, et qu'il n'était pas dans le cortège, lui, le maréchal d'Empire,

avec les derniers vétérans, le vieillard fut saisi d'un trouble douloureux : il pleura. On l'entendit murmurer : « Dire que j'ai été maréchal de France et que je ne suis plus que roi de Suède ! »

N'eût-il que ce mot à son actif, Bernadotte aurait droit à toutes les indulgences que la mère française réserve pour ses enfants gâtés, pour les cadets de Gascogne.

Juin 1901

UNE

CHARRETÉE RÉVOLUTIONNAIRE[1]

Comment les jeunes gens d'aujourd'hui se représentent-ils la Révolution? Je ne parle point ici des idées abstraites et complexes que peuvent s'en faire l'érudit, le philosophe, le politique; mais de cette image sensible, sommaire et linéaire, qui passe devant les yeux de l'esprit chaque fois que l'on prononce le nom d'une époque historique. Une suite d'images d'Épinal, fortement teintées, composées avec quelques scènes dramatiques et quelques personnages symboliques, n'est-ce point ainsi que se peignent dans la plupart des cerveaux les grandes phases de l'histoire?

Pour ceux avec qui j'entrai dans la vie, — quel

1. *Les Lettres d'une mère; Épisode de la Terreur*, par M. Victor de Marolles. — Paris, Perrin et Cie, 1 vol. in-8°, 1901.

que fût d'ailleurs leur sentiment intime, horreur ou enthousiasme, — ce mot : la Révolution, évoquait l'idée d'une France convulsée et délirante, brusquement changée dans les moindres cellules de son organisme. Jusque dans le train quotidien des plus humbles existences, tout avait dû être extraordinaire, monstrueux, héroïque; nos imaginations n'admettaient pas de taches grises sur ce fond d'un rouge sanglant. Lecteurs de Lamartine et de Michelet, des Mémoires royalistes ou des plaidoyers républicains, nous nous figurions des années uniformément épiques, durant lesquelles chaque Français était tout occupé de son rôle grandiose. Taine a réformé pour beaucoup d'intelligences le point de vue moral : il s'est efforcé de rapetisser les géants de la légende; mais, avec ses longues métaphores tirées de la zoologie, avec ses accumulations de petits faits révoltants, il a ravivé cette sensation de cauchemar et de perturbation apocalyptique.

Amplement informés comme nous le sommes aujourd'hui, il en faut rabattre de cet excès de généralisation. Les historiens, les romanciers, les dramaturges, — et quel historien ne devient pas un peu dramaturge, quand il touche à la Révolution? — nous font connaître la vie du passé comme la presse fait connaître aux étrangers la vie du temps présent. Le journal ne les entretient que de nos gens en vue et des accidents où la

curiosité s'attache. Quand l'étranger vient y regarder de plus près, il s'étonne de découvrir un vaste monde, qui est tout le monde, dont ses informateurs habituels ne lui ont jamais soufflé mot.

Ainsi de nous, lorsque le hasard nous apporte les témoignages de ceux qui n'avaient rien à dire, ou presque rien, pendant la Révolution; de ceux qui « ont vécu », comme Sieyès, mais de leur vie accoutumée; de ceux-là mêmes qui ont péri dans la tempête sans l'avoir vue venir, avec la stupeur de gens surpris par une catastrophe dont ils ne se rendent pas compte.

I

Tel fut le cas de Mme de Marolles et de son entourage. M. Victor de Marolles a réuni quelques lettres de son aïeule, quelques papiers de famille. Contribution modique à l'histoire révolutionnaire : il n'y faut chercher que des aperçus sur l'état des esprits pendant cette période. On peut dire des *Lettres d'une mère* ce que Sainte-Beuve disait des lettres de Mlle Aïssé : « Je ne les conseillerais pas aux fastueux qui ne se dressent que pour de grandes choses ». Ces bribes de documents appellent la collaboration du lecteur ; elles lui fournissent les têtes de chapitres d'un livre qu'il doit faire en les lisant; indices embryonnaires, mais assez certains pour qu'on puisse reconstituer avec leur secours un petit coin de notre vie provinciale, quelques types significatifs, une psychologie des comparses obscurs du grand drame.

Rappelez-vous un de ces tableautins de Boilly,

— intérieurs de famille, assemblées sur la place publique, — où des gens de condition moyenne vaquent tranquillement à leurs occupations. Supposez que les lambeaux de cette toile, lacérés à coups de piques et tachés de sang, aient été ramassés dans le greffe du tribunal révolutionnaire. C'est tout le livre de M. de Marolles.

Un dossier du terrible tribunal, conservé aux Archives nationales, permet de reconstruire la petite société dont Coulommiers était le centre en l'an de grâce 1789. On n'en retrouverait plus l'équivalent aussi près de Paris; mais elle ne différait guère, semble-t-il, de la société qui gravite de nos jours autour du chef-lieu d'arrondissement, dans un département éloigné. Si quelque grand seigneur menait dans ce canton de la Brie l'existence somptueuse de l'ancien régime, nos documents l'ignorent. Ils ne nous laissent voir qu'un monde paisible et modeste, répandu pendant la belle saison dans les gentilhommières des alentours, rassemblé l'hiver dans les maisons de la ville. La petite noblesse y confinait à la bourgeoisie aisée.

Rien, dans la structure sociale de ce monde, ne justifiait l'idée fausse que l'on se fait de la France d'alors, quand on l'imagine symétriquement étagée, séparée en castes tranchées, impénétrables les unes aux autres. Ce préjugé nous vient sans doute des historiens qui ont trop exclu-

sivement concentré leur attention sur l'empyrée de Versailles, et aussi de la nécessité politique qui fit reparaître entre les trois ordres, aux premiers jours de la Constituante, des distinctions formelles en train de s'effacer dans la pratique journalière.

A la fin du XVIIIe siècle, la pénétration entre les classes était constante; les vieilles cloisons cédaient sous la poussée des mœurs, l'instinct de sociabilité, le pouvoir grandissant de l'argent. Un bourgeois bien étoffé, pourvu de quelque épargne, achetait une charge et un fief noble dont il prenait le nom; ces acquisitions ne lui donnaient pas *la qualité*, comme on disait alors, mais elles le faisaient participer aux droits de la classe privilégiée. Les charges à l'encan étaient innombrables : offices de judicature et d'administration, places honoraires dans la maison du roi et dans celles des princes. Il y avait six mille charges de secrétaires du roi qui conféraient la noblesse. En 1789, lorsque les assemblées provinciales nommèrent leurs députés aux États-Généraux, le nombre des anoblis par les charges y dépassait de beaucoup celui des nobles de race et même des anoblis pour services militaires.

En dehors de cette accession légale aux privilèges du premier ordre, la fusion des classes s'accomplissait insensiblement, dans les cercles provinciaux, par la communauté des intérêts et des

plaisirs. Les fortunes ascendantes y luttaient d'abord contre la résistance des anciennes vanités; celles-là imposaient bientôt à celles-ci le pacte éternel que l'orgueil fait avec l'argent. Si l'on en juge par les lettres de Mme de Marolles, par le détail des occupations et des divertissements dans le *Journal* de M. Aubert de Fleigny, les relations sociales des honnêtes gens de Coulommiers devaient être à peu de chose près sur le pied où nous les voyons aujourd'hui.

On peut évaluer la fortune des principales familles d'après l'état des *contributions patriotiques*, cet emprunt déguisé qu'un décret de l'Assemblée nationale avait fixé au quart du revenu déclaré. Fortune modeste, même si l'on fait la part des dissimulations possibles; elle oscillait entre deux et six mille livres de rente. Ce dernier chiffre n'est dépassé que par deux négociants, MM. des Escoutes. Viennent ensuite un receveur des finances, des chevaliers de Saint-Louis, des écuyers, des avocats au Parlement, un secrétaire du roi, deux gentilshommes servants de la Reine, pêle-mêle avec les bourgeois de la ville et rapprochés de ceux-ci par l'égalité des biens.

Il y avait deux sociétés, sans doute, — on les retrouverait de nos jours dans chaque petite ville, — mais qui voisinaient, avec des points de contact et des fissures. Tout ce monde vivait simplement, s'amusait à peu de frais. Les officiers

de la garnison mettaient de l'animation dans les parties. Il semble que le boute-en-train de Coulommiers fût M. Huvier des Fontenelles, jeune homme qui « sacrifiait aux Muses », surtout aux Muses érotiques : ce disciple de Dorat et du chevalier de Cubières tournait galamment le vers; il faisait l'épithalame pour les mariages, le couplet polisson pour les rendez-vous de chasseurs.

Les Quatre-Solz jouissaient d'une considération particulière, dans ce pays où ils avaient acquis la seigneurie de Marolles. Famille parlementaire au siècle précédent, les Quatre-Solz donnèrent plusieurs officiers aux armées de Louis XV. Michel de Marolles, qui avait servi aux mousquetaires pendant la guerre de Sept-Ans, épousa Mlle de Barentin, petite-cousine du garde des sceaux de Louis XVI. Nonobstant cette haute alliance, rien ne sentait l'air de la Cour, ni même l'air de Paris, chez ces braves gentilshommes briards, contents de primer dans les réunions de Coulommiers. Comme leurs voisins, les Marolles s'occupaient de la gestion de leurs terres, et ils élevaient des enfants pour le service du Roi. Ils en avaient trois, dont un atteignait l'âge d'homme en 1789.

Si cette année fut marquée par des événements considérables, il ne paraît guère qu'on s'en soit ému dans la société dont nous parlons. Attachée à la vieille monarchie, elle voyait avec défiance ces nouveautés dont les Parisiens faisaient si

grand bruit; elle en prenait peu de souci. Chacun n'a-t-il pas ses petites affaires, plus pressantes que celles de l'État? M. Huvier des Fontenelles continuait de rimer ses vers galants. Aujourd'hui même, en dépit de la diffusion des journaux qui forcent l'attention la plus rebelle, une cuirasse d'indifférence défend certains cercles de province contre les agitations politiques. Combien plus épaisse elle devait être à cette époque! Un exemplaire de la gazette était une rareté, l'habitude n'avait pas dressé les esprits à une perpétuelle immixtion dans la chose publique.

Je ne sais si je m'abuse; mais, pour nous qui regardons ces gens insouciants avec la connaissance de leur lendemain, il y a un intérêt tragique dans le spectacle de leurs vies dépourvues d'intérêt. La Révolution fond sur eux, et ils ne la voient pas; la Terreur est là, derrière la porte, prête à semer l'épouvante dans la réunion joyeuse; elle va entrer, et nul ne l'entend venir.

Ils eussent peut-être échappé jusqu'au bout à ses griffes et achevé sans mésaventure leurs paisibles destinées, s'il n'y avait eu un loup dans la bergerie. C'était le citoyen Le Roy, futur juré au tribunal révolutionnaire. Il signait : Le Roy de Montflobert, officier de Mgr le duc d'Orléans. M. Wallon lui donne même le titre de marquis, mais on ne voit pas qu'il l'ait pris à Coulommiers. Il allait d'ailleurs échanger toutes ces qualifications

contre le surnom patriotique de *Dix-Août*. C'est le type accompli du jacobin de province. Affilié au club de Paris, il en apporte les passions et la faconde dans sa petite ville. Aigri, envieux, sournois, il prépare lentement sa vengeance contre la société royaliste qui lui a battu froid, sans doute parce qu'il appartenait au monde suspect du Palais-Royal. Dans Coulommiers, Le Roy est à lui tout seul la Révolution.

Plus on lit les documents provinciaux, plus on s'aperçoit qu'il en fut partout ainsi : dans chaque bourgade, dans chaque commune, un seul homme a donné le branle à la Révolution; il l'a commencée pour venger quelque blessure secrète, quelque intérêt lésé; il l'a poussée aux pires excès pour contenter son ambition. Et cet homme n'est jamais mort.

Quiconque est familier avec la vie rurale connaît Le Roy de Montflobert : le vieux jacobin a traversé tous les régimes, embusqué dans la commune, aux abords de la mairie, qu'il guette. Tapi dans l'ombre aux jours tranquilles, il surgit aux heures troubles, se saisit du pouvoir local, terrorise les victimes qu'il a marquées; toujours redoutable et supérieur à ses légers adversaires par l'absence de scrupules, la suite dans son dessein, la méchanceté froide, la passion de dominer qui est le mobile de chacun de ses actes. Pour la satisfaire, il obéit passivement à ses suzerains,

les jacobins des grands centres et de la capitale. Il connaît la force de l'association, il est le seul Français qui ait encore le sens de l'autorité; disons mieux, le sens et le goût de la féodalité. Il a rétabli à son profit, sous d'autres formes, cette féodalité tyrannique et rapace dont l'odieux souvenir, exploité par lui, l'a si bien servi pour en fonder une nouvelle.

Celui qui opérait à Coulommiers savait déjà toutes les rubriques du métier. Il attisa les petites rancunes entre les deux sociétés, se créa des partisans, les introduisit dans le conseil de la commune; il en fit patiemment le siège et fut élu maire au mois de novembre 1790. Une fois installé dans ce fort, il entama la lutte contre le curé constitutionnel, M. Le Bas.

Voici encore un fait qui dérange beaucoup d'idées reçues : ce curé assermenté faisait bon ménage avec ses paroissiens, pourtant très fervents. La population de Coulommiers demeura fidèlement attachée à sa religion. Au plus fort de la Terreur, les pratiques pieuses étaient très suivies, les cérémonies du culte célébrées avec éclat. En juin 1793, « la procession de la Fête-Dieu se fait avec une pompe et un déploiement extraordinaires dans la circonstance critique où nous nous trouvons ». Les corps constitués, la municipalité, le tribunal y assistent. Quand les briseurs de croix vinrent travailler dans la ville, ils furent battus

et chassés par les femmes d'une confrérie qui s'appelaient les Saintes-Femmes. Ces émeutes religieuses méritèrent à la contrée le nom de Petite Vendée. Cependant, la piété des Saintes-Femmes s'accommodait fort bien d'un prêtre *jureur*, en communion de sentiments avec ses ouailles. Il y avait dans le voisinage deux prêtres réfractaires, l'abbé Leuillot et l'abbé Cagnyé : ce dernier donnait des leçons aux enfants de Mme de Marolles. Le prêtre jureur et les deux réfractaires devaient aller à l'échafaud dans la même charrette.

Retournons en arrière. L'église paroissiale servait alors aux assemblées communales. Le maire Le Roy disputait au curé Le Bas la chaire de cette église, seule tribune d'où il pût épancher son éloquence aux jours des cérémonies civiques. Il parla du haut de cette chaire à la bénédiction du drapeau des gardes nationales, il y prononça l'éloge funèbre de Mirabeau, en avril 1791. Il y fit applaudir des prosopopées dans ce goût : « Généreux citoyens qui avez secoué les préjugés, comme le lion endormi, à son réveil, secoue la goutte de rosée tombée sur sa crinière, vous répéterez sans cesse à votre postérité naissante : liberté, égalité, ou la mort ! » Un jour, Le Roy s'avisa d'une de ces bonnes idées qui tracassent les curés, même constitutionnels : il institua un concours où les enfants du catéchisme réciteraient la Déclaration des Droits de l'homme. Décidément,

ce jacobin ne laissait rien à inventer aux autres. Le curé se fâcha, sortit de l'église avec tout son monde; le maire dut descendre de la chaire, on lui signifia de n'y plus remonter. Ce jour-là, Le Bas fut marqué pour la guillotine.

Cependant les événements marchaient. L'aîné des fils de Mme de Marolles, Charles-Nicolas, avait reçu son brevet d'officier en avril 1791. Prêterait-il le nouveau serment? Rejoindrait-il les camarades qui l'avaient précédé à l'armée de Condé? Grave question : les perplexités du jeune homme et de sa mère apparaissent dans leurs lettres au bon abbé Cagnyé. Où était le devoir? Où étaient aussi l'intérêt bien entendu et la sécurité? C'est surtout, il faut l'avouer, de ce dernier point de vue que les consultants envisagent le dilemme. Ils ne sont pas des héros cornéliens, ils ne fardent pas la vérité de leurs sentiments; et leurs dépositions ont d'autant plus de prix pour l'historien qu'ils appartiennent à l'humanité moyenne.

Voilà donc le cas de conscience de l'émigration posé dans une jeune âme, comme il a dû se poser dans des milliers d'autres. On peut douter qu'il ait beaucoup inquiété les courtisans de Versailles, les familiers des princes qui gagnaient la frontière avec Calonne : ceux-là durent prendre leur parti sans combat intérieur; la vivacité de leur ressentiment, la vue plus nette des dangers qui menaçaient le roi, l'entraînement du milieu et peut-

être aussi des calculs ambitieux, tout contre-balançait leurs scrupules, si toutefois ils en eurent. Le jeune de Marolles et ses pareils étaient voués par leur condition au conflit des sentiments contraires. Vivant plus près du peuple et de la terre, ils y étaient mieux enracinés que les grands; ils avaient moins à perdre dans la Révolution, moins à espérer d'un revirement politique; sujets fidèles, mais sans attaches d'habitude à la personne royale, ils ne fondaient pas leur avenir sur la faveur, et leur éloignement de la Cour les laissait au point où l'on aperçoit la nation sous le prince. Ils recevaient de leurs conseillers naturels des avis contradictoires : les oncles de Charles de Marolles le poussaient à émigrer; son père s'y opposait vivement, on comprendra tout à l'heure pourquoi. Sa mère était aussi perplexe que lui.

Ces tiraillements douloureux ont dû se reproduire dans la plupart des familles provinciales. Nous voyons ici que le cas de conscience s'y est posé, qu'il a été résolu différemment par des cœurs également bien placés. C'en est assez pour nous mettre en garde contre les sentences faciles, rendues à la légère par des moralistes qui jugent le passé avec nos idées profondément modifiées.

Un hasard favorable sortit les Marolles d'embarras : l'insurrection de Saint-Domingue venait d'éclater, le régiment de Béarn partait pour la réprimer; notre jeune officier sollicita et obtint

une lieutenance dans cette troupe. Mme de Marolles accueillit avec joie une solution qui désarmait les critiques et mettait d'accord toute la famille : son fils allait à un devoir très clair, il n'aurait à combattre ni son pays, ni ses amis de Coblentz. Elle en fut si heureuse, qu'elle passa condamnation sur les dangers de cette campagne lointaine, sur le chagrin d'une longue séparation. La pauvre mère ne pouvait pas prévoir qu'un choix si sage serait la cause de leur perte à tous deux, et qu'elle regretterait bientôt de n'avoir pas poussé son enfant dans l'émigration.

Sa correspondance avec l'absent a fourni la matière et le titre de ces *Lettres d'une mère*. Elles n'enrichiront pas le genre épistolaire; elles ne brillent ni par la force des pensées, ni par l'agrément du tour. La bonne dame n'a d'autre souci que de verser tout son cœur maternel sur ce papier, qui l'ira porter si loin, par delà l'Océan. C'est la lettre quelconque de toutes les mamans; ce n'est rien, cela ne dit rien, et c'est charmant de simplicité, de sincérité dans le détail.

II

Les lettres sont datées de Paris. M. de Marolles vient d'être élu membre de l'Assemblée Législative. Le ménage s'est installé dans un modeste logis, à l'angle de la rue de Verneuil et de la rue du Bac. Mme de Marolles personnifie de tout point « la femme du député », étrangère dans ce Paris où le devoir l'a exilée, y connaissant peu de monde et toute aux regrets de son cher foyer provincial. La vente de son bon petit cheval Vigoureux à l'abbé Cagnyé, qui le soignera bien, l'occupe plus que les débats de l'Assemblée, où elle n'a pas mis les pieds. Les nouvelles de Coulommiers tiennent la plus large place dans la correspondance. Le sûr instinct de la femme lui dit que toute cette politique ne rapportera que des mécomptes, et qu'il y aurait sagesse autant que plaisir à retourner tranquillement chez soi.

Sa vie à Paris, telle qu'elle la décrit à son fils, est toute recluse, commandée par une sévère économie. Elle dit le prix des denrées, ses promenades dans les rues où elle se divertit fort, mais avec grande crainte de se crotter; aussi sort-elle « en souliers, bas noirs et même jupon; je n'oserais sûrement pas aller comme cela à Coulommiers, mais ici personne ne me reconnaîtra ». Paris n'a qu'un avantage, la facilité d'y trouver des maîtres pour Stanislas, le fils cadet : elle se loue d'avoir mis la main sur « un petit abbé qui montre le latin à six livres par mois de trente leçons ». Et tout cela n'a d'autre intérêt, je le veux bien, que de nous faire pénétrer dans l'intimité d'honnêtes gens, aimables par la simplicité des mœurs, par la droiture du cœur; et tout cela prend un intérêt poignant, quand on voit derrière ces honnêtes gens, tout proche et qui déjà les frôle, le couperet sanglant de la guillotine.

Les affaires publiques apparaissent au second plan de la correspondance. Mme de Marolles en a quelques échos par des amis, rarement par son époux : ce législateur revient tard, le soir. — « Votre papa rentre à dix heures... » — Il est tout occupé de ses comités et un peu en garde, semble-t-il, contre les personnes contredisantes qui n'ont pas une foi absolue dans ses lumières, dans la sublimité de son rôle. Sa femme le respecte et voit d'abord par ses yeux; peu à peu, des doutes

timides se font jour; à défaut de finesse elle a du bon sens, on la devine plus en défiance qu'elle ne veut le dire contre l'optimisme où nage son parlementaire de mari.

L'ancien mousquetaire avait donné dans les opinions des philosophes. Nourri de l'Encyclopédie, il fut de ces hommes vertueux et sensibles qui saluèrent en 1789 l'aube du règne de la raison. Ses concitoyens le firent président du conseil de district, puis ils l'envoyèrent à la Législative. Constitutionnel déclaré, il y siégea dans le Centre, — on disait alors dans le *ventre*. N'était-ce pas son collègue Vaublanc qui proféra un jour cette phrase d'un creux si réjouissant : « La Constitution ne peut se sauver que par la Constitution »? M. de Marolles l'eût dite, elle résumait toute sa politique. Royaliste de cœur, mais infatué de son importance législative, jugeant les Jacobins trop ardents et les Feuillants trop tièdes, il en voulait au roi Louis XVI de mal seconder les efforts des constitutionnels, remparts et futurs sauveurs de la chose publique. Les lettres de la mère à son fils, durant cette année décisive qui va de septembre 1791 à septembre 1792, décèlent les fluctuations de l'opinion dans les cercles nobiliaires qui touchaient aux législateurs. Mieux que tous les commentaires, quelques extraits feront apparaître leurs illusions, leur craintes, leurs espérances.

Septembre 1791. — Les Jacobins toujours dominants jettent une méfiance dont une grande Assemblée devrait être préservée. Ils vont encore tourner contre les émigrés, contre les prêtres. *On* prétend ici qu'agir ainsi est de la dignité. J'en parle peu, car *on* se fâche; tout en désapprouvant le parti jacobin, peu s'en faut qu'*on* en adopte les sentiments, et toujours bien persuadé que tout ira jusqu'à la fin le mieux du monde. Je le désire.

Octobre 1791. — Au curé Leuillot. — M. de Marolles supporte ses fatigues avec courage et espère toujours plaider la bonne cause. Tout le courroux universel ne l'effarouche pas; il croit toujours que les choses prendront une bonne tournure et que l'on viendra à bout de mater les fougueux, Brissot, Fauchet, etc.

Décembre 1791. — Votre papa toujours exact à son poste : je ne sais que par les autres les vacarmes de l'Assemblée. On peut dire qu'elle va de mal en pis. Mon frère a voulu en causer avec votre papa, mais on ne peut aller loin. Son comité l'occupe beaucoup. Lui seul voit déjà nos paysans travestis en philosophes; ce n'est assurément pas à désirer.

Janvier 1792. — On court toujours *là-bas* (en émigration)... On sait qu'ils ont la bonne volonté de remettre tout en France sur le bon pied; reste à savoir qui sera le plus fort. C'est encore avis différent. Vous savez celui de votre papa, il est toujours le même. Il est depuis quinze jours plus content de la majorité de ses associés. Les f. B. perdent. Quel bonheur s'ils perdaient tout à fait!

Février 1792. — Au curé Leuillot. — Il faut du courage pour soutenir les événements qui se préparent, les ennemis sont bien acharnés l'un contre l'autre. Mon mari n'en a que plus d'ardeur; sans vouloir être d'aucun club, il va être de celui de coalition qui se trouve au point milieu de ceux Jacobins et Feuillants... Il faut nécessairement des têtes froides et sensées pour les metttre tous deux à la

raison. Tous deux en sens contraire ne valent rien. Il attend des merveilles de ce tiers qui deviendra majorité; elle a bien de la peine à se former en noyau, il vaut mieux tard que jamais.

Mars 1792. — La guerre civile dépeuple le Midi de la France; la guerre ne tardera pas à se déclarer du côté des puissances. Votre papa voit pourtant toujours de même. M. Detré, cordon rouge et député, est aussi tranquille sur les événements, les voyant sortir de la même source et non par la faute de l'Assemblée, mais du pouvoir exécutif, qui, agissant en sens contraire, cause nos maux. Les changements de tous les ministres leur donnent espoir que cela changera : ils les ont suivant leur goût. (Ministère Roland.) Votre papa donne la préférence aux fous des Jacobins, et en élaguant, comme vous croyez bien, les vrais enragés, il n'approuve pas du tout les Feuillants. Il y a vraiment trois cents membres du milieu qui deviennent, dit-on, majorité. Ceux-là ne font pas grand bruit, mais sont très utiles en ce qu'ils calment la fougue des deux partis.

Mai 1792. — On ne peut pas se faire une idée de ce qui se passera d'ici à deux ou trois mois. Si la rage des émigrés éclate, ils nous écraseront. Les Parisiens sont bien décidés à faire belle résistance à l'avance, près d'être chassés de l'Assemblée. Rentrons chez nous sains et saufs, voilà ce qu'il peut arriver de moins malheureux. Votre respectable père persiste toujours à croire que la Constitution doit résister à tout. Ce serait le troubler dans ses jouissances que de le contrarier en lui prouvant le contraire. Je ne lui en dis plus mot.

Même mois. — Nous touchons à la crise : il y a longtemps qu'on l'annonce, mais un peu de fermentation, des propos, font croire qu'elle s'achemine. Jusqu'ici, l'Assemblée s'occupe, peut-être un peu tard, de dénonciations, elle se met en garde; sa ruine est sans doute

décidée... (par la Cour, dans la pensée de Mme de Marolles). Je m'abonne donc à être renvoyée comme gens de la noce. C'est un peu humiliant, mais, comme je n'en ai jamais douté, mon parti est pris : j'irai retrouver mon cher Marolles.

Juillet 1792. — Admirez le courage héroïque du roi. Il n'est vraiment grand que de ce jour (le 20 juin)... Cette crise est violente, elle ne l'est pas moins pour nos émigrés, qui ne se soutiennent qu'à l'ombre de chimères.

Septembre 1792. — L'affaire du 10 (août) a fait une explosion qui fait avancer les choses. Elle a été mal combinée de la part de la Cour et mal exécutée, parce qu'on n'était pas assez sûr de la garde nationale qu'on employait... Il est bien prouvé que l'Assemblée devait sauter. Le peuple, irrité de la trahison, s'est porté à des violences affreuses depuis... Ce complot de la Cour avait eu lieu parce qu'elle était informée que les faubourgs devaient venir faire une pétition au roi pour qu'il lève le véto des prêtres.

Même mois. — Cette Assemblée n'ayant pas assez de pouvoir pour prononcer un point aussi grave (la déchéance du roi), je trouve qu'elle s'en est tirée avec esprit. Elle s'est contentée de suspendre le roi et de le loger au Temple avec la famille royale, complètement en prison, mais bien en sûreté, ne voulant lui faire aucun mal. Qu'il est à plaindre!.. Ceux des Suisses et des gardes qui sont restés en ont trop dit pour ne pas le trouver coupable malgré soi. Cette pensée me fâche, moi qui l'aimais, mais je ne puis me refuser à l'évidence... Comme j'ai tant discuté le pour et le contre, je ne sais pas sous quel règne nous serons le plus heureux. Quant à moi personnellement, on annonce une proscription si réelle pour les députés de cette législation, que je ne puis désirer voir entrer ici le roi de Prusse. Je plains le sort des émigrés, dont les biens vont être vendus s'ils ne se

dépêchent d'arriver. Mais, s'ils arrivent, ce sera le nôtre qui répondra : l'alternative est dure. En attendant, nous allons nous en aller à Marolles, bien tranquillement en famille, y passer notre hiver, sans voir un chat, car on nous boude fort à Coulommiers.

On excusera ces citations qui s'éclairent par leur rapprochement. Mme de Marolles n'y dit pas toute sa pensée, dont elle n'est pas très sûre elle-même, et que l'inexpérience de sa plume sert parfois assez mal. Elle nous renseigne néanmoins sur deux ou trois points obscurs, qui ont leur importance pour l'histoire d'une fraction de notre société durant l'agonie du pouvoir royal. Les projets, les chances de l'émigration et de ses appuis européens, cette hantise domine toutes les autres; on y pense toujours, alors même qu'on n'en parle qu'à mots couverts. Comme le jeune Charles, lorsqu'il faillit émigrer, sa mère et ses proches, à l'exception du père, paraissent ballottés entre deux sentiments : — une secrète complicité du cœur avec ces amis naturels, restaurateurs probables de l'ordre ancien, une communauté d'attachements et d'aspirations avec eux; — la crainte de leurs succès et de leurs excès possibles, d'autre part, crainte d'autant plus vive qu'on a déjà trempé le petit doigt dans l'œuvre révolutionnaire, qu'on est, malgré tout, Madame la Députée, et qu'il sera humiliant de se voir jetée à la porte par les revenants de Coblentz. Tantôt

on raille leurs « chimères », on se montre sceptique sur leurs ressources militaires; tantôt on les attend avec angoisse, ils vont tout dévorer, tout anéantir dans « leur rage ». Songeons à la multitude de gens qui pensaient comme Mme de Marolles, au-dessous d'elle, avec moins de ménagements intimes pour ces émigrés si menaçants; leur préoccupation constante explique bien des choses, et tout d'abord les dispositions que nous surprenons dans ces lettres à l'égard du roi, de la Cour.

On en a vu le mélange : une habitude de respect et d'obéissance, un reste de tendresse, de la pitié; mais aussi des critiques chaque jour plus vives, un agacement de ce milieu légiférant contre les résistances de l'exécutif, qui sont « la cause de nos maux »; des soupçons graves, enfin. Dans le monde même de Mme de Marolles, on croit au « complot » du Château pour la journée du Dix-Août. Elle est bien remarquable, cette rapide fortune de la légende calomnieuse, ancrée jusque dans les esprits qui auraient souhaité de pouvoir la démentir; bien significative, cette persuasion tenace qu'on médite aux Tuileries la perte de l'Assemblée, la « trahison »; — le mot y est. Que devait donc croire et penser le peuple, alors que l'on s'exprimait ainsi chez MM. de Marolles? Étranges malentendus des révolutions! Si ces cœurs séparés avaient pu se pénétrer

mutuellement, l'entente eût été parfaite entre le pauvre roi et les personnes qui sentaient comme Mme de Marolles : vis-à-vis des émigrés, des Puissances, de la Constitution, il semble bien que l'âme incertaine de Louis XVI ait passé par tous les revirements, par toutes les velléités contradictoires dont témoigne notre correspondance.

Nous ne saurions trop déplorer qu'elle soit si réservée au sujet de M. de Marolles. Quelques touches de plus, et le portrait du législateur se dresserait en pied, pour notre plus grande joie. On l'achèverait aisément en regardant ses pareils, nombreux et immuables dans le type qu'il inaugurait. Ce Marolles offre un très beau cas d'une infirmité contagieuse dans les assemblées, et qu'on pourrait appeler la cécité parlementaire.

Il descend un instant, inutile et les yeux bandés, dans l'abîme où s'écroule un monde; et l'ingénu croit que les destins de ce monde sont forgés dans les comités où il paperasse, dans les conciliabules où il pérore. La foudre sillonne le ciel en tous sens, et il se flatte de la capter en agitant le papier constitutionnel où l'encre n'a pas encore séché. Il a le fétichisme de sa constitution mort-née, qu'un Danton va broyer demain sous ses bottes : chef-d'œuvre admirable pour les philosophes comme Marolles, parce que la raison pure l'a dicté; chiffon inexistant pour le peuple, puisqu'il est d'hier, sans prises séculaires sur les imaginations,

sans apostilles vénérables des vieux morts. Tout s'effondre autour de notre homme, et il cherche imperturbablement « le point milieu », sa quadrature du cercle; il attend cette majorité qui doit toujours se former la semaine prochaine, avec le tiers-parti, en pivotant sagement sur le centre, et qui rétablira tout!

L'infaillible Constitution fait une large place au roi; lui disparu, elle serait lettre morte. Royaliste d'instinct et de tradition, Marolles l'entend bien ainsi, à la condition que le monarque reste dans les lisières qu'il lui a tressées. Sa bonne foi est indéniable. Et ce disciple des philosophes, qui a lu l'histoire, ne s'est pas demandé une seule fois s'il était possible de faire, devant le peuple soulevé, un roi constitutionnel avec le roi absolu de la veille. Il n'a pas compris que son roi transformé était mort avant d'avoir vécu.

Marolles a vu le retour de Varennes, et il a pu croire que ce prisonnier humilié gardait encore une parcelle de l'autorité souveraine! Il a vu Roland, le ministre selon son cœur, souffleter aux Tuileries l'héritier de Louis XIV avec la lettre insolente dictée par Mme Roland : « Sire, l'état actuel de la France ne peut subsister longtemps... » et il a espéré que le prestige royal survivrait à ce soufflet de l'implacable femme! Il a vu, au 20 juin, le bonnet rouge sur la tête de son mannequin constitutionnel, et il ne s'est pas

dit qu'autant valait couper tout de suite cette tête, à jamais découronnée! Étonnant philosophe! Même après le Dix-Août, tout peut encore s'arranger avec la Constitution, avec une bonne majorité au centre... C'est la conviction qu'ils porteront jusque sur l'échafaud, ces inventeurs maniaques d'ingénieux mécanismes qui ne fonctionnent jamais, ces victimes de l'idée fixe, victimes aussi de leur infinie suffisance.

Les naufragés de la politique rentrèrent au port, dans ce cher Marolles où la bonne mère eut bientôt la joie de recevoir son fils aîné, revenu de Saint-Domingue. Le monde royaliste de Coulommiers boudait l'ancien législateur, suspect de jacobinisme; on lui tenait rigueur de son « ralliement » à la Constitution, dit spirituellement l'éditeur des *Lettres*. N'importe, ils allaient enfin vivre heureux et tranquilles, pensait Mme de Marolles. Son rêve ne paraissait pas irréalisable, dans ce district relativement paisible de la Brie. On a un journal sommaire des événements locaux, rédigé par M. Aubert de Fleigny durant l'année 1793 : en dehors des réquisitions pour les subsistances, qui furent là comme partout une cause de gêne et de désordre, ces événements sont une gelée sur les vignes, la reprise des assemblées mondaines chez Mlles de Mauroy, le concert instrumental qui réunit les amateurs chez l'un d'entre eux tous les jeudis, les danses autour de l'Arbre

de la Liberté : M. de la Plumasserie, président de la municipalité, et M. Galette-Renard, commandant de la garde nationale, mènent la contredanse avec les dames de la meilleure société. Le journal ne contient pas une ligne qui ait trait à l'exécution du roi.

Tandis qu'on dansait à Coulommiers, une haine veillait à Paris, guettant le moment propice pour se satisfaire. Le Roy de Montflobert, qu'il faut appeler désormais *Dix-Août*, — nous possédons son acte de « débaptisation civique », en date du 20 frimaire, — s'était fait agréer par Fouquier-Tinville comme juré au tribunal révolutionnaire. Il tendait patiemment ses filets autour de ses anciens administrés. Le 10 octobre au soir, un détachement de hussards de la Mort envahissait le château de Marolles. Un commissaire du Comité de Salut Public signifia son mandat d'arrêt au maître du logis, à la femme Quatre-Solz et au fils aîné. Le même convoi emmena à Paris toute une fournée, le curé Le Bas, l'abbé Leuillot, l'abbé Cagnyé, M. Aubert de Fleigny, d'autres encore.

L'ex-législateur fut aussitôt mis hors de cause. Le pauvre homme revint défendre devant le tribunal sa femme et son fils, — « ce fils qu'un père citoyen vous redemande pour l'offrir encore à la République. Les fiers accents de Rome et de Lacédémone retentissent encore dans son âme qui repousse et détestera toujours les vils complots

des esclaves. Dès sa plus tendre enfance, je l'ai dédié à la vertu et consacré à la liberté... » — Cette éloquence civique ne toucha pas les jurés. Les seuls chefs d'accusation contre la citoyenne Quatre-Solz et l'officier du Royal-Béarn étaient les fragments de la correspondance que j'ai cités : vœux anti-patriotiques, connivence avec les émigrés, éloges prodigués à Capet. On a lu plus haut les phrases particulièrement incriminées : elles auraient justifié tout aussi bien, au jour d'une réaction royaliste, des poursuites pour crime de lèse-majesté. Il y avait en outre au dossier une chanson séditieuse de M. Huvier des Fontenelles, saisie chez les Marolles, et une pièce chiffrée : c'était, dit M. Wallon, une histoire de Frédégonde !

Le 29 novembre-9 frimaire, les accusés comparurent devant le Tribunal : sommairement interrogés, ils protestèrent de leur civisme. Humiliation inutile : les jugements du président Herman étaient libellés d'avance. L'extrait de celui-ci est d'une concision effroyable; il mentionne la condamnation à mort de « Le Bas *et autres* » : — neuf victimes qu'on remit au lendemain, l'audience ayant fini tard ce jour-là, et qui montèrent le 10 frimaire dans deux charrettes. Il fallut séparer de force la mère et le fils, étroitement embrassés, disent les *Mémoires de Sanson*. On sait que cet ouvrage est très suspect, pour ne pas dire apo-

cryphe : mais nous n'avons pas besoin du récit dramatique attribué au bourreau pour nous représenter le désespoir de la malheureuse.

Quelques semaines plus tard, *Dix-Août* fit une autre coupe sombre parmi les habitants de Coulommiers. Il en avait marqué cent cinquante, paraît-il : avant qu'il n'eût son compte, le 9 Thermidor arriva. Ce fut au tour du coquin de comparaître, avec ses complices et son chef de file Fouquier-Tinville, devant le tribunal où il avait siégé. Le Roy de Montflobert *Dix-Août* se défendit bien, avec le courage du fanatisme ; il mourut sans défaillance, en se vantant d'avoir sauvé la République.

M. Victor de Marolles a été bien inspiré de ressusciter pour nous ces ombres. Elles sont très pâles, je l'ai dit, et les choses ordinaires qu'elles bégayent paraissent d'abord indifférentes. Mais, pour peu qu'on y regarde de plus près, elles s'éclairent au fond de la scène, elles nous donnent l'intelligence des mouvements exécutés sur le proscenium par les grands acteurs. Leurs menues dépositions nous font mieux juger un procès qu'il faut perpétuellement reviser. Renseignés par elles sur le passé, nous sommes du même coup prévenus pour l'avenir.

Le jacobin Le Roy, le naïf représentant de Marolles, les musiciens et les danseuses de Coulommiers, cette troupe tragique est toujours prête

à rejouer la même pièce; celui-là ne demande qu'à recommencer les mêmes besognes sinistres, il retrouvera chez ceux-ci la même facilité aux mêmes illusions. Trois ans avant que les uns n'empilassent les autres dans les charrettes, on ne parlait dans ce monde aimable que de sensibilité, de raison, de lumières; on y estimait que le genre humain sortait enfin de la barbarie pour entrer dans l'idylle. M. Aubert de Fleigny tenait journal des divertissements sans s'occuper de la politique; M. Huvier des Fontenelles eût éclaté de rire, si on lui avait dit que ses jolis vers feraient tomber la tête de sa voisine. Au cas où nous serions surpris comme le furent nos pères, notre inadvertance n'aurait cette fois aucune excuse : ce serait en vérité que nous aurions bien mal lu ces papiers, testament où ils nous prémunissent contre leur légèreté, leurs erreurs, leur confiance candide dans la perfectibilité de notre carnivore espèce.

Août 1901.

UNE VISITE A SOLESMES

Je passais à proximité de Solesmes. J'ai voulu visiter la célèbre abbaye avant que ses portes ne se ferment sur le cloître déserté.

La matinée était belle à souhait, les horizons fondus dans cette lumière languissante où l'été mourant de septembre met un doux sourire d'adieu. Un soleil déjà moins hardi dorait les premières rousseurs de l'automne, sur les bois, les eaux, les châteaux culminants; ils ont si bon air, dans cette région où notre race s'est faite élégante et délicate comme la nature qu'elle imitait. Entre Sablé et Juigné, le val de Sarthe offre en raccourci les grâces nobles du val de Loire : même ciel fin et léger, même accortise du paysage, un rien de mollesse dans la force de la terre, un parfum discret du cœur de la vieille France.

Les hautes murailles du monastère, si semblables à celles du mont Saint-Michel, surplombent

la paisible rivière. L'œil est d'abord déconcerté par l'appareil tout nouveau de ces lignes anciennes. Pourtant rien ne donne ici l'impression d'un pastiche, d'un de ces jeux artistiques où s'amuse notre dilettantisme, quand il restaure les monuments du passé. Solesmes, rêve d'autrefois réalisé par des hommes d'aujourd'hui, fait penser à l'arbre vigoureux qui repousse naturellement sur la souche intacte. Dans cette montagne de pierres neuves, cimentées par l'esprit qui assembla leurs aînées, on sent la même volonté de faire un bail avec les siècles.

La route directe de Sablé à l'abbaye ne ménage aucune vue sur les récentes constructions des moines. Pour voir surgir dans le ciel l'imposante apparition, pour l'aborder par le pied et bien juger de sa masse, il faut prendre dans la vallée le chemin qui longe la rive droite de la Sarthe, jusqu'au bac du passeur. Cet homme me parla tristement de sa ruine prochaine. Le voiturier m'avait tenu même langage. Leur désolation était partagée, disaient-ils, par les pêcheurs, les lavandières, tout le petit peuple qui travaillait sur les rives, à l'ombre de la muraille géante. — A quoi pense donc le gouvernement? — ajoutaient-ils. Ils disaient cela sans révolte, avec la soumission timide du Français rural; résignés à recevoir les maux, comme les biens, de cette puissance occulte, inéluctable, le gouvernement.

Toute sévère et rude sous sa face moderne, forteresse en défense contre qui vient du bord de l'eau, l'abbaye est de mine engageante et d'accès facile à qui s'y rend par la grand'route du haut pays. Le portail s'ouvre sur l'église et sur des bâtiments du XVIIIe siècle. Rien de rébarbatif ni de monacal dans cette partie où l'on a respecté la disposition de l'ancien prieuré. Un corps de logis de style Louis XV donne sur une grande terrasse aménagée en jardin à la française. Les parterres et les plates-bandes s'égaient d'une profusion de fleurs : *locus refrigerii, lucis et pacis*; palier charmant, mis entre le cloître et le monde, et par où monte jusqu'aux reclus quelque chose des joies terrestres. De ce belvédère, le regard embrasse le panorama de la vallée, le long ruban sinueux des eaux fuyantes, les collines boisées, Sablé et son château.

Est-ce un effet de la lumière propice, à la fois si vive et si sereine, qui enchante aujourd'hui cet horizon? La vallée et le lieu d'où je la regarde me remémorent la plaine de Campanie, vue des terrasses plus âpres du mont Cassin. Mêmes suggestions du monde subalterne à ces mêmes religieux qui s'élèvent pour le fuir. L'aire spirituelle des cénobites était plus haute, au-dessus de San Germano; mais la caresse du printemps italien arrivait jusqu'à leur retraite, avec l'arome des myrtes et des pêchers en fleurs. Sous les peu-

pliers de la Sarthe comme sous les oliviers du Liri, la nature rit et séduit; ses voix lointaines rappellent de même ceux qui se penchent sur son vide. Ainsi que leurs frères de l'Apennin, ils aperçoivent de cette terrasse les royaumes tentateurs : tout l'en-bas quitté pour jamais, doux à revoir aux heures de relâche, comme un matin de vie vers lequel on se retourne le soir.

Il semble que les fils de saint Benoît aient toujours recherché ces voisinages aimables sous un ciel indulgent. Tandis que les fils de saint Bruno retranchent dans les solitudes alpestres leur famille hivernale, toutes les racines de l'ordre bénédictin sont napolitaines et angevines. Naples, Anjou, deux noms qu'une secrète correspondance rapproche et relie sur tant de pages de l'histoire. Dès les premières années du VIIe siècle, saint Maur, le disciple préféré de saint Benoît, vint fonder à Glanfeuil une maison filiale du mont Cassin. La tradition française, très suspecte à vrai dire, veut que saint Benoît lui-même ait émigré sur la Loire après sa mort. Son corps aurait été transporté à l'abbaye de Fleury-sur-Loire, dans le temps où les Barbares mettaient à sac le mont Cassin. — L'ordre anéanti par la Révolution s'est reformé à Solesmes; d'ici se répandit une seconde fois, sur la France et sur l'Allemagne, le fleuve allégorique dont le blason

bénédictin nous montre les flots épanchés par la tour cassinienne.

L'histoire de cette résurrection, à ne la prendre que du point de vue humain, est une magnifique leçon d'énergie. Rappelons-la brièvement.

Le prieuré de Solesmes n'était sous l'ancien régime qu'une dépendance de l'abbaye de la Couture du Mans. La petite communauté se dispersa comme toutes les autres, en 1790, après le décret de l'Assemblée nationale qui prononçait la suppression des ordres religieux. Les derniers moines furent chassés en 1791 ; un M. Lenoir de Chanteloup acquit leurs domaines, s'installa dans la maison conventuelle, ferma l'église. Pendant quarante ans, elle ne s'ouvrit plus qu'aux rares curieux qui venaient visiter les *Saints de Solesmes*.

Ce nom populaire a continué de désigner les deux groupes de figures sculptées qui ornent les extrémités du transept : on sait quelle place considérable ils tiennent dans l'histoire de l'art français, à la fin du xv[e] siècle et au commencement du xvi[e]. Les *Saints* échappèrent aux destructions révolutionnaires; le rétablissement de l'ordre faillit leur être plus fatal. Sous l'Empire, le préfet du Mans revendiqua les célèbres sculptures pour la cathédrale du diocèse; le propriétaire résista : un décret impérial, daté de 1812 au quartier général de Vilna, lui donna gain de cause. — On cite souvent le décret de Moscou : celui de Vilna n'est

pas moins instructif; il nous montre le même génie presbyte, attentif de loin aux plus petits objets jusque dans la poursuite de ses énormes desseins, et décidant avec un si juste bon sens des intérêts particuliers, à l'heure où sa folie l'égarait sur l'intérêt général de son empire.

En 1831, les héritiers de M. Lenoir de Chanteloup mirent en vente ces immeubles délabrés. L'ordre bénédictin n'était plus qu'un souvenir historique; on pouvait croire qu'il avait sombré à jamais dans le grand naufrage. Des survivants de la congrégation de Saint-Maur essayèrent de la faire revivre à Senlis, en 1817; leur tentative échoua dans l'indifférence publique. A Solesmes, sous le règne de Louis-Philippe, quelques vieillards se rappelaient seuls les anciens occupants du prieuré : mais ces revenants hantaient l'imagination d'un jeune homme qui ne les avait pas vus.

Prosper Guéranger, enfant de Sablé, venait souvent admirer les saints de pierre; les statues murmuraient au petit garçon des choses mystérieuses : il se faisait conter les histoires des moines, il s'éprenait là d'une passion opiniâtre pour tout ce passé vénérable, aboli, dont la mémoire allait périr; son cœur se serrait, dans la nef abandonnée, à la pensée de la ruine prochaine qui menaçait les merveilles de l'art bénédictin et les traditions dont elles gardaient le dernier vestige. Ces sentiments survécurent à l'enfance et

nourrirent la vocation qui le fit s'engager dans les ordres.

En 1831, l'abbé Guéranger, jeune prêtre de vingt-cinq ans, s'était déjà placé hors de pair par ses premiers travaux sur cette liturgie romaine qu'il devait faire triompher dans toute l'Église de France. Lié avec Lamennais, Gerbet, Salinis, Montalembert, on attendait les grands coups qu'il allait frapper en tête de cette brillante phalange. Sa collaboration au premier journal de Lamennais, *le Mémorial catholique*, se borna à quelques lettres sur les questions liturgiques; il n'écrivit jamais à *l'Avenir* : l'entraînement de ses amis vers la politique ne lui inspirait que défiance et inquiétude. Il les laissa partir pour la conquête du siècle; son ambition était tout autre et n'avait pas changé depuis l'enfance : elle aspirait à rallumer un des grands foyers éteints de la vie monastique.

La mise en vente des bâtiments de Solesmes hâta sa décision. Le pauvre prêtre frappa à toutes les portes, implora vainement l'aide de Lamennais : il ne rencontra que scepticisme, les meilleurs catholiques jugeaient son dessein chimérique. La bande noire allait dépecer la proie offerte, quand deux vieilles filles de Sablé, peu fortunées, se laissèrent convaincre et avancèrent six mille francs. Muni de cette faible somme, le futur abbé de Solesmes se porta acquéreur. Il

multipliait d'autre part les démarches pour recruter des prosélytes et vaincre les difficultés d'ordre spirituel.

Enfin, le 11 juillet 1833, dom Guéranger célébra solennellement l'office de saint Benoît dans l'église réconciliée. Le troupeau qu'il amenait et voulait soumettre à la règle bénédictine se composait de son fidèle ami, l'abbé Fonteinne, et de trois autres aspirants dont la vocation peu solide ne tint pas à l'épreuve. La foi du fondateur ne se communiquait pas autour de lui; les cœurs restaient fermés, comme les bourses, à une entreprise taxée de pieuse fantaisie.

Au prix de quelles luttes quotidiennes elle triompha, on le devine sans peine. Luttes morales contre l'indifférence ou l'hostilité du milieu; luttes pour la vie matérielle de la jeune communauté, dans une maison où tout était à refaire. Peu à peu, les novices arrivaient, l'ordre renaissant prenait figure; mais, durant de longues années, on vécut à Solesmes d'espérances, d'une vie précaire et accablée sous les lourds engagements du début, sous les charges qui augmentaient en raison même du succès et des développements qu'il commandait.

Je ne puis retracer ici l'histoire de cet effort d'un demi-siècle, toujours égal, toujours victorieux, grâce à l'inébranlable foi de l'ouvrier dans son œuvre; et l'homme qui assuma cette

tâche écrasante trouva loisir et liberté d'esprit pour les travaux savants où s'illustra son nom, pour les grandes controverses où sa doctrine inspira les décisions œcuméniques de la Papauté. Ce n'est pas le lieu de redire le rôle insigne de dom Guéranger dans les affaires générales de l'Église. J'ai voulu seulement marquer à Solesmes le point de départ en regard du point d'arrivée.

Si l'on se reporte à ces humbles et difficiles débuts, il semble que la parabole du grain de sénevé soit vraiment faite pour cette création magnifique, animée aujourd'hui d'une vie intense, créatrice à son tour de tant d'autres organismes florissants. La ruche a essaimé : toutes nos maisons bénédictines ont été reconstituées par les fils de dom Guéranger et sous sa direction. Après la France, il reconquit l'Allemagne. Les Pères Maur et Placide Wolter vinrent s'instruire et se former à Solesmes, avant de ressusciter l'ordre bénédictin dans l'antique abbaye de Saint-Martin-de-Beuron ; ce fut sur les conseils de leur savant maître qu'ils y fondèrent cette école d'art dont j'ai pu admirer les œuvres originales dans la crypte du mont Cassin.

Heureux de l'accroissement inespéré de ses fils, le patriarche formait encore un souhait : son plus cher désir était de compléter la famille bénédictine par l'adjonction des pieuses filles que sainte Scho-

lastique avait jadis données à saint Benoît. Les concours longtemps attendus s'offrirent enfin. En 1866, dom Guéranger eut la joie de poser à Solesmes la première pierre du couvent des moniales; l'année suivante, il reçut la profession des cinq postulantes qui l'inauguraient. L'abbaye de Sainte-Cécile, « l'abbaye des lis et des roses », élève ses élégantes constructions à quelque distance du cloître fraternel. Rien n'arrêtait l'activité du grand remueur d'hommes et de pierres : il acheva de bâtir la gracieuse église et la flèche se dressa dans le ciel durant l'hiver de 1870, à l'heure même où l'armée d'invasion apparaissait sur les bords de la Sarthe.

Moins respectueux que les soldats prussiens, d'autres ennemis font aujourd'hui le vide dans cette église où les moniales se pressaient nombreuses, hier encore, où elles priaient devant l'autel sur le cœur de leur père, confié à leur garde. *Dilectissimis ad S. Cæciliam filiabus cor suum legavit hic depositum in pace*, dit la pierre tumulaire. Cœur abandonné, désormais; gardien solitaire de ces maisons qu'il a peuplées, de l'œuvre colossale qu'il a conçue et pour laquelle il a combattu cinquante ans.

Dom Guéranger s'éteignit doucement en 1875, entouré de tous ses fils qui renouvelaient leur profession entre ses mains. Tous l'aimaient comme un père selon la chair. Voyant leurs âmes si

déchirées, il ordonna d'entonner le *Te Deum* près de son lit de mort. On imaginerait difficilement une scène plus émouvante que cette agonie triomphale; elle eût mérité pour témoin un grand peintre des âges de foi, un des maîtres ombriens dont ce moine fut véritablement le contemporain.

S'il eût été moins bien instruit à tout rapporter aux grâces d'en haut, le mourant aurait pu ressentir un juste mouvement d'orgueil dans l'instant qui fait revoir toute la vie : la sienne n'avait été qu'un acte continu de création. De quelque point de vue que l'on envisage cette création, et lors même qu'on en contesterait l'utilité, le sort de cet homme fut exemplaire et enviable. Il avait mis son intelligence et sa volonté au service d'une idée aimée; il avait vu éclore la fleur de son rêve; il avait créé un petit monde à son image, sur la forme de sa pensée. Quel que soit ce monde, — n'est-ce point là pour tout homme la définition même du génie heureux?

Comme j'évoquais sur la terrasse l'âme toujours présente de ce lieu, le Père hôtelier vint me chercher. Il s'excusa du désarroi de sa maison, du peu qu'il m'en pouvait montrer : tout était en déménagement. J'espérais voir encore la bibliothèque : c'est, après l'église, le second sanctuaire d'un monastère bénédictin. — Vous n'y verriez que vide et désolation, dit le Père; on achève d'y clouer les dernières caisses de livres. — Je n'insistai pas : le

chagrin a sa pudeur. Celui de mon guide se dissimulait d'ailleurs sous des paroles de résignation confiante. Il ne paraissait pas son âge, et je fus surpris quand il me dit :

— Il y a quarante-huit ans que je suis entré dans ce cloître. C'est dur de quitter la maison où l'on s'est fait vieux, et ce beau pays : vous avez vu comme il est beau! L'épreuve nous surprend au moment où nous pouvions beaucoup espérer de l'avenir. Solesmes était en pleine expansion. Nous étions ici quatre-vingt-trois, tant profès que novices et frères lais. Nos dernières recrues sont excellentes : il nous vient des sujets d'élite, qui promettent à notre ordre de grandes consolations. L'un d'eux fera sa profession jeudi prochain : ce sera la dernière avant le départ... Pour mon compte, — ajouta-t-il avec un sourire de bonne humeur, — j'ai pris l'habitude de l'exil. Après les décrets qui nous dispersèrent une première fois, j'ai passé treize années hors de Solesmes; j'y suis rentré il y a sept ans, je pensais bien y mourir en paix. Il faut repartir. Je reviendrai encore, s'il plaît à Dieu. — Il parlait de l'exil comme un marin accoutumé aux mauvais vents, et qui fait bon marché de leurs menaces. On devinait sa réponse intérieure aux condoléances du visiteur : — Nous en avons vu bien d'autres! Laissez faire le temps et la justice, homme de peu de foi!

La cloche qui annonçait l'office interrompit

notre entretien. Le Père me laissa dans l'église abbatiale, en compagnie des *Saints de Solesmes*. Je les regardai d'un œil quelque peu distrait. Les effigies des moines de Jean Bougler, — si, comme on le croit, ces statues reproduisent leurs traits, — m'intéressaient moins à cette heure que les hommes vivants dont j'attendais la venue.

Ils entrèrent, la colonne défila sur deux rangs : les vieillards ouvraient la marche, des couples de tout jeunes gens la fermaient. Cette arrière-garde d'une armée en retraite ne comptait qu'une quarantaine de religieux ; l'autre moitié de la communauté est déjà établie à l'île de Wight, sur ce sol anglais où la liberté n'est pas un vain mot.

Les graves et noires silhouettes s'enfoncèrent dans la blanche palmeraie du chœur. L'architecte de l'abbaye restaurée a trouvé là sa plus heureuse inspiration : dans ce chœur quadrangulaire, ajouté à l'ancienne nef, les sveltes colonnettes de marbre et les enlacements de leurs nervures légères donnent l'impression d'une forêt de palmiers pétrifiée. Nulle ornementation superflue n'y brise des lignes dont les combinaisons suffisent au plaisir des yeux. La grâce des palmes blanches atténue seule l'austérité de l'église. Peu d'emblèmes, dans ce vaisseau d'une nudité sévère ; pas de colifichets, pas d'imagerie sur les murailles ; les deux groupes de per-

sonnages sculptés aux extrémités du transept, une ancienne statue de saint Pierre dans la nef, et c'est tout. L'autel, sobrement décoré, n'est que la table primitive du sacrifice : aucune orfèvrerie chatoyante n'alourdit le style archaïque de cette table de marbre. Tout témoigne ici d'une piété haute et virile, peu encline à se matérialiser dans les figurations sensibles; tout indique une préférence pour les éléments primordiaux de l'idée chrétienne, un retour aux premières expressions du symbole, l'oubli voulu des surcharges d'attributs et de rites ajoutées par les siècles à l'antique simplicité.

Le caractère de ce temple est en parfaite harmonie avec celui des prières qu'on y entend. Les moines avaient gagné leurs stalles, sur les bancs latéraux où beaucoup de sièges restaient vides. Chacun d'eux prit en main le livre qui contenait l'office du jour, les capuchons se rabattirent derrière les visages qu'ils masquaient : la psalmodie s'éleva, guidée par les neuf *orantes* qui descendaient de temps à autre au milieu du chœur, se formaient en demi-cercle, et chantaient à l'unisson le passage du canon que l'officiant lisait à l'autel. L'adaptation bénédictine du chant grégorien atteste ce même goût sobre et mâle qui me frappe dans tout ce que je vois ici; ces inflexions contenues, et pourtant si expressives, semblent être les modulations naturelles des paroles que le récitant lit

dans le texte sacré, des sentiments qu'il s'approprie. La prononciation italienne vieillit encore ce vieux latin.

Une fois de plus, les versets choisis dans la moelle des Écritures redisent les peines et les espérances de ces hommes; chaque mot les associe à l'histoire toujours semblable de la race humaine; chacune de ces phrases substantielles les fait participants du petit trésor de raison, de sagesse, de consolations dont tant d'âges accumulés ont vérifié le prix. On les croit inférieurs à nous dans la connaissance et la jouissance de la vie, ces moines, parce qu'ils ignorent les courts enivrements de nos minutes, les facettes brillantes des idées et des faits qui amusent un instant notre curiosité. N'ont-ils pas dans ce bréviaire l'essentiel, le résidu des expériences que l'homme a faites sur lui-même? — Sortis du siècle, — comme le mot est juste! — mais pour rentrer dans le large courant des siècles.

Tandis que leur latin les ramenait très loin dans le passé, très haut dans la contemplation, aux jours et aux pensées de Benedictus de Nursia, j'observais attentivement leurs figures graves, mûries par la tension intérieure chez les plus jeunes, détendues et reposées chez les plus âgés. Aucune ne laissait paraître l'indifférence distraite de l'homme qui accomplit machinalement une fonction habituelle. Il n'y avait pas le long des

stalles une seule de ces faces rustaudes ou béates, mal décrassées de l'ignorance et de la vulgarité originelles, qu'on rencontre chez les religieux comme ailleurs, et dont la malignité gauloise a fait le prototype du moine. Tous ces visages portaient le pli de la pensée, tous trahissaient une activité cérébrale très surveillée, très consciente d'elle-même. Mais plus encore que le sceau de la réflexion, un trait commun et dominant les apparentait : la volonté.

Les personnes qui suivent la politique savent que le moine est par définition un être sans volonté : n'a-t-il pas aliéné ce précieux capital « qui n'est pas dans le commerce » ? — Il ne l'a pas aliéné; il l'a placé à gros intérêts. Son cas nous remet en présence des deux conceptions de la volonté qui divisent les esprits, depuis qu'on raisonne et déraisonne en ce monde, et qui les divisera aussi longtemps qu'il y aura des jeunes fous et des vieux sages.

La première est chère à l'enfant, à l'instinctif, à tous ceux dont elle flatte les passions; elle peut se résumer dans ce sophisme : la volonté abdique dès qu'elle accepte un frein, elle se prouve par l'abus même qu'elle fait de sa force, dans toutes les directions.

La seconde est celle de l'homme qui se connaît, ayant regardé au dedans de lui-même et au dedans des autres : la volonté se fortifie, elle se libère,

dans la mesure où elle se mutile et se refrène.

Il faudrait pourtant savoir s'ils se sont tous moqués de nous, depuis le collège, nos professeurs de philosophie, les auteurs qu'ils proposaient à notre admiration, les moralistes qui écrivent des traités sur l'éducation de la volonté. Tous ces maîtres tiennent pour la seconde doctrine; tous les aphorismes de la sagesse humaine, en prose et en vers, conseillent l'acceptation d'une étroite discipline à quiconque entend faire de sa volonté un instrument utile et puissant. — C'est ce que fait le moine.

Il faudrait savoir, d'autre part, si ceux-là aussi se moquent de nous, qui nous prêchent le sacrifice de l'intérêt individuel à un intérêt collectif. Solidarité! Socialisation! Subordination de l'individu à la communauté! Ce sont les devises en faveur : et d'aucuns commencent à craindre qu'on ne fasse trop bon marché du pauvre individu, ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal. Associations, groupements corporatifs, syndicats où les adhérents aliènent une bonne part de leur liberté pour bénéficier des avantages obtenus en commun, tous les courants de notre temps vont à ces grands réservoirs de force accumulée. Industriels, politiciens, sociologues et socialistes, tous sont d'accord sur l'efficacité, sinon sur les applications du principe directeur qui doit con-

cilier notre devoir social et notre intérêt bien entendu. Bref, les apôtres du progrès nous exhortent à nous rapprocher de l'idéal cénobitique. — Le moine n'est-il pas leur précurseur et leur modèle ?

Il y a parmi ses proscripteurs des esprits philosophiques, très fins et très judicieux, dans l'intervalle des accès d'épilepsie dont ils subissent la contagion au Palais-Bourbon. Que n'ont-ils pris la peine de lire la règle de Saint-Benoît? C'est moins long qu'un rapport parlementaire; les 73 chapitres de ce code sont vite parcourus. Ils auraient certainement admiré ce chef-d'œuvre de psychologie et de politique; ils y auraient retrouvé tous les principes dont peut s'inspirer un législateur libéral, soucieux d'assurer le bonheur public. Nulle Constitution n'a mieux pourvu au maintien de la paix et de l'ordre dans la communauté, à l'exacte administration de la justice, à la protection des faibles et des souffrants, au meilleur emploi des forces de chacun dans son intérêt propre et dans l'intérêt général. Nulle n'est plus libérale et plus vraiment démocratique : elle a pour base l'élection du chef responsable devant Dieu, pour moyen l'obéissance absolue de tous au pouvoir librement délégué par tous, pour fin le sacrifice perpétuel de chacun à autrui. La préoccupation fondamentale revient dans la règle en maint endroit, sous toutes les formes : « Que toutes choses soient

faites avec mesure, à cause des faibles ». Elle inspire au législateur des prescriptions de détail d'une délicatesse maternelle.

Sont-ils malheureux, ces hommes qui siègent dans le chœur? Il n'y paraît guère sur leurs physionomies : elles respirent la fierté intime et le contentement du sort librement choisi. Maintes fois, pendant qu'ils mûrissaient leurs vœux, on leur a lu la formule prémonitoire : « Voilà la loi sous laquelle tu veux combattre; si tu peux l'observer, entre; si tu ne le peux, va en liberté ». — Ils sont entrés, ils n'aspirent qu'à rester. Les entend-on se plaindre? Demandent-ils qu'on les protège? Ils n'implorent que la protection de Dieu. Sont-ils nuisibles à d'autres? Ils ne répandent autour d'eux que des bienfaits. Alors, pourquoi les inquiéter dans la condition qu'ils ont volontairement élue? Pourquoi? Pourquoi?

Je m'adressais cette question, à côté d'eux : je cherchais en toute bonne foi l'argument, le prétexte plausible qu'on peut invoquer contre ceux-ci. Je n'en trouvais point. Je comprends à la rigueur, — j'en dirai franchement ma pensée, et comprendre n'est pas approuver, — la guerre que l'on mène contre d'autres ordres religieux. Elle fait sourire le philosophe, elle scandalise quelques ingénus, tant elle contraste avec les principes qui sont censés régir notre droit public. Liberté, égalité... Principes et mots que personne ne prend au

sérieux; belles enseignes repeintes pour achalander la maison; d'un accord tacite, les clients n'y demandent pas les articles promis sur l'affiche et qu'on n'a pas encore fabriqués. Il y a bien peu de Français qui soient sincères, lorsqu'ils s'indignent de cette opposition flagrante entre la théorie idéale et la pratique réelle. Chacun sait aujourd'hui qu'on ne change pas avec des mots la complexion, les mœurs, les sentiments, les gestes héréditaires d'une nation vieille de tant de siècles.

Chacun sait que, sur la plupart des objets, et en particulier dans l'antique lutte du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, nos gouvernements, quels qu'ils soient, continuent les traditions de leurs devanciers. Empire ou Restauration, monarchie parlementaire ou république, les maîtres de l'heure se repassent les armes qui ont servi à Philippe le Bel et à François Ier, à Louis XIV et à Napoléon. Leurs adversaires ne feraient pas autrement, s'ils emportaient la place. Avec un juste souci des prérogatives de l'État, à certain moment, avec une peur irraisonnée en d'autres circonstances, — et il semble que ce soit présentement le cas, — les pouvoirs publics s'appliquent à restreindre le rôle des grandes milices religieuses. Certaines d'entre elles ont de puissants moyens d'action, une force de propagande et une influence politique dont l'État est jaloux. Les ordres enseignants lui sont un sujet de perpétuelle inquiétude.

Mettre la main sur les générations à venir, c'est la plus ardente ambition, — et aussi, je crois, la plus illusoire, — de tous les partis politiques momentanément vainqueurs. Sur ce terrain de l'enseignement, la lutte est inévitable et singulièrement acharnée. On peut penser que l'État la poursuit aujourd'hui avec une passion injustifiable, qu'il donne ainsi le plus cynique démenti à ses maximes officielles; on peut blâmer ses manœuvres sournoises et ses exigences tyranniques; mais enfin, on comprend. — On ne comprend pas les sévices qui atteignent ces bénédictins.

Si loin qu'on remonte dans notre histoire, on voit les fils de saint Benoît désintéressés des querelles politiques, étrangers aux factions. On n'a jamais pris la main d'un des leurs dans les intrigues et les complots des fanatiques. Ils n'ont ni chaires publiques ni journaux. Ils n'enseignent pas. Ils ne thésaurisent pas. Ils prient et ils travaillent.

On n'apprendrait rien au plus ignorant, si l'on essayait de redire ce qu'ils ont fait en France pendant treize cents ans. Ils apparurent dans la forêt mérovingienne, comme leurs héritiers m'apparaissent entre ces fûts de marbre qui simulent le branchage des arbres au chevet de leur église. Ils y défrichèrent les champs et les esprits. Partout où passait leur robe, le blé poussait, le savoir se ranimait. La science, reine du jour, ne pour-

rait profaner un de leurs cloîtres sans y briser son berceau. Aujourd'hui encore, pour étudier l'histoire de nos grandes provinces, Languedoc, Bretagne, Lorraine, c'est à leurs admirables travaux qu'il faut recourir. Tout travailleur est leur débiteur. Le développement d'une civilisation qu'ils ont couvée leur a enlevé ce beau monopole; le travail laïque s'est émancipé, il suffit maintenant à la culture du sol et des intelligences. Nos anciens maîtres, devenus nos auxiliaires, nous sont encore utiles sur leurs domaines propres, la théologie, l'histoire sacrée. Et si même ils n'étaient plus que les gardiens d'un glorieux souvenir, notre devoir de reconnaissance n'en subsisterait pas moins. Devoir particulièrement étroit pour nos compagnies littéraires et savantes, qui sont vraiment les filles de l'institut bénédictin. Disons-le en passant : nul ne se fût étonné que leur voix s'élevât en faveur de ces Pères que l'on chasse.

J'entends bien l'objection que ce mot soulèvera. — On ne les chasse pas : on leur impose une formalité légale; ils se révoltent contre la loi commune; ils partent de leur plein gré pour s'y soustraire. — Les personnes peu familières avec l'histoire ecclésiastique doivent penser, en effet, que c'est bien du bruit et de la bouderie pour une petite phrase qui n'a rien de si méchant : « Se soumettre à la juridiction de l'ordinaire ». Ne

voilà-t-il pas une belle matière à querelles de moines? — Il y va cependant, pour ces moines, de la perte de leur personnalité.

L'homme ne se renonce jamais entièrement; ou du moins, s'il se renonce au profit d'un grand corps qui l'absorbe, il transporte sur ce corps tous les sentiments humains qu'il a abdiqués pour son propre individu. Indépendance, prérogatives, esprit de famille et même amour-propre, si l'on veut, ces mots qui n'ont plus de sens pour la personne du moine gardent sur lui tout leur empire quand ils intéressent la communauté où il s'est fondu. Exigez donc d'un régiment fameux, favorisé depuis longtemps d'une constitution autonome, qu'il renonce à ses privilèges et change brusquement de nom, d'uniforme, de chefs, de drapeaux... Ces soldats, rompus à l'obéissance passive, frémiront de colère.

Vous demandez à l'aîné des ordres monastiques, si fier de sa glorieuse histoire, de biffer d'un trait de plume ses franchises, et tout d'abord celle pour laquelle il a combattu depuis son origine. Vous lui demandez de céder sur le point qui lui tient le plus à cœur. La lutte des abbayes contre les empiétements de l'autorité diocésaine est aussi vieille que leur existence; les concessions arrachées aux moines leur coûtèrent cher, elles amenèrent le régime des abbés commendataires et tous les abus qui s'ensuivirent.

Vous prenez parti dans cet ancien litige, — et la posture est plaisante, — contre les champions d'un mouvement démocratique, pour les représentants du principe féodal. Guizot a très bien vu l'analogie entre la lutte des communes contre les seigneurs et celle des monastères contre les évêques. Il a montré l'action parallèle de ces deux forces populaires, et l'on peut dire républicaines, contre l'oligarchie féodale. « Les communes, disait-il, ont marché dans la route et sur les pas des monastères, parce que la même situation a amené les mêmes résultats. » — Je renvoie le lecteur aux développements du sagace historien sur ce thème.

Si vous récusez Guizot, qui passerait aujourd'hui pour un sombre clérical, je vous renvoie à Voltaire. Ce grand ennemi des moines a toujours fait exception pour les bénédictins; il parlait d'eux avec sympathie et respect, comme en doit parler un lettré; il écrivait à leur sujet : « Ce fut une consolation qu'il y eût de ces asyles ouverts à tous ceux qui voulaient fuir les oppressions du gouvernement goth et vandale. Presque tout ce qui n'était pas seigneur de château était esclave : on échappait, dans la douceur des cloîtres, à la tyrannie et à la guerre... Le peu de connaissances qui restait chez les barbares y fut perpétué : peu à peu, il en sortit quelques inventions utiles. »

Et quel moment choisit-on pour demander aux bénédictins l'abandon de toute leur tradition? Celui où le maître qu'ils révèrent les en a fortement imbus. Dom Guéranger a légué à ses fils comme un dogme ce précepte de l'étroite subordination au pontife romain qui fut la pensée dirigeante de sa vie. Il leur a soufflé son ultramontanisme intransigeant. Je n'ai pas à le juger de ce chef. Si j'eusse été mêlé aux choses de ce temps, je crois bien qu'en plus d'une occasion j'aurais pris parti contre lui avec Mgr Dupanloup, le Père Gratry, et tous ceux qui voulaient garder à l'Église de France une vie respectueusement distincte de la vie romaine. Mais ces vieux débats sont hors de cause : je n'en parle que pour signaler dans l'esprit survivant de dom Guéranger une difficulté de plus.

A quoi bon la soulever, aller forcer dans leurs retranchements des neutres, des gens inoffensifs? C'est peut-être le *summum jus* du légiste; c'est à coup sûr une sottise politique. L'art politique est fait de mesure, de ménagements, il sait discerner le possible et se garder des brutalités inutiles. Ceux qui l'ignorent pourraient l'apprendre dans la Règle bénédictine : « Que toutes choses soient faites avec mesure, à cause des faibles, et de manière à ne gêner personne ». — Demander à des hommes, sans nécessité, un sacrifice au-dessus de leurs forces, ce serait le fait d'un tyran imbé-

cile, si ne n'était point une façon détournée de leur dire : Partez.

Ils partent. Leurs sœurs de Sainte-Cécile les imitent. Vingt-cinq de ces pauvres filles, les avant-courrières de l'exil, quittaient ce matin la gare de Sablé au moment où j'y entrais. L'abbé de Solesmes recevra encore dans son église la profession d'un novice, officier promu sous le feu; puis, il sortira de sa maison, le dernier, emmenant sur les chemins le reste de son troupeau. Au jour où paraîtront ces lignes, la grande ruche de Solesmes, relevée et repeuplée par des miracles d'énergie, sera retombée dans l'état d'abandon qui tirait des larmes au jeune Guéranger, lorsqu'il y venait prier dans la solitude des ruines. On n'y entendra plus que le triste appel des corbeaux de saint Benoît, ces oiseaux apportés ici des rochers de Subiaco, et qu'on nourrit dans le monastère en souvenir de la légende du fondateur.

Je regarde encore une fois ces hommes éprouvés. Absorbés dans leur prière accoutumée, ils oublient les tracas du monde; ou s'ils y pensent, c'est avec la confiance courageuse et la tranquille dignité peintes sur leurs visages. Je regarde leur assemblée imposante, dans les stalles du chœur, je me souviens, et je ne puis me défendre d'un rapprochement avec une autre assemblée que je connais trop bien.

Il ne m'est pas difficile d'imaginer la séance où

l'on vota leur condamnation; elles se ressemblent toutes. Je revois l'inénarrable tohu-bohu, l'affairement bruyant et sans but, les faces contractées par la passion ou tourmentées par l'incertitude, la jaune clarté où gesticulent des silhouettes hagardes : j'entends les paroles furibondes, les doucereuses, les ineptes, et pis encore, celles qui ne sont pas dans le cœur et bavent lâchement des lèvres. L'instant du vote est venu, l'instant de la grande angoisse pour la plupart : les mains tremblantes hésitent sur les bulletins, les yeux perdus « regardent leurs circonscriptions », les cervelles supputent ce qu'il en coûtera de voter pour ou contre la justice. Le vote est rendu, salué par des cris de haine, des explosions de joie sauvage, des ricanements; par des murmures de regret et des récriminations piteuses, chez plusieurs de ceux qui l'ont rendu...

Je compare les deux assemblées, le camp des vainqueurs et celui des vaincus. Si les visages des hommes sont vraiment des livres où se lit quelque chose de leurs âmes, si l'accent de leur parole trahit l'énergie ou la faiblesse de ces âmes, si nous ne sommes pas déçus par tout ce qui distingue les forts de leurs contraires, — c'est ici, je ne veux pas dire autre chose, qu'un peintre viendrait chercher ses modèles pour représenter un sénat respectable.

Les différences si tranchées des deux camps

suggèrent d'autres réflexions. J'ai écarté de ces pages toutes les considérations d'ordre mystique. J'essaye de voir les moines et leurs adversaires aux seules clartés de la raison, de l'expérience humaine, des vérités philosophiques sur lesquelles toutes les intelligences et toutes les consciences sont d'accord. Si ces évidences intimes ne nous trompent pas, si les enseignements de la philosophie et de l'histoire méritent quelque créance, les vaincus ont sur leurs vainqueurs une supériorité dynamique dont l'effet est inévitable. Leur volonté disciplinée et durable aura le dernier mot.

Ils sont errants et dépouillés aujourd'hui, réduits malgré eux à la condition des *gyrovagues*, de ces moines vagabonds que la Règle traite assez mal. Mais leurs persécuteurs ne s'élèvent guère au-dessus des *sarabaïtes*, définis par saint Benoît dans la catégorie précédente : « Sorte de moines qui ne sont éprouvés par aucune règle, ni par les leçons de l'expérience, comme l'or est éprouvé dans la fournaise, et semblables plutôt à la molle nature du plomb... Ils ont pour loi leur désir; ce qu'ils pensent ou ce qu'ils préfèrent, ils le disent saint; ce qui ne leur plaît pas, ils trouvent que ce n'est pas permis. »

Les gyrovagues accidentels l'emporteront sur les sarabaïtes. Ils rentreront dans leur cher Solesmes, parce qu'ils le *veulent*, comme y est rentré le pauvre abbé Guéranger, parce qu'il l'a

voulu; toute l'explication humaine des miracles tient dans ce mot. Nous entendrons de nouveau leur belle prière sous les blancs arceaux du chœur; et si les jours futurs devaient devenir intolérables, comme le furent ceux où la civilisation romaine s'écroulait sous la poussée barbare, — tout se répète, tout arrive, tout finit, — le monde aurait encore cette consolation, célébrée par Voltaire, « qu'il y ait des asyles ouverts à tous ceux qui veulent fuir les oppressions du gouvernement goth et vandale ».

Octobre 1901.

L'HISTOIRE A VERSAILLES

L'APPARTEMENT DU DAUPHIN

C'est une habitude louable, et qui s'enracine dans nos mœurs, d'envoyer les jeunes gens au dehors, en Angleterre, en Allemagne, afin qu'ils se familiarisent avec la langue, l'esprit, la vie intime des sociétés étrangères. Rien de plus sage en vérité. Mais puisqu'ils sont après tout de jeunes Français, la connaissance de leurs origines ne leur est pas moins nécessaire; et il ne serait pas moins expédient de les envoyer parfois séjourner dans le passé, si je puis dire; en un lieu où l'ancienne société française soit constamment présente, parlante et sensible aux yeux, autant que peut l'être à Londres la société anglaise, à Berlin l'allemande. Ce lieu existe, et c'est Versailles.

Que savent-ils au sortir du collège, nos bache-

liers, de l'histoire qui pèsera, en dépit de toutes les révolutions, sur leurs idées et sur leurs actes? Que savent-ils même de la plus récente, celle des deux siècles, le XVIIe et le XVIIIe, qui ont modelé la figure de la France au sommet de la civilisation? Étouffée dans nos programmes encyclopédiques, cette histoire leur fut à peine montrée; ils n'ont vu d'elle que l'anatomie sommaire d'une morte; où auraient-ils pris l'intelligence et l'amour de la maîtresse séduisante qu'elle peut être, lorsqu'elle se dresse dans sa vie prodigieuse, s'empare de notre imagination, s'insinue par tous nos sens jusqu'à l'âme qu'elle emplit d'enchantements ou d'épouvantes?

Un séjour de quelques semaines à Versailles donne ce contact direct avec la vie du passé. Rien ne peut le suppléer; ni les cours du plus éloquent professeur, ni les longues recherches dans la poudre des bibliothèques et des archives; pas plus qu'une étude abstraite de l'antiquité ne supplée un voyage en Grèce, une saison à Rome. Ici seulement, on respire l'atmosphère de l'ancienne France, on fréquente assidûment ceux qui l'ont faite. Tout la raconte, les pierres, les arbres, les eaux, la disposition et le meuble des salles qui furent ses laboratoires, les visages expressifs de cette foule illustre, immobilisée dans ses habitudes quotidiennes par les peintres et les sculpteurs. Ici l'histoire est vraiment ce que la voulait

Michelet, une perpétuelle résurrection : d'autant plus complète que ce lieu réunit deux conditions qui ne se retrouvent en aucun autre.

Par une aberration que nous avons payée cher, il a été pendant près de cent vingt ans le cerveau où se concentraient toutes les forces vitales d'une grande nation. L'État c'est moi, disait le fondateur; il en est résulté que la France c'était son Versailles. Brusquement suspendue, cette vie rétrospective n'a pas été remplacée par une autre. Tant de silence après tant de bruit. Le monde actuel fait un vide respectueux autour de ce Pompéi; rien n'y dérange l'évocateur des ombres, nul rappel du temps présent ne le retire des siècles dont il se fait facilement le contemporain. Tandis qu'il parcourt les galeries et les jardins en y écoutant les récits d'un de leurs habitués, Saint-Simon ou Dangeau, de Luynes ou d'Argenson, la société dont ces témoins l'entretiennent devient la seule réelle. Les ombres, ce sont les rares passants qui apportent ici un écho affaibli des choses du jour; le peuple animateur de la solitude, c'est celui qui continue ses manèges de cour dans le château où on l'entend, où on le coudoie à toute heure.

Il en est d'ailleurs de cette compagnie comme de toutes les autres; pour en jouir agréablement, il faut quelque initiation, et quelque durée dans le commerce; elle ne se livre pas au touriste pressé

qui passe une après-midi à Versailles. Celui-là n'emporte qu'une idée froide et inexacte de ce qu'il croit être le palais de Louis XIV.

Ce palais a été un perpétuel devenir; Louis XIV l'a refait à trois reprises, ses successeurs en ont modifié l'intérieur de fond en comble. On n'y peut situer et superposer les scènes mémorables dont il fut le théâtre qu'à la condition d'en bien connaître la « mécanique ». Elle changeait avec les multiples transpositions d'un décor déplacé sous chaque règne par la fantaisie des princes, des favorites, des architectes. Il faut en outre débrouiller et classer ce pêle-mêle de portraits, de statues, éliminer les intrus, découvrir les personnages intéressants, réinstaller chacun d'eux dans ses quartiers, dans son temps, dans son groupe.

Explorations toujours récompensées, au cours desquelles on est tenté tour à tour de bénir et de maudire le roi Louis-Philippe. Nous lui devons la conservation de ce grand patrimoine national. Il en fit un musée consacré « à toutes les gloires de la France »; égide respectée, qui a préservé le château de l'abandon, de la ruine, des accidents révolutionnaires et d'un fléau plus redoutable encore, le vandalisme administratif. Mais les travaux d'aménagement furent conduits sous Louis-Philippe avec l'ignorance et le mauvais goût de l'époque; ses maçons détruisirent des merveilles de style décoratif, ils bouleversèrent certains appar-

tements, entre autres celui de Mme de Maintenon; on entassa dans le Palais tout un bric-à-brac pseudo-historique, toiles et plâtres qui n'y ont que faire.

L'érudition la plus sûre et le goût le plus délicat remédient aujourd'hui à ce qu'il y a de réparable dans ces fautes initiales. Colbert et Mansart continuent à veiller sur le château de Versailles : ils eussent eux-mêmes désigné le surintendant qui remet dans leur création une âme ordonnée. D'un musée glacial et chaotique, le conservateur actuel[1] refait une demeure paisiblement habitée par ses maîtres légitimes. Il les replace en effigie dans leurs appartements respectifs, dans leur train de vie, au milieu de leurs meubles, avec leur compagnie habituelle. Ce plan méthodique est en voie

1. Il n'est que juste d'adresser ici mon remerciement à M. de Nolhac. Ses publications savantes sur le château, — y compris celle que M. Bernard vient d'éditer sous ce titre : *la Création du château de Versailles*, — m'ont fourni le fil conducteur faute duquel on s'égare à chaque pas dans ce labyrinthe. Elles éclaircissent tous les problèmes d'attribution; elles rectifient et complètent les monographies de l'honnête Dussieux, trop souvent inexactes. Plus encore que par ses livres, l'historien de Marie-Antoinette m'a facilité ce travail par ses explications orales. Il eût fallu surcharger mon texte de guillemets et de références pour restituer à M. de Nolhac les renseignements que je lui dois, les citations que je lui emprunte. J'aime mieux rendre mes comptes en bloc : si quelque erreur s'est glissée dans ce travail, elle est de mon fait; si l'on y trouve des indications précises et quelques glanes fructueuses dans le champ du passé, l'honnêteté m'oblige à dire qu'on en doit rapporter le mérite aux livres et aux entretiens d'un guide aussi obligeant qu'informé.

d'exécution partout où il ne rencontre pas de difficultés insurmontables, au rez-de chaussée, dans les cabinets. Lorsqu'il sera achevé, ces parties du château offriront au visiteur une incomparable *illustration* des livres qui racontent l'histoire de la monarchie, depuis Louis XIV jusqu'à la Révolution. Commenté par les personnages dont il nous parle, le volume qu'on y viendra lire prendra vie dans leurs yeux, voix sur leurs lèvres.

Le travail de reconstitution avance dans les salles du rez-de-chaussée, dites *Salles des Maréchaux*. Elles étaient naguère affectées aux images problématiques de tous les guerriers qui portèrent le bâton, connétables, maréchaux, amiraux. Sur tout le pourtour du corps de logis central, les promeneurs du dimanche s'ébahissaient devant cette longue suite de portraits apocryphes et de médiocres copies. Pour les encastrer dans les panneaux, on avait saccagé d'admirables boiseries du meilleur style Louis XV. Ces illustres fâcheux encombrent encore, ils videront prochainement les pièces du nord et de l'angle nord-ouest; anciennes salles des bains, logements occupés jadis par Mme de Montespan, Mme de Pompadour, Mesdames Cadettes, filles de Louis XV. Les maréchaux ont évacué l'autre moitié du rez-de-chaussée, aujourd'hui restaurée et complètement aménagée sur le plan nouveau, jusqu'à la galerie Louis XIII. Nous sommes ici dans l'appar-

tement du Dauphin, qui prend jour au midi, et, en retour sur le parterre d'eau, à l'ouest.

Cet appartement avait été orné avec la dernière magnificence pour le grand Dauphin. Les objets d'art s'accumulaient dans le cabinet, sous un plafond peint par Mignard le Romain. Louis XIV montrait à Jacques II le logement de son fils comme l'une des merveilles du château. Un petit tableau d'intérieur, document très rare d'une époque où ce genre de peinture familière n'était guère en honneur, nous a été conservé : on y voit le roi et Monseigneur dans le grand cabinet, tel qu'il était alors et que le décrit Félibien : « Un amas exquis de tout ce que l'on peut souhaiter de plus rare et de plus précieux... » tableaux des plus excellents maîtres, bronzes, porcelaines, médailles. Splendeurs disparues, remplacées au siècle suivant par une décoration dans le goût du nouveau règne. Nonobstant les dégâts faits par les maréchaux, il reste de cette dernière des parties considérables. Les ornemanistes de 1747, Verbeckt et ses émules, se sont surpassés dans les guirlandes d'enfants et d'animaux qui courent sur les corniches des plafonds, dans la ciselure des boiseries qui garnissent l'ébrasement des fenêtres. Les cheminées, les consoles, les horloges sont de la seconde moitié du XVIIIe siècle; il en est qu'on peut attribuer sûrement aux frères Caffieri.

Mais c'est surtout de souvenirs que ces lambris sont riches. Ils abritèrent successivement le grand Dauphin, le duc de Bourgogne, la duchesse de Berry, le Régent, le dauphin fils de Louis XV et sa seconde femme Marie-Josèphe de Saxe. Ici sont nés Louis XVI, Louis XVIII, Charles X. Ici la jeune dauphine Marie-Antoinette commença le morose apprentissage de sa vie conjugale. Elle monta aux appartements de la reine; le comte et la comtesse de Provence prirent sa place. Ici enfin furent élevés les Enfants de France, ceux qui allaient être bientôt les enfants Capet, logés dans la prison du Temple.

Tous ces hôtes ont réintégré leurs anciens pénates. Ils s'entourent de contemporains judicieusement choisis; pas trop nombreux, pas plus qu'il n'en faut pour animer sans l'encombrer un salon princier où l'on cause. Ralentissons notre promenade dans cette enfilade de pièces; elle nous offre en raccourci un panorama historique du XVIIIe siècle.

I

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Il commence à peine dans la première salle. Elle se sent encore de la gravité, de la majesté de l'autre siècle. En dépit de la chronologie, ce vieillard continue avec son grand roi, il impose ses modes surannées, il refrène le jeune vaurien de siècle qui va lui échapper. La plupart de ces personnages ont posé devant Rigaud. Quel contraste avec ses successeurs! A côté de ceux-ci, sa peinture paraît encore plus solennelle, plus assombrie. Il y a je ne sais quoi de crépusculaire sur les portraits qui mettent dans cette pièce tant de sérieux et de pompe; une clarté de reflet, la lumière magique et mourante qui prolonge les feux du soleil couchant, à la fin des beaux jours, dans les hautes fenêtres des façades du château : elle n'a plus de foyer à l'horizon, et les anciens cristaux de la galerie des glaces la retiennent, la

reversent sur les bassins incendiés, donnent l'illusion d'une aurore dans la nuit descendante. Tels les visages des survivants du grand siècle assemblés dans cette pièce.

Est-ce le roi qui trône au centre de ce panneau? On s'y tromperait. Non, c'est son sosie, le courtisan modèle qui lui ressemble à force de volonté, le marquis de Dangeau. Il ressemble à Louis avec plus de somptuosité, plus de béatitude dans son grand manteau de l'Ordre. Sous les ramages de l'étoffe et les broderies de lys d'or, on devine un corps qui s'étend, s'enfle et se travaille, pour égaler le maître en grandeur. La Fontaine pensait-il à Dangeau quand il écrivait sa fable de *La Grenouille*? Ce joueur heureux marche sur les nues, il se sait favorisé du don suprême, la chance, don qu'il préfère à tout l'esprit d'une Sévigné. « Je voyais jouer Dangeau, dit la marquise, et j'admirais combien nous sommes sots auprès de lui. » Avec quelle condescendance il regarde son voisin, ce grimaud qui vient de lui dédier une satire! Le courtisan a pris pour argent comptant les louanges du satirique : quelque malice s'y pourrait bien cacher, dès le premier vers :

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère...

Boileau a survécu à tous ses amis, il régente encore, une plume à la main. Sa physionomie

pétille de feu, de finesse; elle déclare « un esprit aisé, qui se montre, qui s'ouvre », comme il le disait dans son épître à Seignelay. Il peut le lui redire : leurs cadres se touchent.

L'héritier de Colbert est d'un extérieur charmant; fils de grand homme, il n'a qu'à se laisser porter, mais le mal de langueur dont il va mourir attriste et pâlit sa figure poupine. Un seul visage est gai, dans cette compagnie, celui de Boileau. Qui se serait représenté Nicolas si jovial? C'est sans doute que son image le contente; il a été peint selon ses principes, par un artiste de même complexion que lui, avec force, raison et vérité. Rigaud l'a superbement traité.

De Rigaud encore, et du meilleur, les deux frères Keller, les habiles fondeurs. Leurs portraits ont la belle patine de leurs bronzes. Ces nobles artisans portent sur le front la fierté de leur œuvre. Ils peuvent la voir toute proche et qui défie le temps : nymphes aux profils de duchesses et fleuves barbus, répandus autour du parterre d'eau; torses verts allongés au bord des vasques, réfléchis dans leur miroir immobile.

Mais où donc est le roi? Avec des Persans, dans un angle du petit tableau de Coypel. Le Bassa et ses acolytes, prosternés devant le trône, donnent à Louis XIV la dernière satisfaction d'orgueil qu'il ait savourée; et c'est une comédie que lui joue Pontchartrain, une entrée de mama-

mouchis bonne pour Molière. Un marchand de Perse avait débarqué à Charenton, en février 1715. Pontchartrain, à l'affût de tout ce qui pouvait flatter la superbe de son vieux maître, s'avisa de métamorphoser ce négociant en ambassadeur. Dupe de son ministre, Louis voulut que l'audience fût magnifique, il ordonna à Coypel de s'y trouver pour la peindre. Le roi portait sur son habit les diamants de la couronne, pour plus de douze millions de livres. « Il ployait sous le poids, et parut fort cassé, maigri, et avoir très méchant air... La duchesse de Ventadour était debout à la droite du roi, tenant le roi d'aujourd'hui par la lisière... »

Les voici, en effet, le vieillard qui se requinque, l'enfant étonné, avec tous les courtisans, toutes les « bayeuses » de la cour, curieusement penchées sur les turbans des orientaux. Le faux ambassadeur eut son audience de congé avec le même apparât, le 13 août; ce fut « la dernière action publique du roi » : farce solennelle dont on amusait sa vanité. Il en reste quelque chose de macabre sur cet amusant tableau. Louis XIV soupa ce même soir pour la dernière fois au grand couvert, se mit au lit et ne se releva plus.

Aussi bien, ce n'est plus lui qui règne, dans cette réunion de gens caducs; c'est la Dame, celle à qui semblent obéir tous ces personnages tournés vers elle. Mme de Maintenon figure deux

fois dans le salon que sa présence emplit : en sainte Françoise Romaine, sur un portrait peint par Mignard; au naturel, sur la grande toile de Ferdinand : toute de noir vêtue, avec sa petite nièce d'Aubigné qui joue entre ses genoux, et les bâtiments de Saint-Cyr dans le fond de la perspective. Les traits un peu bouffis gardent les restes d'une beauté si patiemment défendue; les yeux jettent encore leur flamme intelligente, surveillée.

La Dame tient ici son cercle; précisément au-dessous du cabinet, aujourd'hui détruit, où les affaires de la France et de l'Europe aboutirent pendant trente ans dans son giron. Mais il se peut que cette place lui rappelle mieux encore : l'heure la plus mémorable de sa carrière. A partir de 1669, la chapelle provisoire du château engloba la salle où nous regardons ce tableau. Les versions contemporaines diffèrent sur le lieu et les circonstances du mariage : il y a des raisons de croire que Mme de Maintenon fut mariée ici. Ici peut-être elle vint s'agenouiller une nuit, devant le père de La Chaise, aux côtés de Louis XIV, entre Louvois et Harlay, pour recevoir la bénédiction qui la faisait presque reine de France.

La Dame médite. Contemple-t-elle ce grand miracle, sa vie? Qui la connaît bien croira volontiers qu'elle est sincère en pensant que Dieu lui-même a voulu le miracle : pour retirer le roi d'un abîme de perdition, pour purifier au feu d'un saint

amour ce voluptueux Versailles, le château né de l'amour coupable.

Déjà, quand le roi Louis XIII allait plus souvent « à son plaisir de Versailles », c'était pour y donner collation à Mlle de La Fayette; il engageait la jeune fille à venir demeurer dans sa maison de chasse, « pour y vivre sous ses ordres et y être toute à lui ». Il y porta son chagrin, le jour même où Lafayette se réfugia au cloître, 19 mai 1637. Vingt-six ans plus tard, c'était encore l'amour qui remuait ces terres, nivelait ces collines, faisait surgir ces bosquets et ces sources, pour enivrer La Vallière dans les plaisirs de l'Ile enchantée. — L'amour et l'orgueil blessé : le premier plan du nouveau Versailles fut tracé d'une main colère, au retour de la visite chez le trop fastueux Fouquet; les premiers orangers transportés à Versailles — peut-être quelques-uns de ces vieux troncs que nous y voyons — venaient de l'orangerie de Vaux; dépouilles arrachées au malheureux qui faisait ainsi les frais de ce palais de la vengeance, édifié pour éclipser son insolente demeure.

Ce fut encore l'amour qui consolida le siège de la monarchie dans Versailles; l'amour pénitent et tenace, rivé à l'épouse clandestine, et qui trouvait ses commodités dans l'établissement définitif en ce lieu.

La Dame revoit-elle tout ce long passé, depuis l'heure où la veuve Scarron entrait furtivement

au palais, y prenait une part timide au triomphe de Mme de Montespan, dans l'éblouissante féerie des nuits de juillet 1668? Non : elle ne rêvait pas, elle agissait, force patiente et sourde. Elle pensè à la Bulle, au père Quesnel, aux huguenots. Et peut-être ne pense-t-elle à rien; peut-être s'ennuie-t-elle, tout simplement, près du royal amant qui s'ennuie formidablement. — « L'ennui gagnait le Roi chez Mme de Maintenon... » — « Je n'ai que le temps de vous dire que je n'en puis plus », soupirait-elle le soir à Mlle d'Aumale, quand le roi se retirait. L'ennui, la contrainte, voilà ce qui tombe dans cette salle, des plis de la robe noire, ce qui glace tous ces visage, et fait si lourde cette triste atmosphère du déclin. Mme de Maintenon essaye de contraindre à sa règle sévère ceux du nouveau siècle; ils n'en veulent plus; à deux pas d'elle, une dévergondée la nargue.

Regardez, tout à côté, cette petite femme lippue, enveloppée dans une robe de chambre à la religieuse, le front ceint d'un bandeau de nonne, comme pour faire sa cour à la redoutable voisine. Ne vous fiez pas à cette pieuse mascarade : c'est la duchesse de Berry, fille du duc d'Orléans, petite-fille de Louis XIV et de Mme de Montespan; la plus dépravée des femmes de son temps, et dans tous les genres de dépravation. On ne peut pas la calomnier. Dans ce logement qui fut sien, comme à Meudon et à la Muette, ses déborde-

ments scandalisèrent un monde où l'on ne s'étonnait guère. Grossièrement athée, goinfre, ordurière, roulant des bras de Riom dans ceux de tous les aventuriers, surpassant le cynisme des roués aux souper de son père, malade chaque soir de ses « gueulées », ivre de liqueurs fortes, « rendant partout ce qu'elle avait pris » ; effroyable amas de tous les vices, et qui alla s'enfonçant dans la plus basse crapule, jusqu'au jour où elle mourut, à vingt-quatre ans, pourrie au fond des moelles par sa débauche animale. — Digne annonciatrice de la salle de la Régence où nous entrons.

Un tableau qui aurait une grande valeur documentaire, si les physionomies des personnages y étaient plus fortement marquées, représente les membres du conseil de Régence. Le duc d'Orléans préside la séance dans cet appartement où il remplace sa fille Berry. Avec lui, le travail des affaires d'État descendit — et l'on peut prendre le mot dans tous ses sens — du cabinet royal au cabinet du rez-de-chaussée.

Ce fut dans la pièce contiguë que le Régent mourut subitement. Saint-Simon venait de le quitter; le sac des rapports était prêt pour aller travailler chez le roi. Mme Falari, « aventurière fort jolie », succéda à l'austère conseiller. — « Il causa près d'une heure avec elle, en attendant celle du roi. Comme elle était toute proche, assis près d'elle, chacun dans un fauteuil, il se laissa

tomber de côté sur elle, et oncques depuis n'eut pas le moindre rayon de connaissance, pas la plus légère apparence. » — Épouvantée, la Falari courut dans la chambre voisine, et de là dans toutes ces pièces, appelant vainement du secours; les serviteurs, persuadés que leur maître était monté chez le roi par les escaliers intérieurs, avaient tous disparu; elle erra longtemps avant d'en trouver un. — Quand les rares visiteurs sont partis, dans ces cabinets solitaires où n'arrive d'autre bruit que le cri d'une orfraie du parc, le promeneur attardé croit parfois entendre les appels et la course de la jolie aventurière, cherchant à qui remettre le cadavre tombé si fâcheusement sur ses bras.

Voici les portraits officiels du petit roi, par Rigaud, par Ranc; et les cérémonies solennelles où il apprend son dur métier, le lit de justice qu'il tient en 1715, les remontrances du Parlement qu'il reçoit en 1718. Vues d'un peu loin, ces scènes rappellent les Nativités des églises : les vieux conseillers en longues robes, agenouillés devant le bel enfant, font penser aux mages prosternés devant un petit Jésus. Quelques années encore, et l'indolente sagacité de Louis XV trouvera des paroles prophétiques pour peindre ces parlementaires; il dira d'eux à M[me] de Pompadour : « Je déteste ces longues robes... Ils finiront par perdre l'État. Vous ne savez pas ce qu'ils font et ce qu'ils pensent : c'est une assemblée de répu-

blicains. En voilà au reste assez : les choses comme elles sont dureront autant que moi. » — Ils ont pris du vol, les grands robins, depuis le règne précédent : on en a l'impression devant les beaux portraits de Largillière, où se carrent avec des airs de maîtres Urbain Lepeletier, Thomas Morant, et ce pâle Maupeou.

Les écrivains sont moins fiers; ils n'auraient que de faibles raisons de l'être : âge ingrat pour la corporation. Je ne rencontre sur la cimaise que ces figures et ces mentions : Jean-Baptiste Rousseau, poète; Gresset, poète; Destouches, auteur dramatique; et le vieux Fontenelle, philosophe. Voilà pourtant un autre roi qui pointe à côté de Louis XV : un Voltaire jeune, par De Troy; visage aimable et pimpant, où rien n'annonce le rictus du squelette légendaire. Déjà bâtonné, embastillé, il n'en est pas moins empressé à humer l'air du beau monde et de la Cour; il va même y prendre gîte, tout près d'ici, dans l'aile des Princes : on trouve aux comptes des bâtiments une requête de M. de Voltaire, historiographe du roi, demandant en 1746 qu'on fasse des réparations à son logement, une porte à des privés publics qui l'incommodent.

Il faut avancer dans les salles et dans le siècle pour arriver aux bustes des philosophes, installés dans le grand cabinet de travail, comme les vrais maîtres du destin français. Houdon et Lemoyne

ont paré de tout leur art ces fronts que la pensée éclaire : d'Alembert, Helvétius, Diderot, Voltaire encore. Quant à Jean-Jacques, ce n'est pas à la Cour qu'il faut aller pour rencontrer le sauvage.

Les princes et les princesses reparaissent, nombreux, sur la tige de Bourbon un moment si appauvrie, si menacée par la rafle funèbre qui dévasta la famille de Louis XIV à l'aube du siècle. Les Espagnols, Philippe V et ses enfants, reviennent visiter leurs neveux et cousins. Qu'ils se sont vite *défrancisés!* Il y a toujours des Pyrénées. Ces figures falotes ont déjà pris, au delà des monts, l'hébétude et l'usure des héritiers de Charles-Quint. Il semblerait ici que le milieu soit plus puissant que la race pour façonner un type. De toutes ces étrangères qui nous arrivent d'Espagne et de Piémont, d'Autriche et de Saxe, naissent de jeunes princes bien français par la mine et l'allure. Le sceau de la race n'est indélébile que sur ces deux Anglais, élégants et mélancoliques; deux errants, qui traînent ici comme partout leurs vaines espérances : le chevalier de Saint-Georges et le cardinal, les Stuarts, avertisseurs des Bourbons. Marie Leczinska fait son entrée, un lys à la main, toute radieuse dans le rêve inespéré. Elle déchantera. Sur les portraits ultérieurs, la reine perd sa bonne grâce juvénile; la physionomie avertie reste indulgente, acquiert de la finesse, du mouvement, l'air entendu de la

petite cour où régnait le bel esprit du président Hénault.

Voici le Dauphin, maître de céans; ombre qui passe, saisie par le pinceau de Natoire, et dont on retrouvera les traits, plus épaissis, sur le masque de son fils Louis XVI. La seconde dauphine, Marie-Josèphe de Saxe, nous reçoit dans la coquette bibliothèque si délicatement ornée pour elle. Un cortège d'artistes fait antichambre dans l'autre cabinet de la princesse : Cochin, Boucher, Van Loo au milieu de ses enfants. Mais avant de passer outre, arrêtons-nous dans la chambre des dauphines et faisons un peu de « mécanique » ; elle est ici d'un vif intérêt.

Au fond de cette chambre, une porte pratiquée dans le panneau ouvre sur un étroit couloir, qui débouche d'autre part dans la grande pièce d'angle, cabinet du Dauphin. Ce boyau intérieur communique au *caveau*. On appelait ainsi un retrait obscur, véritable trou de cave, froid et resserré comme une cellule de cachot, qui donne sur une petite cour humide, empuantie. Monseigneur, fils de Louis XIV, avait imaginé de coucher là. Deux escaliers intérieurs s'amorcent sur le caveau et conduisent aux grands appartements royaux du premier étage : ils ont chacun leur date et leur histoire.

Le premier, échelle tournante prise en pleine maçonnerie, est le seul vestige authentique du

château de Louis XIII. La tradition l'a baptisé l'escalier de la Journée des Dupes. Richelieu fut, lui aussi, l'un des occupants temporaires de ce rez-de-chaussée; il a très probablement gravi ces degrés, dans la nuit du 11 novembre 1630, pour aller là-haut surprendre son maître, ressaisir la faveur, obtenir la disgrâce et le supplice de Marillac; le chancelier dormait tranquillement à Clagny, croyant déjà tenir le cardinal. Dans la suite, les rois descendaient par cette vis, quand ils venaient donner la chemise aux Dauphins le soir des noces; ils arrivaient dans la chambre de la Dauphine par le boyau étranglé, par toutes ces catacombes ténébreuses. — Le château est plein de ces contrastes : magnificence des appartements de parade, exiguïté misérable et inimaginable incommodité des privés, des dégagements. Ce détail matériel exprime bien la double vie de la monarchie.

L'autre escalier mène aux cabinets de la reine Marie-Antoinette; elle en usait pour descendre chez ses enfants. Des anneaux, encore fixés dans le mur, portaient deux mains courantes, la plus basse à hauteur d'appui d'un petit enfant : les menottes du Dauphin, Louis XVII, ont joué maintes fois avec ces anneaux.

Le grand cabinet aux six fenêtres a recueilli les portraits de Mesdames : elles font vis-à-vis aux bustes des encyclopédistes. Nattier a peint

chacune d'elles sous deux aspects, en costume de cour, en divinité mythologique. Son art charmant a flatté toutes ces vieilles filles, *Loque* et *Coche*, *Graille* et *Chiffe*, aussi bien que leurs deux aînées. Aucune d'elles n'était jolie, à en juger par des témoins plus véridiques, les médaillons de plâtre conservés à la bibliothèque de Versailles.

Déjà, de leur vivant, les six filles de Louis XV « embarrassaient le château », nous dit Barbier. Pour le débarrasser, on envoya les cadettes à l'abbaye de Fontevrault, où elles languirent douze ans, sans visites et sans lettres de leurs parents. Quand elles furent rappelées, en 1750, on les dispersa au rez-de-chaussée. Elles y vieillirent, encombrantes, brouillonnes, sujet de perpétuel gémissement pour les contrôleurs des finances. Les plus intrigantes grimpaient aux petits cabinets de leur père, s'escrimaient sans succès contre les favorites : elles se liguèrent ensuite contre leur pauvre nièce Marie-Antoinette. Les autres jouaient au cavagnole, comméraient, faisaient relier de beaux livres qu'elles lisaient peu; portées de préférence sur leur bouche, s'il faut en croire d'Argenson : « Mesdames se mettent à table à minuit et se crèvent de vin et de viande ». Madame Louise alla au Carmel, où elle continua d'intriguer dans les choses de l'Église.

A la Révolution, Mesdames Adélaïde et Victoire, les deux seules survivantes, se réfugièrent à



Rome. Chassées de cet asile, talonnées par les soldats de Championnet jusqu'à la pointe de l'Italie, les fugitives se jetèrent dans un trabaccolo, errèrent longtemps sur l'Adriatique, vinrent mourir de fatigue à Trieste. Louis XVIII fit rapporter les dépouilles de ses tantes en 1814 : elles arrivèrent à Toulon comme Napoléon débarquait au golfe Jouan. Ces revenantes durent encore patienter cent jours dans un hangar, avant de rejoindre leurs sœurs à Saint-Denis; toujours encombrantes, toujours inopportunes; non pas inutiles, cependant, puisque nous leur devons les délicieux chefs-d'œuvre de Nattier.

Ce fut ici, à un bal de masques donné le 7 février 1745 chez Madame Adélaïde, que le roi vit pour la première fois Mme d'Étioles. La marquise de Pompadour n'ayant point logé de ce côté, on n'y a mis en souvenir de sa fructueuse apparition qu'un petit portrait d'elle, à mi-corps, sorti de l'atelier de Boucher. La débutante y est presque modeste, retraitée dans un angle, près de son frère, l'avantageux Marigny. Le prédécesseur de Marigny à la direction générale des bâtiments, Tournehem, regarde tristement ses liasses de comptes. Plaignons-le; Tocqué a daté ce tableau de 1750; c'est l'année où le directeur général se lamentait de n'avoir plus un denier vaillant pour payer les doreurs.

Le siècle marche, mûrit, pourrit. Nous aperce-

vons chemin faisant quelques-uns des hommes qui mènent ses affaires : entre autres les deux Choiseul, Stainville et Praslin. A eux deux, sur ce panneau où ils se font pendant, les Choiseul personnifient leur époque. Lequel va dire : « Après nous le déluge? » Ils le diraient de façon différente : Stainville, plus sémillant, avec son joli sourire, son petit nez à la Roxelane qui flaire le vent, son regard enjôleur qui parcourt légèrement les papiers d'État entassés sur le bureau où il écrit; Praslin, avec un geste de grâce altière, une fatigue distraite de grand seigneur blasé. Les Choiseul, Vergennes, La Vrillière, tous ces visages suggèrent les mêmes mots : élégance, légèreté, esprit. Spirituels, ils le sont tous, et ne sont que cela.

Mais hâtons-nous vers le Louis XV de Drouais. Entre toutes, cette toile retient la songerie : elle nous en apprend plus que de gros volumes d'histoire. C'est un portrait sans apparat : habit rouge, cordon bleu, la mise et l'air de l'intimité; 1773, l'année d'avant la mort. Le gracieux enfant que Rigaud nous présentait tout à l'heure a passé soixante ans. Rien d'un vieillard, sur les traits toujours aimables de Louis le Bien-Aimé; rien, sinon l'âme avouée par le regard, et qui n'a plus d'âge. Elle transparaît, montre de quoi elle est faite : intelligence claire, aiguisée, mais paresseuse; cœur sans méchanceté, sans ressort pour

la lutte; dissimulation, inconstance, tout le charme et la bonté de surface sur un fond décevant; faiblesse incurable, souvent séduisante, de l'homme trop adonné aux femmes; conscience réfléchie de l'irrémédiable déchéance, en soi, autour de soi. Ce regard a tout vu, tout su, tout épuisé; il proclame le néant de tout, la résignation dans le dégoût d'autrui et de soi-même, l'infinie lassitude.

Lasse, lasse, c'est le dernier mot de cette figure, de la bouche qui va s'entr'ouvrir, semble-t-il, et redire les paroles révélatrices que Mme du Hausset surprenait chaque soir dans le boudoir de la Pompadour. — « Le roi avait les idées les plus tristes sur la plupart des événements. Quand il arrivait un nouveau ministre, il disait : « Il a étalé sa marchandise comme un autre, et promet les plus belles choses du monde, dont rien n'aura lieu. Il ne connaît pas ce pays-ci. Il verra... » — Quand on lui parlait de projets pour renforcer la marine, il disait : « Voilà vingt fois que j'entends parler de cela. Jamais la France n'aura de marine, je crois. » — Le roi était bien aise de la prise de Mahon; mais il ne pouvait *croire* au mérite de ses courtisans, et il regardait leurs succès comme l'effet du hasard... Le roi parlait souvent de la mort, et aussi d'enterrements et de cimetières : personne n'était né plus mélancolique. » — Il faudrait reproduire toute la suite de

ces propos. Je ne sais pas de plus merveilleuse étude de psychologie que les espionnages de cette femme de chambre : le tableau de Drouais éclaire et confirme les témoignages de Mme du Hausset.

Il est regrettable qu'on ne puisse mettre en face, ici même, un portrait de Mme du Barry qui compléterait la leçon. Cette toile peu connue, une des meilleures de Mme Vigée-Lebrun, a été léguée par M. Vatel à la bibliothèque de Versailles, l'ancien dépôt des Affaires étrangères. — « Le grand portrait de Mme Lebrun est délicieux et d'une ressemblance ravissante; il est parlant et d'un agrément infini... » Ainsi écrivait à la dame son dernier soupirant, M. de Rohan-Chabot, dans une lettre du 7 septembre 1793. Il venait de faire prendre la peinture en question chez l'avant-dernier, pour qui elle avait été faite : le duc de Brissac, massacré l'année d'auparavant. Les Goncourt citent cette lettre, qu'ils attribuent par erreur au prince de Rohan-Rochefort; ils n'ont pas vu l'œuvre de Mme Lebrun et n'en font point état. — La comtesse posa devant son amie en 1788 : elle avait alors quarante-cinq ans.

La propriétaire de Luciennes est assise dans son parc, un livre à la main : derrière elle, les masses ombreuses de la forêt s'étagent sur les pentes d'un vallon, qui descend en molles ondulations vers la Seine. Une robe-peignoir d'un vert sombre s'harmonise avec ces feuillages; le vête-

ment un peu lâche, retenu à la mode du jour par une ceinture remontée, laisse voir les bras et le haut de la gorge sous la chemisette de dentelle. Du mouchoir de gaze jeté sur la tête, les longues boucles des cheveux blonds s'échappent en désordre, roulent sur le sein; « ses cheveux étaient bouclés et cendrés comme ceux d'un enfant », dit Mme Lebrun. Les lignes du visage s'empâtent, il y a de la couperose dans le teint; mais c'est encore une maturité savoureuse, et qui a si forte envie de l'être ! Croyez-en le regard langoureux de ces yeux bruns, fendus en amande. Sous la paupière gauche et au coin des lèvres, les deux grains de beauté qui avaient piqué l'attention du roi.

Elle est plus que jamais « la rondelette du Barry » : bonne fille, contente de sa journée bien remplie, prête à la recommencer. Elle n'a pas de rancœurs, pas de remords, et pense n'avoir point fait de mal, puisqu'elle n'a point fait de politique. Ses souvenirs apaisés s'égrènent dans les causeries rapportées par Mme Lebrun : « C'est dans cette salle que Louis XV me faisait l'honneur de dîner... Il y avait au-dessus une tribune pour les musiciens qui chantaient... » Elle ne dit pas cela comme une chose triste; seulement comme une chose drôle, qui est arrivée. Regrette-t-elle? Non pas. Elle a trouvé le bonheur dans son idylle d'automne avec l'honnête Brissac. — Elle le retrouverait

ici : nous venons de passer devant un buste du gouverneur de Paris, par Rœttiers de la Tour : figure carrée de brave homme, et de tout repos. — Ils s'aiment comme Philémon et Baucis, oublieux du passé, ignorants de l'orage qui s'amasse dans ce tranquille ciel du soir, sur leurs têtes condamnées.

Quatre ans plus tard, des forcenés jetteront celle du bon duc sur ces pelouses de Luciennes. Ramené d'Orléans à Versailles avec les prisonniers de la Haute-Cour, Brissac fut égorgé comme ses compagnons, dans la rue de l'Orangerie, le 9 septembre 1792. Des patriotes versaillais détachèrent sa tête; ils s'avisèrent de porter ce trophée à Luciennes, sous les fenêtres de Mme du Barry. Folle de terreur, la malheureuse femme fit enterrer la sanglante relique dans un coin de son jardin. C'est là qu'un ouvrier vient de l'exhumer, un matin de l'été qui finit; mon ingénieux confrère M. Lenôtre nous a conté cette lugubre trouvaille. Si l'on gardait quelques doutes sur l'authenticité du crâne de Brissac, il n'y aurait qu'à le confronter avec le buste de l'appartement du Dauphin : le ciseau de Rœttiers a vigoureusement accusé sur ce marbre les saillies caractéristiques du modèle.

On a vu comment Rohan-Chabot consolait Mme du Barry, un an après ce drame. Notre portrait explique, il excuse l'inlassable faiblesse de la galante quinquagénaire : elle désire tant plaire

encore, la molle créature, et vivre, vivre à tout prix. On devine sur cette bouche sensuelle le dernier cri qui va s'en échapper : « Encore une minute, monsieur le bourreau ! »

Encore une minute ! Encore un peu de plaisir ! C'est le cri qu'ils jetteraient tous, s'ils savaient, ces hommes et ces femmes de plaisir, ceux mêmes et celles qui vont mourir courageusement. Au seuil du salon Louis XVI, le dernier de l'enfilade, la terreur et la pitié retiennent un instant le visiteur. La plupart des têtes qu'il voit là sont marquées pour le couteau, d'autres pour l'exil, pour les funestes aventures des jours futurs. Le vieux Gluck, placé sur une des portes, et qui lève les yeux au ciel en cherchant ses mélodies, pourrait trouver dans cette salle et y faire entendre les incantations aux mânes dont le gémissement emplit son *Orphée*. L'auditoire du musicien est composé d'ombres tragiques.

Suspendons ici notre visite ; nous l'achèverons une autre fois, parmi les personnages de cette société plus proche, plus émouvante, rattachée à la nôtre par tant de liens. Ils nous conduiront jusqu'à nos jours, à travers les troubles et les angoisses qui font leurs portraits si pathétiques.

Un monde commence avec Louis XVI, un monde a fini avec Louis XV. De même que le siècle de Louis XIV, à l'autre bout de cette galerie, empiétait sur son successeur, de même le siècle des

Révolutions, — celui qui hier encore était le nôtre, — reflue violemment sur les dernières années du XVIIIe siècle, les sépare de l'ancien temps et les tire vers nous. Nous en avons fini avec ceux qui ont goûté pleinement toute cette douceur de vivre, regrettée par M. de Talleyrand.

Laissons-les se rendormir dans la nuit qui vient; regagnons les terrasses et les bosquets où ils se divertirent dans les fêtes galantes. L'immense paix du soir tombe sur la nappe verte des bois, sur les blanches statues, sur les bassins assoupis,

Ces bassins où sont morts tant de soleils augustes....

Une fois encore, les lueurs fantastiques du couchant rallument dans les vitres de la galerie les feux éteints; elles y raniment la vie, toutes les vies du passé. La plainte funèbre d'Eurydice va soupirer là-haut, sur le clavecin de la Reine; ou, plus lointaine dans ces tribunes du jardin, l'ariette de Lulli sur les basses de viole qui versèrent l'amour à La Vallière, à tant d'autres Psychés délaissées par le jeune dieu... « Il y avait au-dessus une tribune pour les musiciens qui chantaient... »

II

LA TRAGÉDIE

Reprenons notre promenade dans l'appartement du Dauphin. Nous l'avions arrêtée au seuil du dernier salon, celui qu'on pourrait appeler le salon d'attente de la Révolution.

J'y vois errer l'ombre livide
D'un peuple d'innocents qu'un tribunal perfide
Précipite dans le cercueil.

Il semble que ces vers d'André Chénier, écrits à Versailles, après le massacre des prisonniers dans la rue de l'Orangerie, aient été inspirés par les portraits appendus dans cette pièce.

Presque tous furent peints entre 1774 et 1789. Après cette date fatidique, l'appel des condamnés se fait là-haut, sous les combles du Château. Pour compléter la série, pour revoir ces princes enfants ou adolescents dans la suite mouvementée de leurs destinées, il faut monter aux attiques du

Nord et du Sud; de préférence à ce dernier, où sont réunis les acteurs et les témoins de la Révolution. On ne saurait trop engager le visiteur à gravir, en sortant d'ici, les deux escaliers qui le conduiront de ces limbes au sommet du calvaire royal. Là-haut, et dans les autres parties du Château, — salles de l'Empire et de la Restauration, — il retrouvera ces figures juvéniles sous les masques tragiques qu'elles porteront plus tard; il suivra sur leurs traits les péripéties du drame dont il aura vu planer la menace obscure au-dessus des têtes dévouées à la Némésis.

Aujourd'hui, pour la commodité de notre causerie, nous ne tiendrons pas compte de l'ascension qui s'impose à nos personnages après 1789; nous irons parfois demander à ceux de l'attique l'épilogue d'une vie qu'ils auront commencé de nous narrer dans la compagnie du rez-de-chaussée.

Nous avions laissé le roi Louis XV posant devant Drouais, pour ce portrait où son regard atone s'emplit déjà de la vue du néant. La petite vérole l'a saisi à Trianon, il est revenu expirer au Château. — « Dès qu'il fut mort, chacun s'enfuit de Versailles. On se dépêcha d'enfermer le corps dans deux cercueils de plomb, qui ne continrent qu'imparfaitement la peste qui s'en exhalait; quelques prêtres, dans la chapelle ardente, furent les seules victimes condamnées à ne pas abandonner les restes du roi... Le corps fut con-

duit deux jours après à Saint-Denis, et le convoi ressembla plus au transport d'un fardeau dont on est empressé de se défaire, qu'aux derniers devoirs rendus à un monarque. » (Bezenval.) A la nuit close, convoyé par des palefreniers, le carrosse pestiféré fila grand train sur la route : la lueur des torches ameutait les curieux, ils se répandaient en injures et en brocards : cette litanie funèbre accompagna jusqu'à Saint-Denis la dépouille de Louis le Bien-Aimé.

Au Château, comme il appert des comptes des Bâtiments, on blanchit, on regratte au vif, on lessive « les pièces qui ont pu contracter du venin ». Lessive générale des lieux, des choses et des gens de l'autre règne. La Du Barry est exilée aux Bernardines de Pont-aux-Dames, on chasse toute sa séquelle, d'Aiguillon, Maupeou, Terray. L'honnêteté, la respectabilité redeviendraient-elles à la mode? L'espérance populaire palpite dans l'air salubre qui va purifier l'atmosphère de Versailles. Que n'attendrait-on pas de ce jeune dauphin, si bien intentionné, si retenu dans ses mœurs, de cette adorable dauphine qui traîne tous les cœurs après elle? Une Reine, enfin, à la place des indignes favorites; non plus l'épouse sacrifiée dont une tradition déjà séculaire avait fixé le type, la continuatrice maussade de la dynastie, pauvre étrangère « à qui le Roi fit dix enfants sans lui avoir jamais dit un mot »; non

plus un accessoire importun de l'étiquette royale, mais une vraie Reine, qui portera le diadème dans la grâce et dans l'amour, qui ressaisira le pouvoir usurpé par les courtisanes et en usera pour répandre des bienfaits.

Nouveaux souverains pour un nouveau siècle. Car le siècle a brusquement changé; seuls, les vieillards de Versailles retardaient sur le sentiment public, métamorphosé par ce magicien, Rousseau.

A sa voix, le cœur a pris le dessus sur l'esprit, la sensibilité sur la galanterie, les plaisirs de la nature sur les plaisirs de la société. Il a même rapiécé une morale, telle quelle, où les théologiens auraient fort à reprendre, mais enfin une façon de morale et presque une religion. Son souffle puissant a pénétré jusque dans ce palais dont Jean-Jacques ne franchit jamais le seuil. — Entrons donc dans la salle Louis XVI : une aurore va nous y sourire, tout nous la promet, tous la présagent.

Illusion vite perdue! C'est un crépuscule. Le passé pèse d'un poids trop accablant sur la jeune Cour. Il est trop tard pour une renaissance; trop tard pour tout, même pour l'honnêteté, qui ne sait pas être perspicace, même pour la bonté qui dégénère en faiblesse. Vainement les courants nouveaux soulèvent et emportent le monde du dehors : ils pourront bien susciter dans le monde de Versailles quelques engouements superficiels, y modi-

fier les toilettes, les amusements, les spectacles des Menus et la musique de l'Opéra; ils ne changeront pas des cœurs et des cerveaux façonnés dans le moule déprimant qu'est ce palais. — « Vous qui naissez ici, quittez toute espérance de comprendre les choses du dehors et la vie des autres hommes. » On aurait pu graver sur le fronton du Château, avec ces variantes, la sentence lue par Dante sur la porte qui séparait des vivants « la gent douloureuse qui a perdu le bien de l'intelligence ».

Avant de considérer les portraits, regardons les tableaux de genre : Olivier y a reproduit en 1766 les divertissements des princes, avec une précision de détails qui permet de reconstituer tout le train de vie galante où furent élevés ces aimables étourdis. Ils soupent. Souper des comédiens au Temple, chez le prince de Conti : les seigneurs sont assis à la première table sur une estrade exhaussée de quelques degrés; autour d'une table plus basse, chargée de fruits et de cristaux, ces demoiselles de la Comédie babillent et pincent de la harpe. Banquet offert par ce même prince de Conti, dans le parc de l'Isle-Adam, à un jeune étranger de distinction qui n'est autre que le duc de Brunswick, le futur généralissime de la coalition; les belles dames, assises sur le gazon, lui prodiguent leurs grâces : sous peu d'années, Brunswick leur rendra ces politesses à Coblentz.

C'est le prophétique souper de Cazotte qu'il eût fallu peindre dans ce salon : voici, sur les toiles qui font suite aux tableaux d'Olivier, quelques-uns des convives qu'il y priait.

Le duc d'Orléans, Philippe-Égalité, en grand manteau du Saint-Esprit tout semé de flammes; la magnificence du costume et l'air d'orgueil ne réussissent pas à déguiser la bassesse du personnage : elle suinte, avec la méchanceté, sur tous les traits du visage, dans le regard oblique, fuyant comme le front, ce front qui semble ravalé d'un coup de hache et qu'on retrouvera chez bon nombre des conventionnels ses collègues.

Cette jeune figure souriante, au nez proéminent, c'est le duc de Bourbon : on décrochera un jour le vieillard, pendu à l'espagnolette de sa fenêtre. Près de lui, le duc d'Angoulême, déjà l'ombre insignifiante qu'il sera toujours : créature si chétive que le malheur ne daignera même pas lui donner un rôle dans les tragédies où vont figurer ses voisins. — Oh! le joli enfant, sous son gilet rose et son habit vert tendre! De grands yeux étonnés : est-ce donc qu'ils ont percé les plafonds et surpris là-haut un tableau qui représente un lit ensanglanté, une famille en larmes autour d'un homme frappé à mort, toute l'horreur de la nuit du 13 février 1820? Le joli enfant, c'est le petit duc de Berry. Voyez-vous sur l'habit vert tendre la place où s'enfoncera le couteau de Louvel? Le

sceau des mauvais destins est encore plus visible sur cette autre tête enfantine, auréolée d'une grâce mélancolique, peinte à la manière de Greuze dans un ton gris de cendre : le duc d'Enghien, attendu à Vincennes.

Mais vous cherchez parmi ses cousins l'enfant martyr, le petit dauphin que l'Europe nomma Louis XVII? Il est à l'attique du Sud, d'où j'espère qu'on le rapportera dans l'appartement qui fut sien. Il y est sous la forme d'un buste de marbre, et le Musée ne possède point d'objet dont l'histoire soit plus émouvante. Ce buste, où le menton et le nez ont été recollés, fut précipité d'une fenêtre des Tuileries pendant le sac du Dix-Août. Un des asaillants du château, un cordonnier, le ramassa et le porta sur son établi ; pour assouvir sa haine contre la famille Capet, ce patriote imagina de marteler ses cuirs sur la petite tête de marbre; les cicatrices dont elle est couverte proviennent des mutilations faites par le marteau de cet homme. Ainsi, tandis que l'enfant de chair et d'os était martyrisé par le cordonnier Simon, à la même heure, sans entente préalable, son image, — son double, comme eussent dit les vieux Égyptiens, — subissait les mêmes brutalités dans l'échoppe d'un autre savetier. En vérité, nos plus ingénieux dramaturges doivent s'avouer vaincus par la puissance qui compose l'histoire avec de tels rapprochements. Un amateur retrouva le

buste du Dauphin; après de nombreuses pérégrinations, il a été acquis par le musée de Versailles. Plus heureux que le modèle, le voici revenu dans la maison natale; sa prodigieuse aventure y met pour le promeneur un songe obsédant.

Quelques-uns de ces jeunes gens feront plus longue route et moins lugubre; mais par quels crochets, à travers quelles fondrières! Nous avons ici deux portraits du comte de Provence, l'un par Drouais, l'autre par un inconnu. — Méfiez-vous! semble dire cette figure spirituelle et rusée. Elle le dit surtout à la belle-sœur, Marie-Antoinette.

Monsieur dissimulait mal son mépris pour un aîné qui le terrassait à coups de poing et lui était inférieur en dons intellectuels; il jugeait ce frère borné, peu viable, impuissant. A vingt ans, parmi ces princes fous de plaisir, son esprit mûri calculait, escomptait l'accident possible, convoitait ardemment le trône. La maternité de Marie-Antoinette frustra cette ambition sournoise. Monsieur et sa Piémontaise, enragés de leur infécondité, ne pardonnèrent pas à l'Autrichienne des couches tardives qu'ils s'étaient habitués à ne plus redouter. Aussi quelle haine, quelles menées sourdes! Toute la vie de ce couple, — de ce trio, car la Balbi épouse les rancunes de son ami, — n'est qu'une cabale contre la reine; les plus virulents des pamphlets qui la salissent sortent de l'officine de Monsieur.

Patience! Il y a un pressentiment dans cette ambition trop hâtive. Grâce à la coupe sombre du bourreau, Stanislas-Xavier montera un jour sur le trône. Comment il en descendra pour un temps, talonné par le revenant de l'île d'Elbe, un tableau du Musée nous le remémore : le baron Gros a reproduit la scène avec un grand sens dramatique. Mais l'élégant adolescent de Drouais se reconnaîtrait-il dans ce gros homme podagre, les jambes ligottées sous les larges guêtres à boutons d'or, qu'un torrent de fuyards entraîne hors des Tuileries, aux clartés tremblantes des torches, le soir du 19 mars 1815?

Non loin de l'astucieux Provence, la tête à l'évent de son cadet, le fringant et séduisant Artois : autrement et non moins dangereux pour la belle-sœur qu'il compromet par ses assiduités, par ses folies, tandis que son frère la poignarde dans l'ombre. — Le gai viveur serait fort surpris si Cagliostro, l'homme qui sait tout, et dont le portrait fait vis-à-vis au sien, lui adressait le salut de la sorcière à Macbeth : Salut à toi, qui seras roi! Le dernier roi de la lignée! — Là-haut encore, dans les salles où se font les transfigurations de l'avenir, une grande toile de Gérard nous montre les pompes du sacre de Reims : l'aimable Artois, vieillard chenu, ceint la couronne entre les maréchaux de l'Empire. Et après, Holyrood, le Hradschin, Goritz, les gîtes et les

tombes de l'exil! Nous avions vu dans une chambre précédente, parmi les hôtes du roi Louis XV, deux jeunes Stuarts, beaux et tristes, ballottés hors de leur île dans un naufrage sans fin. Les jeunes gens d'ici seront les Stuarts du siècle prochain.

Cette pièce donne sur une galerie où un autre jeune homme nous arrêtera au passage. Dans le temps que les artistes de la Cour peignaient ces portraits à Versailles, le crayon novice d'un camarade croquait gauchement un lieutenant de la garnison de Valence, pendant une visite qu'ils faisaient ensemble à Tournon; quelques traits seulement, la silhouette du maigre profil, de longs cheveux plats qui tombent comme des baguettes sur les joues creusées : « — *Mio caro amico Buonaparte. — Pontornini del. 1785, Tournone.* » — C'est le premier portrait de Napoléon. Il attend là que ces princes montent dans la salle de la Révolution.

Ne sommes-nous pas fondés à dire qu'il faut aimer l'histoire vivante, aux lieux où elle s'est faite, devant les images de ses acteurs? Par une simple juxtaposition de ces images, l'histoire éblouit notre esprit et saisit notre cœur, mieux que l'orateur le plus éloquent, mieux que le plus lyrique des poètes. Il suffit de nommer ces portraits, le passant qui vous les désigne n'y saurait rien ajouter; ce n'est pas lui qui vous parle, c'est

eux seuls. Votre regard les rassemble, et aussitôt le spectacle des temps repasse, total et magnifique, dans toute imagination qui se représente les contrastes, les rapports, l'enchevêtrement mystérieux de ces destinées. Tel, et avant qu'il n'existe pour nous, le spectacle de la vie universelle doit passer, si l'on ose dire, d'une seule vue et sur un même plan, dans la pensée omnisciente qui ordonne ces grands jeux.

Il continue, le défilé des victimes prochaines, avec un beau portrait de l'intendant Foullon. Quelle satisfaction de vivre, sur cette face de financier comblé! Comme elle sue béatement l'aise de la richesse et de la vanité! Assis devant un bureau somptueux, la poitrine barrée d'un cordon rouge, — il est secrétaire grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, — Foullon se voit bientôt contrôleur général, et il mourait d'envie de l'être, nous dit Bezenval.

Le sort lui réserve une autre élévation, à quelques années de délai. Traqué par la fureur populaire dans son château de Morangis, il se réfugiera chez son voisin Sartines : les paysans de Viry découvriront l'homme « âpre et dur » qui voulait leur faire manger de l'herbe; ils le traîneront à Paris sur une charrette, avec un collier d'orties, un bouquet de chardons à la boutonnière, une botte de foin sur les épaules. Foullon à la lanterne! Cette tête correcte de bureaucrate

sera promenée dans Paris au bout d'une pique, « échevelée, défigurée; l'œil sorti de son orbite descendait sur le visage obscur du mort, la pique traversait la bouche ouverte dont les dents mordaient le fer ». Ainsi la vit Chateaubriand, sous la fenêtre de l'hôtel où il logeait, dans la rue Richelieu.

Est-ce que la contagion des catastrophes gagnerait tous ceux qui s'aventurent dans cette salle? Un étranger bizarre y est entré : le comte du Nord, le futur empereur Paul de Russie. Il parle, il divague, sur l'excellente petite toile, tout comme sur son grand portrait par M[me] Lebrun, à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg. On ne sait s'il faut sourire ou trembler devant ce bouffon inquiétant, campé dans sa taille mal prise avec un air d'égarement et de défi : don Quichotte polaire, chez qui les aspirations chevaleresques finissent en mélancolie noire ou en fureurs maniaques; candidat à la folie, toujours agité par les songes qu'il rapporte le matin à son ami Rostoptchine; il s'y voit enlevé au ciel par une force invisible et surnaturelle. Une nuit, il s'éveillera de ses rêves sous l'épée de Benningsen, entre les conjurés qui le dépêcheront dans les ténèbres.

Princes et particuliers, tous les membres de cette société subissent le même envoûtement. D'où tombe-t-il? Peut-être du portrait juché sur

la muraille au-dessus des autres, qui semble les dominer, et fait songer à une araignée au centre de sa toile; peut-être de cette large face friponne, effrontée, de ces gros yeux à fleur de tête qui promènent sur la compagnie un regard indéchiffrable. Je l'ai signalé plus haut, ce portrait du comte de Cagliostro; énigmatique comme son modèle, sans âge, peint on ne sait quand, par on ne sait qui. Il fallait que le thaumaturge fût ici, continuant sur ces hommes le pouvoir occulte qui mit leurs cervelles à l'envers, prolongeant la fascination à laquelle la baronne d'Oberkirch avouait ne pouvoir s'arracher.

Alchimiste, — s'il ne possédait pas l'arcane du grand œuvre, où prenait-il l'or qui ruisselait de ses doigts? — prophète, — il le fut au moins dans sa *Lettre au Peuple français*, dans ses prédictions politiques si vite vérifiées par les événements, — guérisseur, charmeur, propagateur de la franc-maçonnerie dans le beau monde, par quelle force en imposait-il, d'où sortait-il, qui était-il? Historiens et romanciers se sont acharnés sur le sphinx, nul ne lui a arraché tout son secret. — Le fils d'un juif palermitain, au dire de Gœthe qui voyageait alors en Sicile. Il y a des lacunes et des obscurités dans le récit de Gœthe. Même après l'enquête minutieuse de M. Frantz Funck-Brentano, l'ombre reste épaisse sur une vie qui replonge à chaque instant dans le mythe. Mais comment

saurions-nous qui était Cagliostro, ce qu'il faisait en 1784 dans les loges du rite égyptien, alors que nous sommes si mal instruits de sa dernière incarnation, celle dont nous fûmes témoins?

Car l'immortel Joseph Balsamo a reparu parmi nous; cette fois avec un masque grave et scientifique, ajusté à la mode de notre temps. De nouveau, on l'a vu brasser les millions, peser sur les affaires d'État, séduire des personnages de haut rang, dérouter les princes de la science. Toujours armé de son pouvoir occulte, il avait même crédit dans les Bourses et dans les chancelleries, ces dernières l'honoraient de leurs distinctions les plus enviées; il esclavageait les plus forts, il leur ordonnait de parler, et ils parlaient, de se taire, et ils se taisaient, de se tuer et ils se tuaient. Ce ne sont point là des légendes, mais des faits; et les plus surprenants de ces faits ne sont connus que des gens informés, de ceux qui fréquentèrent le comte de Cagliostro, ressuscité sous le nom du docteur Cornélius Herz. Il a vécu parmi nous, remuant les plus grandes machines, et nous ne savons ni comment il a vécu, ni comment il est mort. Étonnez-vous ensuite qu'il y ait des incertitudes sur le rôle qu'il joua jadis dans la désagrégation de l'ancien monde!

Ils sont beaucoup qui le désagrègent, ce monde malade, comme s'ils avaient commission de le précipiter dans la tombe. Tous conspirent à l'affo-

lement de ses derniers jours. De partout se lèvent des Prométhées qui font « habiter dans l'âme des mortels les aveugles espérances ». Dans l'assemblée choisie où nous sommes, combien pourraient jurer qu'ils n'ont pas fait la chaîne magnétique autour du baquet de Mesmer? Le siècle qui a ri de toutes choses ne prend plus au sérieux que les charlatans, les théosophes, les illuminés. Ceux-là s'engouent de Saint-Martin, ceux-ci de Swedemborg. On traduit le mystagogue suédois.

J'ai sous les yeux l'édition de 1786 : peut-être celui qui lisait ces volumes venait-il d'applaudir la *Folle Journée*, ou de se passionner aux *Mémoires* de Calonne pour la convocation des Notables. Et peut-être venait-il de dévorer les *Liaisons dangereuses* de cet artilleur qui porte si dignement l'uniforme sur un des portraits de Versailles, Choderlos de Laclos. — Aimable dilettantisme des sociétés en dissolution. — Le traducteur de Swedemborg a travaillé, dit-il, pour retirer de l'ignorance « ce grand nombre de personnes oisives qui ne pensent que d'après les autres » ; elles vont enfin participer aux nouvelles que le philosophe, « ravi en esprit dans une société du ciel », leur apporte de ce pays-là : « secrets célestes révélés depuis peu, et fort supérieurs aux mystères admirables que le Seigneur avait révélés à son Église jusqu'à nos jours ». — Nos libertins sont repris d'une crise

de foi et d'enthousiasme : ils croient à tous les annonciateurs de merveilles.

Leur crédulité est excusable. Comment démêler le vrai du faux, dans ces années où la nature découvre aux hommes éblouis des forces et des principes qu'ils avaient ignorés jusqu'alors? Galvani coudoie Mesmer; les premières secousses du fluide électrique viennent à point, elles font éprouver un frisson nouveau à des nerfs épuisés par l'abus de la vie. Lavoisier décompose les éléments dans son alambic : pourquoi Cagliostro ne tirerait-il pas du sien l'élixir vital? Jenner prolonge l'existence en supprimant le plus meurtrier des fléaux, celui qui mettait en coupes réglées la famille royale, dans ce palais de Versailles. Montgolfier donne aux imaginations exaltées l'espoir de monter au ciel, Franklin y capte la foudre. Mais qu'est-il besoin de monter au ciel? Il va descendre sur la terre. Jean-Jacques leur a conté l'idylle vertueuse de l'humanité nouvelle, il a persuadé ceux qu'il faisait pleurer, toutes les femmes, la plupart des hommes. Les héros de la liberté reviennent de l'Amérique émancipée, ils en rapportent le rêve d'une république fraternelle. Partout des idées en ébullition, nulle part cette solidité des mœurs publiques qui modère la force explosive des idées et en facilite l'assimilation.

C'est trop de commotions à la fois pour des cerveaux affaiblis par l'excès de la vie sociale.

par les raffinements du luxe et du plaisir. Entre les encyclopédistes, les physiocrates, les théosophes, les physiciens, les faiseurs de projets, les réformateurs de tout poil, nos gens ne savent plus à qui entendre. Ils entendent du moins, ces privilégiés, les soufflets retentissants que tant de mains appliquent sur leurs joues; ils s'en amusent, ils y applaudissent. Avec cette folie du suicide qui est la caractéristique des sociétés finissantes, les Almaviva de Versailles jouent sur leur théâtre, à Trianon, ce *Figaro* qui les fustige et que le roi fait interdire à Paris.

Sarabande macabre, cacophonie de voix aiguës qui appellent dans les nuages ou sortent de dessous terre : le royaume de France ressemble à l'île de Prospéro, quand les esprits aux ordres d'Ariel y troublent l'air de mille sons discords et enseignent à Caliban les chansons de révolte. Que diraient, s'ils revenaient ici, les graves survivants du grand règne que nous laissâmes dans le premier salon? Ils retrouveraient les brigues et les passions de la Cour, encore un peu de son formalisme extérieur; ils ne s'y reconnaîtraient pas dans le bouleversement des idées, le relâchement de tous les vieux ressorts.

Reconnaîtraient-ils au moins les idoles royales? Il n'est que temps d'approcher les maîtres de céans, avant qu'ils montent là-haut, comme en une autre tour du Temple. La Reine, d'abord; au

centre d'un panneau, dans le grand portrait où sa beauté un peu hautaine attend les hommages, elle nous appelait depuis notre entrée. Je reculais l'instant d'aller à elle : tout historien qui affronte cette figure sent d'avance qu'il marche à de cruels combats entre son cœur et sa raison.

C'est le portrait si connu de Mme Lebrun: la Reine en robe rouge, avec ses trois enfants. Ce tableau fut peint en 1787, exposé la même année au salon du Louvre. On y apporta le cadre vide avant la toile; d'où le mot sanglant qui jaillit de la haine sur les lèvres des Parisiens : Portrait de Mme *Deficit.* L'image de la malheureuse femme cherche depuis lors et ne trouve pas une retraite où elle soit à l'abri de ses persécuteurs. On la voyait naguère dans l'attique du Sud, en face de sa pire ennemie, Mme Roland; une rivale, blessée dans sa vanité, haïssant la Reine comme on se hait de femme à femme. Marie-Antoinette est descendue dans l'appartement où elle passa la première nuit de ses noces, morose souvenir.

Elle y est en famille. Vis-à-vis d'elle, Philippe-Égalité, le louche braconnier qui la guette au piège, l'homme qu'elle accuse du premier cri, après les journées des 5 et 6 octobre : « M. le duc d'Orléans a voulu nous faire assassiner! » (Augeard.) Où qu'elle regarde, elle n'aperçoit que trahisons et périls : ici Provence, là Artois; ces frères, ces cousins aiguisent le mot qui va la blesser, inspi-

rent les infâmes libelles que Champcenetz fera jeter jusque dans l'Œil-de-Bœuf.

Aussi y a-t-il quelque contrainte sur ce visage, quelque dureté dans le regard, dans l'arc des sourcils. Mme Lebrun a vu la Reine telle que la décrivait la princesse de Lamballe, après l'acquittement de Rohan : « Sa physionomie, jadis si douce, si caressante, ne peignit en public que la hauteur et le dédain... » Cette fière tête se redresse, comme pour résister au poids invisible qui la tire, va l'abaisser, et finalement la détacher : le poids de l'ignominieux Collier. On ne peut pas exagérer l'influence de « l'Affaire » sur le caractère, la vie, la mort de Marie-Antoinette. M. de Nolhac, et après lui M. Funck-Brentano, ont eu mille fois raison de rattacher à ce fil la destinée de la Reine. Et si nous faisions en d'autres temps quelque difficulté d'admettre qu'un arrêt judiciaire eût pu déterminer les plus graves événements d'une époque, nous savons maintenant quels ébranlements laissent après elles ces grandes causes qui passionnent l'opinion.

La série des portraits de Marie-Antoinette suffirait à démontrer que le malheur est le meilleur des éducateurs. Elle n'en eut pas d'autre. Suivez l'ascension du type, depuis la fantasque jeune femme qui porte sur sa tête vide ces ridicules pyramides d'objets, désespoir de Marie-Thérèse, jusqu'au poignant tableau de Kucharsky fait au

Temple, en 1793; sous le pauvre fichu et le pauvre bonnet de veuve qu'elle doit « à la générosité de la République », les traits modelés par la souffrance semblent empruntés au marbre d'une *Pietà* de Michel-Ange, ils en ont l'auguste sublimité. Je ne parle pas de l'atroce crayon de David; la passante sur la charrette, les yeux clos, rigide, déjà pierre tombale de son propre monument. Cette femme, dont il faut bien dire qu'elle était peut-être la plus inculte de la Cour, cette évaporée des jours heureux qui n'a jamais pu s'imposer la lecture d'un livre, qui a lassé la patience de tous ses maîtres, qui n'a entendu que des propos oiseux ou des conseils perfides, le malheur lui a tout appris, tout donné. Il a fait remonter en elle la noblesse de la race, le courage de sa mère, la force de pensée des grandes chrétiennes. Jamais la dure main de la douleur n'a plus cruellement pétri, plus magnifiquement métamorphosé un visage; et, sous ce visage, l'âme qui l'éclaire d'une lumière épurée.

Il y aurait une bonne règle pour porter sur Marie-Antoinette des jugements équitables : prendre aux différentes époques de sa vie le contre-pied du sentiment de ses contemporains; remonter toujours les courants de leurs sympathies et de leurs antipathies.

Ce fut d'abord chez tous une idolâtrie pour la Dauphine, pour la jeune Reine; sa grâce était

la plus forte; comme le lui disait galamment Brissac, elle avait autant d'amoureux que de sujets. Les courtisans se détachèrent les premiers, c'est dans l'ordre : le retranchement de la Reine dans sa coterie lui aliéna tous ceux qui n'en étaient point. Mais le peuple lui restait fidèle : Paris en témoigna par ses ovations, après la naissance du premier Dauphin. Peu à peu, les insinuations parties de ce qu'il y avait de plus haut dans Versailles firent leur chemin dans les esprits : les préventions défavorables naquirent, s'accrurent lorsque le public fut instruit des prodigalités de la Reine; elles éclatèrent après le scandale mal expliqué du Collier. Au grief qu'on lui faisait d'être l'auteur de la ruine publique, l'ombrageuse passion des réformateurs ajouta le reproche de tendances rétrogrades; quand, enfin, les suspicions patriotiques s'alarmèrent des prétendues trahisons de « l'Autrichienne », l'aversion devint extrême, universelle. Les rares mains qui applaudissaient encore le Roi, lorsqu'il se produisait dans Paris, retombaient glacées au passage de la Reine. Les cœurs se cuirassèrent contre elle d'une telle haine que son martyre même ne les désarma pas : nous avons peine à le croire aujourd'hui; mais en dehors de quelques fidèles, personne ne fut touché.

Et les plus hostiles à la Reine n'étaient pas les habitués du Club des Jacobins. En 1791, Augeard trouve à Bruxelles « une partie de la noblesse

française. Presque toutes ces maisons se plaignaient de la conduite de la Reine, ainsi que la seconde noblesse, j'ose dire de la manière la plus indécente. Cela était si public que l'archiduchesse Christine me dit : « Qu'a donc fait ma malheureuse sœur à vos Français pour qu'ils la déchirent ainsi partout? »

Réaction aussi injuste que le premier engoûment fut excessif. La vérité sur la Dauphine, sur la Reine, n'est ni dans les attendrissements d'une Mme Campan, ni dans les méchancetés des calomniateurs : elle est dans la copieuse correspondance de Mercy. Vigilant comme eût pu l'être l'œil même de Marie-Thérèse, avec une exactitude tempérée d'indulgence, le vieux diplomate nous fait connaître jour par jour la vie qu'il a charge d'observer.

C'est, à parler franc, la vie d'un joli oiseau sans cervelle. Frivole, « enivrée de dissipation », ignorante et refusant de s'instruire, Marie-Antoinette a mis toute son âme d'alors dans son hameau de Trianon. N'en déplaise à la fausse sentimentalité qui a poétisé cette boîte de joujoux, nous y prenons une pauvre idée de la femme pour qui toute la conception de l'art et du plaisir tenait dans ces mignardises, ces bergeries et ces meuneries de poupées, ce mièvre cadre des dînettes, des amusettes, des passionnettes. Ils n'étaient pas non plus d'une qualité rare, les plaisirs plus dangereux

qu'elle allait chercher au bal de l'Opéra, aux tables de pharaon où elle passait des nuits à côté d'un *tailleur* professionnel du Palais-Royal.

Incapable de s'appliquer à une affaire et de la comprendre, cette incapacité est sa meilleure défense contre les accusations qui faisaient d'elle un agent de la politique autrichienne. Mercy regrette assez qu'elle n'en ait pas l'étoffe! Bonne, sans doute, mais d'une bonté blonde, à fleur de peau, sans racines profondes dans le cœur; volontaire et vindicative quand on la contrarie, avec une absence de discernement qui lui fait sacrifier à des rancunes de boudoir les meilleurs serviteurs du Roi, immoler un Turgot à un de Guines. Ses fantaisies et sa faiblesse pour des amies rapaces ruinent le trésor : il est trop vrai que la pure Marie-Antoinette a coûté à la France plus cher que toutes les maîtresses de Louis XIV, plus cher que la Du Barry, presque autant que la Pompadour. — « Le gouvernement présent surpasse en désordre et en rapines celui du règne passé », écrit Mercy : et ce n'est plus le Roi qui est le coupable.

Je sais bien quelles sont les excuses de cette jeune femme, longtemps négligée par le plus gauche, le plus docile et le moins séduisant des maris, isolée dans cette cour étrangère sans un appui moral, sans une affection vraie, exposée à tant d'embûches, offensée par les plus noires calom-

nies. On comprend qu'elle cherche à s'étourdir dans toutes les dissipations, puis à se blottir dans la tiède atmosphère de quelques amitiés, et qu'elle y soit sans force contre les rares personnes qui paraissent l'aimer. On peut excuser ses erreurs de conduite : mais c'est défier le bon sens que de lui en faire un piédestal.

Comme il arrive toujours, la voix publique les lui reproche au moment où elle s'en corrige. Assagie par la maternité, grandie dans les épreuves du trône, elle y acquiert du tact, de la prudence; il semble qu'elle ait gardé une juste mesure dans son court et impossible rôle de reine constitutionnelle. Elle regagne notre respect à mesure qu'elle perd celui de ses sujets. Viennent les heures tragiques, la fille de Marie-Thérèse apparaîtra superbe de dignité calme et d'héroïsme : au Dix Août, comme on l'a dit, il n'y a qu'un homme aux Tuileries, et c'est la Reine. Nous lui rendons notre admiration sans réserves dans le temps qu'on l'insulte à Bruxelles comme à Paris. Au Temple et à la Conciergerie, entre ces murailles que viennent battre les colères égarées du patriotisme, son dernier portrait témoigne d'une transfiguration qu'on ne peut mieux définir que par sa propre parole, si belle : « Je vais recevoir un grand sacrement ». Et quand ses tristes restes vont se confondre, dans le charnier de la Madeleine, avec les os des victimes écrasées

au jour de son mariage, nos larmes ont absous des dilapidations et des folies qui finissent avec ce dernier compte :

La veuve Capet, pour la bierre, — 6 livres.

Pour la fosse et les fossoyeurs, — 25 livres.

Du roi Louis XVI, nous n'avons ici qu'une représentation officielle, par Callet, et des bustes, dont un fort beau, celui de Houdon ; mais la figure poussée à l'élégance ne donne pas une impression de vérité. Le tableau parlant, quoique d'une facture médiocre, c'est le grand portrait équestre de l'attique du Sud, signé : « Carteaux, peintre du Roy, officier de la cavalerie nationale parisienne, 1791 ».

On l'imagine plus enclin à guillotiner son roi qu'à le peindre, ce général Carteaux qui allait exercer les vengeances de la Convention dans le Midi soulevé. Son œuvre symbolique pourrait être l'enseigne d'un cirque : un lourd cheval blanc se cabre sous un lourd cavalier rouge; l'homme arbore à son chapeau une énorme rosette de rubans tricolores, qu'on dirait empruntée à quelque Lubin d'opéra-comique : elle contraste avec le sérieux de la figure bouffie, et comme noyée dans trop de chair. La main brandit sans conviction une petite épée de parade; sur la lame, dans l'éclair bleu du damas, luisent ces deux mots en grandes lettres : LA LOI. On se croirait devant un tréteau forain où l'acteur royal joue avec rési-

gnation, avec docilité, dans une pièce où il n'a que faire, un rôle mal appris et qu'il ne comprend pas.

Il ne comprend pas, « le pauvre homme », comme l'appelait sa femme aux heures de dépit. Et d'abord, il ne comprend pas cette femme, qu'il chérit, à laquelle il ne dit mot, et dont il redoute plus que tout les bouderies : « N'allez pas chez la Reine, il n'y fait pas bon aujourd'hui », disait-il tout penaud à un de ses ministres, après une rebuffade conjugale. Il bâille aux soirées de Trianon, aux bavardages de la coterie, à leurs spectacles, à leur jeu; il ne joue ni ne dépense, il ne cause pas, ne sait rien de la galanterie; car il n'a aucun vice, ce vorace chasseur dominé par les besoins physiques, j'entends par ceux que la décence et la religion tolèrent. Il s'évade à dix heures, pour se lever à l'aube, rejoindre sa meute, ou monter à sa forge, à son petit refuge d'artisan, sous les toits. Dans cette cellule abandonnée, j'ai cru parfois l'entendre qui gravissait l'escalier, de son pas pesant, pour rallumer le fourneau éteint. Il ne comprend ni ses ministres tortueux, ni ses courtisans avides, ni son peuple ingrat dont il veut le bonheur, ni le formidable mystère où il entre. Mais qui le comprenait, ce mystère? Et comment l'eût-il compris, lui, l'élève du vieux La Vauguyon, si peu préparé à régner, même en un temps régulier? — « Oh! mon Dieu! gardez-

nous, protégez-nous, nous régnons trop jeunes! » Ce fut son premier cri de roi. Et il met tant de bonne volonté à essayer de comprendre, à bien agir; il a tant de droiture, de courage patient; toutes les vertus, mais des vertus qui ont peine à sortir.

Comment comprendrait-il, à vingt-deux ans, avec son éducation, que le sort de sa glorieuse monarchie militaire se décidera désormais entre des sacs d'écus et des sacs de blé, que le grand problème politique est de remplir ces sacs vides, d'éviter la banqueroute et la famine? Sous son palais, au bas des marches par où il descend à son orangerie, dans cette petite maison blanche qui est aujourd'hui le cercle des officiers et qui était alors le Contrôle général, — des parties d'échecs dont sa tête est l'enjeu se jouent entre Turgot et Necker, entre Necker et Calonne. Ombrageux comme le sont les timides, comme l'était son aïeul Louis XIII, il s'est laissé prévenir contre Turgot, il a oublié la scène touchante de Compiègne où ces deux honnêtes gens, le Roi et le ministre, s'étaient serré les mains en se promettant assistance mutuelle. La Reine, poussée par les courtisans qu'on rogne, et leur porte-parole, cet intrigant de Pezay, ont eu raison de l'instinct sauveur qui avait jeté le prince dans les bras d'un homme de génie.

Turgot est perdu, Turgot est chassé. Chassés du

même coup, l'esprit de Henri IV et de Sully, la tradition française des bonnes organisations provinciales, municipales, abritées sous un pouvoir tutélaire. Avec Necker, l'esprit de Genève est entré dans la place, l'esprit républicain et doctrinaire qui sortira fatalement ses dernières conséquences; il ira chercher dans les nuages de l'idéologie politique ces fondements d'un Etat libre que l'intendant du Limousin voulait retrouver sous notre terre, dans le sol national où le temps les avait enfouis. Après Turgot, nul ne peut plus arrêter la Révolution. Louis XVI en entendra les grondements, chaque jour plus menaçants, du balcon où l'appellera le cri lamentable de son peuple : Du pain! Du pain à deux sols!

Oh! ce balcon de Versailles, Golgotha de la monarchie condamnée! Il règne sur la Cour de Marbre, de plain-pied avec les portes-fenêtres de la chambre de Louis XIV. On sait que cette chambre était dans le château comme le tabernacle dans l'église, le Saint des Saints de la royauté. Pour franchir le balustre du lit, ceux qui étaient les plus grands en France eussent consenti aux dernières bassesses. On en fit sortir un jour le cardinal de Tencin, qui s'était mis sans droit dans le balustre pendant l'audience du Nonce. Quand les dames passaient devant ce lit vide, l'étiquette voulait qu'elles s'inclinassent comme devant l'autel de la chapelle.

La tradition des augustes souvenirs était si impérieuse que le roi Louis XV, et après lui son petit-fils, devaient quitter au matin les chambres plus chaudes, plus commodes, où ils avaient dormi, pour revenir un instant sous les courtines de Louis XIV et y faire leur grand lever. « Louis XIV était toujours là », comme le dit Chateaubriand en décrivant la pompe de Versailles et les rites du lever, le jour où il fut présenté au monarque qui ne trouva rien à lui dire. Du balcon, nos rois voyaient arriver, par les larges avenues qui rayonnent de la cour d'honneur comme d'une étoile, la noblesse accourue de tout le royaume, les courriers qui annonçaient les victoires, les ambassades et les princes de toutes les nations.

A ce même balcon, des hordes déguenillées, hurlantes, faisaient comparaître Louis XVI pour lui demander du pain. Dès le début de son règne, le 2 mai 1775, les émeutiers soldés de la guerre des Farines lui avaient donné là un avant-goût des journées d'octobre. Ce n'était encore que la sédition. Le 5 et le 6 octobre 1789, c'était la Révolution. On peut suivre dans les appartements intérieurs l'itinéraire de la Reine, durant cette matinée d'épouvante où elle s'échappa de sa chambre qu'on allait forcer pour rejoindre le Roi au balcon. Les Parisiens emmenèrent leurs prisonniers. Sevré de son unique plaisir, le roi chasseur écrivait tristement sur son journal, le sempiternel journal

de ses chasses : — « 5 octobre. Tiré à la porte de Châtillon, tué 81 pièces; interrompu par les événements ».

Désormais, c'est au balcon des Tuileries que se fera l'*ecce homo*, chaque fois plus sinistre, plus humiliant; puis dans la loge du logographe, et enfin sur la place de la Révolution. Louis XVI acceptera pieusement l'inintelligible épreuve, il y montrera une contenance digne de son nom et de sa race. Plaignons-le, respectons ses vertus, son courage passif; qu'on le canonise, j'y applaudirai... mais qu'on ne me demande pas d'admirer un roi qui se laisse assassiner, quand il pouvait mourir plus tôt, en roi, debout, l'épée à la main. — Le « pauvre homme » n'avait même pas compris le conseil allégorique que lui donnait Carteaux, quand le peintre jacobin gravait sur l'épée royale ce mot : la loi.

Après le départ des souverains au 6 octobre, c'en est fini à Versailles de la vie, « interrompue par les événements ». Elle se retire dans les images où nous venons de la ranimer. Le Château déserté par ses maîtres n'a plus qu'à devenir un Musée : nécropole où l'on continue de porter les effigies des chefs d'Etat, des personnages historiques de tout rang. Ils s'y entassent dans une promiscuité qui est parfois suggestive. A l'extrémité de l'aile des Princes, dans un petit retrait

solitaire des jardins, on trouve le triomphal Napoléon en costume du sacre, par Bosio, qui devait figurer sur l'Arc de l'Étoile. Au-dessous de Napoléon, au fond d'une sorte de basse-fosse, contre la noire maison de Louvois, on découvre, en se penchant, un prince interné là comme en pénitence : la statue équestre du duc d'Orléans, expulsée de la Cour du Louvre en 1848. — Les enfants qui grandissent relèguent dans une chambre de débarras les jouets brisés dont ils ne s'amusent plus. Notre inconstante nation a fait de Versailles la resserre où elle jette ses pantins cassés, rois, empereurs, présidents. Et c'est aussi dans Versailles qu'elle s'en fabrique de nouveaux.

Toutes les époques revivent dans cet éloquent et universel tombeau; toutes les figures historiques y surgissent, jusqu'à celles qui parlèrent encore à nos oreilles, qui demeurent gravées dans nos yeux.

Tout à l'heure, dans le cabinet du grand Dauphin, entre les paniers de Mesdames et les bustes des philosophes, une de ces figures obsédait mon souvenir. — C'était au mois d'avril 1871, dans le temps que la Commune tenait Paris et menaçait Versailles. Les services des Affaires étrangères campaient dans les salles des maréchaux. J'y vins chercher mes passeports pour me rendre à notre ambassade de Constantinople. A l'extrémité de ces pièces où des commis expédiaient

leurs écritures, on m'introduisit dans le cabinet du Dauphin et du Régent.

Jules Favre y travaillait. Nul de ceux qui le virent à ce moment n'a pu oublier cette physionomie ravagée, décomposée, mal remise du supplice de Ferrières, de la lutte inégale contre le terrible adversaire dont on nous rapportait naguère ce ricanement : « Je crois que Jules Favre commençait à me prendre pour une assemblée publique... » Le ministre de la Défense était littéralement ployé sous le poids de ses malheurs, des nôtres. Il travaillait sur le bureau des anciens rois, essayant d'arracher quelques concessions au souverain qui venait de ceindre la couronne impériale dans la Galerie des glaces, au-dessus de ce cabinet. Je le revois toujours, le vieil avocat brisé de douleur, tel qu'il m'apparut à ma première visite dans cet appartement du Dauphin ; il y occupait alors la place des princes dont les portraits sont revenus prendre la sienne.

Pêle-mêle, leurs figures s'évanouissent dans le crépuscule. On ferme les grilles : plus un bruit, pas une lueur à ces centaines de fenêtres. Au soir de notre première promenade, nous regardions mourir le jour du côté des jardins : il y mourait en douceur, en beauté, avec des prestiges, des illusions de survie dans ces reflets prolongés par les glaces et par les eaux. — Du côté des cours et des avenues par où nous sortons, du côté de

Paris d'où vint le malheur, la nuit tombe brusque et lourde sur le Château. La colossale bâtisse s'évanouit tout d'une pièce dans un linceul de ténèbres. Une seule lumière se rallume parfois et tremblote quelques instants, dans un appartement de service, sous le fronton de l'aile Gabriel. Serait-ce celle qu'on vit briller à cette même place, après l'extinction des feux dans le château en deuil, le soir de la mort de Louis XV? Ce signal annonçait à la France qu'elle avait perdu son roi. Il annonce toujours la même chose, et personne ne sait plus ce qu'il nous signifie.

Juin-octobre 1901.

CHATEAUX-FANTOMES

I

LES TUILERIES

Décembre 1900.

Quelques jours encore, et un grand changement dans les habitudes du langage rendra sensible à tous la dérive du vaisseau. Un mot refoulera brusquement dans le lointain des époques révolues les hommes et les choses qui dominaient notre temps. En parlant de Victor Hugo et de Renan, de Napoléon III et de Bismarck, nous devrons dire désormais : les hommes du siècle dernier, les hommes du siècle passé... Le pouvoir des mots est si fort, et notre imagination si accoutumée à ramasser l'histoire en groupements séculaires, que ces figures toutes proches reculeront du coup, au moins pour les très jeunes gens, à l'arrière-plan où nos jeunes regards apercevaient

Voltaire et Rousseau, Louis XVI et Robespierre.

Avant de franchir le col et de s'engager sur l'autre versant, chacun cède au besoin instinctif de se retourner, de revoir une dernière fois les méandres de la route où ce vieux marcheur de siècle a peiné. Et comme il inventa la photographie, on veut avoir son portrait-carte instantané : les historiens, ces photographes de cimetière, sont assiégés de demandes. « Retracez-nous en quelques lignes sa physionomie », disent à leurs victimes les preneurs d'interviews.

Me permettront-ils de leur donner un conseil? Ce n'est pas du cerveau d'un philosophe, si clairvoyant soit-il, qu'ils extrairont une bonne épreuve, nette et sommaire. Devant ce grand ensemble confus, la vision humaine est troublée par trop d'idées, trop de faits contradictoires. L'image exacte et simplifiée que vous cherchez, elle s'est lentement gravée ailleurs, sur le sol, sur les pierres des villes. L'homme a beau faire le superbe, il est tout pareil en un point aux mollusques coquilliers : il sécrète comme eux une enveloppe qui reproduit ses formes spécifiques, qui conserve après lui sa figure pétrifiée. Chaque époque laisse un moulage d'elle-même dans les lieux où sa vie fut particulièrement active. Il n'y a qu'à le recueillir.

Questionneurs importuns, nous ne vous don nerions qu'une esquisse fragmentaire, et peut-

être une caricature, faite avec nos préjugés, nos passions. Questionnez les pierres : *clamabunt*, elles répondront clairement. Allez-vous-en tout simplement sur la place du Carrousel, entre le monument de Gambetta et l'arc de la Grande-Armée, l'élégant pastiche où Fontaine et Percier reproduisirent en 1806 la porte de Septime Sévère. Encadrée dans la voussure de cet arc, une longue perspective fuit à travers le jardin des Tuileries, remonte l'avenue des Champs-Élysées, jusqu'à l'autre arche géante qui clôture l'horizon. Arrêtez-vous là au soir tombant, quand s'éteint le pauvre soleil de décembre; laissez venir à vous le siècle : il descend des hauteurs de l'Étoile, avec le dernier rayon oblique d'un des derniers jours qui lui restent à vivre.

Là-haut, là-bas, il sort tumultueusement du porche de gloire, dans le fracas des batailles. Sur les larges piliers de l'arche où s'engouffrent les victoires, deux groupes s'opposent et symbolisent toutes les illusions du siècle naissant. Le premier figure une foule en délire, le peuple ivre de liberté qui se rue à la frontière sous l'ouragan des *Marseillaises*. Un homme au front sévère domine et discipline le second groupe : ce même peuple couronne le Chef qui absorbe l'idée révolutionnaire et la transforme en pouvoir césarien. Celui qui frappera le siècle à son effigie a déjà maîtrisé les libérateurs qu'il jette sur l'Europe :

pour affranchir le monde, pensaient-ils ingénument; pour le conquérir, en réalité, pour imposer le joug du maître français aux nations qu'ils allaient délivrer de leurs « tyrans ».

Les missionnaires des demi-brigades furent d'abord sincères dans cette formidable équivoque : partis en émancipateurs, ils ne s'aperçurent pas qu'ils arrivaient en oppresseurs. L'orgueil du libérateur et l'orgueil du conquérant se combinèrent pour exalter les âmes. Aussi, de quel élan furieux le siècle descend l'avenue triomphale! Ses victoires le portent, longtemps après qu'il a cessé de vaincre. Il vit de leur souvenir et de ses regrets; il continue sa course dans le vide, et toujours les imaginations se retournent vers l'aube resplendissante.

Soldat au début, bourgeois ensuite, puis démocrate, il fait mine de maudire l'impérieux capitaine qui édicta toutes les lois auxquelles il obéit encore, l'architecte qui édifia la caserne égalitaire où la démocratie se loge tant bien que mal. On déclame contre lui dans les parlottes politiques, mais au fond du cœur on se réclame de lui. C'est le dieu que les dévots blasphèment quand ils sont de méchante humeur, et devant lequel ils allument des cierges l'instant d'après. La voix des poètes populaires ne se fait écouter de la foule qu'à la condition de prolonger l'équivoque, telle que le sculpteur l'a personnifiée sur les hauts reliefs de

l'Arc de Triomphe. Par quoi ont-ils réussi, Béranger, Victor Hugo et leurs continuateurs? Par l'accouplement habile des hymnes à la liberté révolutionnaire et des odes à Napoléon.

Le siècle met sa vanité à se dire le fils de ses œuvres; pour tout ce qui l'a précédé il n'a qu'oubli et dédain. Voyez, dans cette large trouée où nous le regardons venir, comme il a détruit toutes les reliques, effacé tous les vestiges du passé. Le voici qui pénètre dans le jardin des Tuileries. Allées où les feuilles mortes criaient sous les pas du roi Louis XVI, sous les pas de son enfant martyr, quand les tristes victimes fuyaient entre ces arbres vers l'abattoir de la Convention! Le siècle n'a cure de ces ombres tragiques. Il n'entend dans ce jardin que le pas des chevaux qui franchissent la grille du Pont-Tournant, qui portent le général Bonaparte et ses futurs maréchaux.

Plus près encore, sur ces parterres où le gazon pousse, il passe avec indifférence sur le spectre d'un palais. Il a feint de regretter ce joyau perdu, le château des Tuileries, au jour de folie où les flammes l'ont dévoré. Il le regrettait si peu qu'il en a dispersé les dernières pierres : et cette dévastation était dans la logique de toute l'œuvre séculaire. La vieille royauté tenait à sa demeure par de si fortes racines qu'on pouvait toujours craindre d'en voir repousser un surgeon. Des

revenants s'y étaient réinstallés à plusieurs reprises, fantômes qui bravaient le siècle. Il n'a été pleinement rassuré que par l'abolition matérielle de l'histoire monarchique. Il a bien su ce qu'il faisait, quand il a nivelé l'emplacement de telle sorte que les étrangers nous posent déjà cette question :

— Où donc s'élevait le palais des anciens Rois?

Dorénavant, rien n'arrête nos regards, rien ne détourne le vol du siècle, entre l'Arc de Triomphe et ce petit portique aux colonnes de marbre, rappel final du point de départ, qui renvoie à son grand frère un écho affaibli de l'épopée. L'autre, là-bas, fait bourdonner sous ses hautes voûtes les noms sonores des héros : celui-ci résume leurs actions en quelques lignes lapidaires :

L'ARMÉE FRANÇAISE EMBARQUÉE A BOULOGNE MENAÇAIT L'ANGLETERRE
UNE TROISIÈME COALITION ÉCLATAIT SUR LE CONTINENT
LES FRANÇAIS VOLENT DE L'OCÉAN AU DANUBE
LA BAVIÈRE EST DÉLIVRÉE; L'ARMÉE AUTRICHIENNE PRISONNIÈRE DANS ULM
NAPOLÉON ENTRE DANS VIENNE : IL TRIOMPHE A AUSTERLITZ
EN MOINS DE CENT JOURS LA COALITION EST DISSOUTE

Retournons-nous, maintenant. Au bout de sa course, comme un cheval surmené, le siècle vient s'abattre devant cette pyramide funéraire : le monument de Gambetta, le monument de la défaite et des vaines paroles.

J'ai demandé souvent, je demanderai toujours

justice et sympathie pour le Gambetta de la Défense nationale. Il incarna l'âme de la France; il sut discerner ce qu'exigeait l'honneur. En principe, sa folie furieuse avait cent fois raison contre la résignation des gens raisonnables, elle nous a sauvés d'une déchéance irrémédiable. Nous ne l'oublions pas; nous ne le confondrons jamais avec les comparses vulgaires qui se jetèrent gloutonnement sur le pouvoir, au soir du désastre accéléré par leurs haines aveugles et leurs engouements philosophiques. — Voyez les lumineuses études de M. Georges Goyau, *Humanitarisme et patriotisme* : ce faisceau de documents révèle, chez les destructeurs et les héritiers du second Empire, une aberration mentale aussi funeste, aussi responsable de nos malheurs que le furent d'autre part l'impéritie militaire et la faiblesse du gouvernement impérial.

Pour qui juge les hommes d'après leurs intentions, Gambetta voulut être à l'heure suprême un bon fils de la France; il reste par là digne de nos hommages. Mais son beau geste fut et devait être inutile; on ne rempare pas sous le feu les ruines qu'on a faites; certaines doctrines, étrangères au sens de la réalité, condamnent à l'impuissance ceux qu'elles portent au pouvoir et qui tentent trop tard d'échapper à leurs conséquences.

Ici encore, les pierres rendent témoignage des résultats et ne tiennent pas compte des inten-

tions; elles ne se laissent pas influencer par nos sentiments, elles déclarent la vérité brutale. Qu'il est lamentable à tous égards, ce monument de la défaite! On le voudrait sobre et taciturne; les grandes douleurs sont muettes, dit le commun proverbe. Bavard et vantard, l'obélisque du tribun glace l'émotion. Tout y atteste la vanité de l'effort, l'erreur de la grandiloquence qui croit réduire les faits avec des mots. Pauvre redingote d'avocat, flottante au vent des harangues, entre les blessés et les vaincus! Des paroles, un ruissellement de paroles, sur toutes les faces de la pyramide, au-dessus de ces lourdes allégories. Déjà l'usure du temps les ternit, et il serait mieux qu'elle les effaçât complètement, ces grandes phrases qu'on opposait au canon pour relever et consoler nos cœurs : nous n'y croyions alors qu'à demi; ceux qui viennent après nous n'y croient plus du tout. Chaque jour elles sonnent plus faux, comme des menaces inoffensives de lutteurs forains. Passez, lisez, interrogez-vous dans le fond de la conscience : à combien de passants suggèrent-elles autre chose qu'un sourire incrédule dans un regret mélancolique?

Borne fatale où vient buter le siècle, au terme d'une course glorieuse d'abord, hésitante ensuite, et qu'il croyait facile parce qu'il s'était allégé de tout le poids du passé. Était-ce bien la peine d'abattre le château des Tuileries et tout ce qu'il

représentait, de raser les solides assises de notre ancienne puissance, pour aboutir, après tant de beaux enthousiasmes, à ce lugubre point d'arrivée?

Heureusement, ce n'est pas tout. Relevons la tête. Du fond de cette place, au-dessus de ces monuments épisodiques, une masse imposante commande la perspective lointaine où se succédèrent nos bonnes et nos mauvaises fortunes. Le vieux Louvre encadre le paysage historique qui s'achève entre ses vastes ailes. Le siècle de l'action va finir dans le recueillement d'un musée.

Le démolisseur forcené n'a pas osé passer outre et renverser le vénérable berceau de la monarchie française; il s'est contenté de le transformer. Dans la demeure désertée des Valois et des Bourbons, il a intronisé deux reines, la Science et la Beauté. Il a patiemment accumulé autour d'elles les trésors de la civilisation. Capricieux ou sacrilège partout ailleurs, instable dans ses desseins comme dans les œuvres éphémères qu'il édifiait ou ruinait, notre siècle n'a cessé d'appliquer là une pensée réfléchie, aussi constante que les autres étaient mobiles. Triomphant ou consterné, à travers les révolutions et les guerres, il n'a jamais perdu de vue cette tâche supérieure; il n'a rien épargné pour enrichir les archives du génie humain, depuis ses obscures origines jusqu'à son magnifique épanouissement. L'artiste y va chercher l'inspiration, et le savant la vérité.

Comme les seigneurs de l'âge féodal, tous les esprits qui conduisent le monde sont dans la mouvance de la tour du Louvre.

Science et Beauté, — les deux reines immortelles continueront de trôner dans le palais de la vieille France. Indifférentes au bruit que font au-dessous d'elles les événements contingents, sûres de posséder le gouvernement idéal, celui des intelligences, elles nous appellent là-haut. Elles s'apprêtent à recevoir et à guider le siècle qui va naître ; elles recueilleront, dans leur calme sanctuaire, tout ce qui aura mérité de survivre au siècle qui meurt.

II

SAINT-CLOUD

Août 1901.

— Où donc est le château? — demanda l'enfant.

Tout dans l'aspect des lieux suggérait cette question; plus d'un étranger a dû la faire, tant elle vient naturellement aux lèvres de quiconque n'a point nos cruels souvenirs.

Nous avions poussé nos chevaux au hasard, dans le vallon forestier où est niché le joli village de Marnes; ils franchirent un portail délabré, s'enfoncèrent de nouveau sous le couvert d'une épaisse futaie, et tout soudain, au tournant d'une allée, ils débouchèrent sur un vaste boulingrin. Le brusque passage de la demi-nuit sylvestre à l'aveuglante lumière fit plus saisissante la vision inopinée.

Solitaire à cette heure matinale, et s'éveillant

comme d'un rêve dans la radieuse clarté, un grand jardin royal développait ses nobles ordonnances, étagées devant nous sur la pente douce du coteau. Les rayons obliques du soleil montant endiamantaient les pelouses fumantes de rosée, scintillaient dans les eaux des bassins. Parterres et plates-bandes fleuries, vasques et balustres, statues mythologiques alternant avec les vases de marbre, tous ces éléments décoratifs mariaient leurs grâces anciennes sous les sombres rideaux des marronniers. Combinés sur le plan classique par le génie de Le Nôtre, ils annonçaient le voisinage d'un château de Mansart. Les yeux le cherchaient d'instinct au bout de la perspective, ce château, et s'étonnaient de ne pas le trouver.

Pour qui murmuraient ces fontaines? Où conduisaient ces degrés, ces rampes au bas desquelles on n'apercevait rien? Vers quelles fenêtres montait le parfum de ces corbeilles? L'heure qui les faisait désertes, et riantes dans leur bain de soleil, ajoutait une étrangeté de plus à leur abandon.

Au point même où le regard attendait la façade monumentale, une surprise violente achevait de le déconcerter : sur l'emplacement du château absent, il rencontrait un trou vide, le large pan d'horizon encadré entre les verdures massives des marronniers séculaires; à travers cette baie lumineuse, ouverte sur le ciel éblouissant du

levant, on apercevait dans les profondeurs de la plaine un amas confus de fabriques et d'usines, un hérissement interminable de cheminées, les lignes grêles et laides des architectures de fer. Cité de mirage, indistincte, ensevelie sous les fumées, noyée dans les chaudes vapeurs d'un matin de canicule; cité fournaise, embuée dans son haleine brûlante, dans le halètement visible de son travail. Répandue sur une aire illimitée, elle succédait sans transition, sans plans interposés, aux derniers parterres du calme jardin; le regard, maintenu entre deux hautes murailles de feuillage jusqu'à l'extrémité de la terrasse, plongeait à pic dans ce gouffre embrasé. Une couple de statues, la Diane chasseresse et l'Apollon du Belvédère, profilaient nettement leurs silhouettes élégantes sur le brumeux décor de cauchemar.

Il manquait de la terre, et des siècles, entre ces deux apparitions juxtaposées : l'une, toute proche pour la vue, reculée pour l'esprit dans le temps passé; l'autre, lointaine dans l'espace, rapprochée dans le temps présent.

— Où donc est le château? — demandait l'enfant.

Il s'érigeait dans ma mémoire, ce tragique palais de Saint-Cloud, tel que les enfants de ma génération l'ont connu : éventré par les obus, ouvrant ses plaies béantes sur le lit des reines. De la ruine commencée par le canon, achevée

par le démolisseur, les pierres mêmes ont péri. Il n'en reste que ces parterres sans point d'attache, où déjà les marbres s'effritent : jardins inquiétants, évocateurs d'une demeure et d'une histoire évanouies.

Quelle histoire! Que de fantômes reviennent dans le château-fantôme! Nulle part, — non, pas même dans le jardin spectral des Tuileries nivelées, — il n'en surgit un plus grand nombre, et de plus dramatiques. A cette place s'élevèrent et finirent les deux dynasties qui ont fait le plus grand bruit dans le monde moderne : les Bourbons, les Bonaparte.

A cette place, Henri III tomba sous le couteau de Jacques Clément. Le Roi habitait la maison du banquier italien Jérôme Gondi, absorbée plus tard dans les constructions de Mansart. Il était dans l'embrasure d'une fenêtre, regardant ce Paris d'où les ligueurs l'avaient chassé, quand le moine jacobin « lui porta un tel coup dans le bas-ventre que les entrailles en sortoient avec le sang, en grande effusion ». Dépêché par les dagues des mignons, précipité par la fenêtre, le cadavre du régicide vint s'abattre dans cette cour. Le roi de Navarre, qui avait ses quartiers à Saint-Cloud, accourut à la maison où le dernier Valois expirait. Henri de Bourbon fut proclamé ici roi de France; les plus vieux de ces arbres l'ont peut-être vu, partant de ce lieu pour conquérir Paris.

Deux cent quarante et un ans plus tard, le dernier descendant de Louis XIV qui ait occupé le trône d'Henri IV, le roi Charles X, partait de Saint-Cloud pour s'embarquer à Cherbourg. Il avait signé dans le château les ordonnances de Juillet. Elles mécontentèrent M. Laffite et déplurent à M. Persil. Paris s'émut à l'instigation de ces politiques vindicatifs. On vint leur dire que les ordonnances étaient rapportées : « Il est trop tard! » déclara M. de Schonen. Ce libéral fut considérable en son temps; il s'était donné procuration de parler au nom de la France et d'en décider le sort. Aujourd'hui, les bacheliers bien préparés retiennent un instant son nom. Des fenêtres de Saint-Cloud, comme Henri III aux jours de la Ligue, Charles X regardait bouillonner la cuve parisienne : « Ce n'est rien! » disait le vieux roi; et il descendait promener dans ce jardin avec le petit duc de Bordeaux. Un jardinier enseignait à l'enfant les noms des fleurs. Le surlendemain, le vieillard et l'enfant allaient rejoindre les spectres des Valois dans la mort anticipée de l'exil.

A cette place, l'aigle napoléonienne a pris son vol. Au matin de Brumaire, les chevaux des dragons de Murat furent attachés à ces marronniers. Derrière ce bassin où sommeillent les eaux tranquilles, Lucien et son frère haranguèrent les grenadiers. Dans l'orangerie voisine, les résidus de

la Révolution achevaient de frétiller. Ils s'écoulèrent sur ces pelouses quand les hommes de main eurent donné congé aux hommes de langue. Comme le jacobin de la Ligue, on déménagea ceux-ci par les fenêtres. Comme Henri IV, Bonaparte descendit de cette terrasse pour rapporter dans Paris la paix civile et l'espoir trompeur de la paix extérieure. Le consul, bientôt l'Empereur, modela dans un cabinet de ce château la figure de la nouvelle France. C'est ici qu'il refit vingt fois la carte du monde, ici que les envoyés de toutes les nations vinrent prendre durant quinze ans le mot d'ordre. D'ici partait la chaise de poste qui portait Napoléon à Austerlitz, à Tilsitt, à Moscou. — D'ici partit, sur le rail de raccordement qu'on voyait naguère enseveli sous l'herbe, le wagon qui emporta Napoléon III au désastre, à l'exil.

Mon ancien et regretté camarade Le Sourd m'a bien souvent conté sa dernière audience au château. Secrétaire de notre ambassade à Berlin, chargé de remettre la déclaration de guerre après le départ de Benedetti, il revint en toute hâte rendre compte de sa mission à Saint-Cloud. Les tristes pressentiments de l'Empereur, dans ce salon où l'éclat de la bombe allait remplacer la musique des bals, les physionomies et les propos significatifs des principaux personnages, — j'ai revu ce matin toute la scène, telle que Le Sourd

la dépeignait sans cesse, avec l'émotion persistante de cette heure fatale.

Des mioches jouent au cerceau dans ces allées : le cercle de bois se dresse fièrement, s'élance, roule une minute sous leur baguette, et s'abat. Le destin a joué de même avec la couronne de France, dans ces allées.

Parmi les ombres royales qui hantent le château-fantôme, un groupe de femmes pathétiques se détache, obsède l'imagination. Le pouvoir de l'éloquence fait reparaître au premier plan la plus ancienne, madame Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. L'enchanteresse que Mignard a peinte sous les traits de l'Aurore, et qui fut fameuse par sa grâce avant de l'être par la louange qu'en fit son panégyriste, brilla dans « ces superbes palais à qui Madame donnait un éclat que nos yeux recherchent encore », dans ces fêtes où la Cour de Saint-Cloud rivalisait de magnificence avec celle de Versailles. Ici elle fut foudroyée par le mal mystérieux et suspect. — « O nuit désastreuse, nuit effroyable !... Madame se meurt, Madame est morte ! » Ici elle rendit son âme charmante, sur le crucifix que Bossuet présentait à ses lèvres. Il semble que ce grand imaginatif ait pressenti toute la destinée du château fatidique, et les fortunes futures de ses différents maîtres, lorsqu'il prit texte de la tragédie de Saint-Cloud pour confondre l'universelle vanité du monde.

Elle se fit bien voir, quatorze mois après, quand la Palatine vint prendre chez Monsieur la place laissée vide par madame Henriette. La beauté du divertissement qu'on donna pour cette noce fut prodigieuse, disent les contemporains, et passa tout ce qu'on avait vu devant.

Marie-Antoinette goûta ses dernières joies dans les jardins de Saint-Cloud. Elle s'en éprit lorsque son humeur mobile se déprit de Trianon. L'achat du domaine et du château, au prix de six millions de livres, fut sa suprême imprudence, la prodigalité qu'on lui reprocha le plus amèrement. Dans le petit parc dessiné à sa fantaisie, selon le goût nouveau, la Reine fit construire un pavillon et le baptisa le pavillon de la *Félicité!* En 1790, elle venait chercher ici quelques heures d'oubli. Elle y voulut revenir pour les fêtes de Pâques, en 1791 ; son bon peuple ne le permit point et la retint dans Paris.

Les marronniers refleurirent quelques printemps encore, et leurs corolles tombèrent sur la tunique de Joséphine. Elle fut le sourire de ce palais, alors que l'étiquette de son mari le faisait austère. Les glaces de la galerie, qui avaient reflété tant d'autres sourires et tant d'autres larmes, lui montrèrent pendant quelques années sa beauté déclinante, heureuse et adulée d'abord, puis abandonnée, désespérée. Elle sortit du château comme en sortent les rois, détrônée. Marie-Louise y entra : son mariage *civil* fut célébré dans la chapelle de

Saint-Cloud; on y fêta la naissance de son fils par des réjouissances populaires où éclatait toute la satisfaction de l'Empereur. Un orage épouvantable éteignit les feux d'artifice et dispersa les danseurs en plein vent.

Toutes, elles ont rêvé sous ces arbres, les femmes qui embellissent ou attristent notre histoire; toutes, jusqu'à la dernière. — On me dit qu'un jour la malheureuse mère revint errer sur ces ruines, furtivement, pour y chercher l'ombre de ses bonheurs enfuis. Dans le parc dévasté, elle ne retrouva de son passé qu'une relique intacte : le jardinet particulier du Prince Impérial. Elle y cueillit une rose, se releva, voulut s'éloigner : elle se sentit retenue par une étreinte douloureuse; sa robe était prise aux épines du rosier.

Toutes, elles s'assemblent peut-être, le soir, autour de ces fontaines, et s'y racontent les douleurs semblables des reines. Peu de temps après la mort de madame Henriette, on assurait déjà que son esprit revenait gémir sur ces eaux. La Palatine, qui lui succéda, fait mention de la rumeur populaire dans une de ses lettres. — « Le bruit courait à Saint-Cloud que l'esprit de feu Madame se montrait auprès d'une fontaine, où elle allait s'asseoir dans les grandes chaleurs. Un soir, un laquais du maréchal de Clérembault étant allé puiser de l'eau à la fontaine vit quelque chose de blanc sans visage... »

De la ville qui fume et gronde à l'horizon, de la ville que tant de rois regardèrent d'ici avec inquiétude, tandis qu'elle se soulevait pour les bannir, — de ce Paris oublieux et joyeux, la foule des petites gens viendra tout à l'heure, se répandra dans le jardin royal, son jardin maintenant. Elle y est chez elle. Cela nous est signifié par la vision matinale qui nous montre, à la place du palais détruit, le tableau lointain du Paris usinier, les palais nouveaux des nouveaux maîtres. Pour la plupart d'entre eux, Saint-Cloud est un lieu banal, dont l'histoire tient sur une bande de mirliton. Combien se souviendront qu'ils marchent sur le cadavre du château-fantôme, et que leur multitude est noyée dans une autre foule illustre, invisible, tous ceux et toutes celles qui ont fait l'histoire de France?

Peut-être eussé-je passé comme les autres, distraitement; le rappel des images abolies m'est venu du bizarre effet de lumière qui transfigurait le jardin, l'emplacement vide du palais, le mirage de la ville flamboyante sous les rayons solaires; il m'est venu surtout de la naïve question de l'enfant : — Où donc est le château?

Bossuet a répondu d'avance, avec le mot juste et fort que ce lieu lui inspira : il est où va « le débris inévitable des choses humaines ».

TABLE DES MATIÈRES

I. — Anniversaire tragique.......... 1
II. — Impressions d'Allemagne........................ 15
III. — Au seuil d'un siècle............................ 39
IV. — Regards français sur l'Angleterre............... 71
V. — Les pères de l'Impérialisme anglais............. 103
VI. — Deux hommes de la Révolution................. 135
VII. — Un cadet de Gascogne.......................... 165
VIII. — Une charretée révolutionnaire........ 177
IX. — Une visite à Solesmes........................... 207
X. — L'histoire à Versailles.......................... 237
XI. — Châteaux-Fantômes...... 301

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 1296-1901.


Digitized by Google

